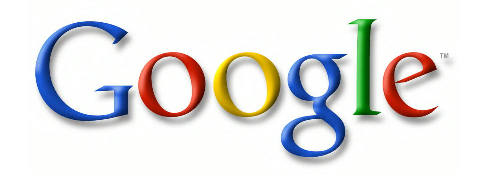


INTRODUCTION

Aux questions sur l'Encyclopédie, par des amateurs. (*)

QUELQUES gens de lettres, qui ont étudié l'Encyclopédie, ne proposent ici que des questions, & ne demandent que des éclaircissemens; ils se déclarent douteurs & non docteurs. Ils doutent surtout de ce qu'ils avancent; ils respectent ce qu'ils doivent respecter; ils soumettent leur raison dans toutes les choses qui sont au-dessus de leur raison, & il y en a beaucoup.

L'Encyclopédie est un monument qui honore la France: aussi fut-elle persécutée dès qu'elle fut entreprise. Le discours préliminaire qui la précède était un vestibule d'une ordonnance magnifique & sage qui annonçait le palais des sciences; mais il avertissait la jalousie & l'ignorance de s'armer. On décria l'ouvrage avant qu'il parût; la basse littérature se déchaîna; on écrivit des libelles diffamatoires contre ceux dont le travail n'avait pas encore paru.

(*) Voyez l'avertissement des Éditeurs.

Mais à peine l'Encyclopédie a-t-elle été achevée que l'Europe en a reconnu l'utilité ; il a fallu réimprimer en France & augmenter cet ouvrage immense qui est de vingt-deux volumes *in-folio* ; on l'a contrefait en Italie ; & des théologiens même ont embelli & fortifié les articles de théologie à la manière de leur pays ; on le contrefait chez les Suisses : & les additions dont on le charge sont sans doute entièrement opposées à la méthode italienne, afin que le lecteur impartial soit en état de juger.

Cependant cette entreprise n'appartenait qu'à la France ; des français seuls l'avaient conçue & exécutée. On en tira quatre mille deux cents cinquante exemplaires, dont il ne reste pas un seul chez les libraires. Ceux qu'on peut trouver par un hasard heureux se vendent aujourd'hui dix-huit cents francs ; ainsi tout l'ouvrage pourrait avoir opéré une circulation de sept millions six cents cinquante mille livres. Ceux qui ne considéreront que l'avantage du négoce, verront que celui des deux Indes n'en a jamais approché. Les libraires y ont gagné environ cinq cents pour cent, ce qui n'est jamais arrivé depuis près de deux

en possession d'écrire sur la théologie & sur les belles-lettres, pensaient qu'il n'appartenait qu'aux journalistes de Trévoux d'enseigner la terre ; ils voulurent au moins avoir part à l'Encyclopédie pour de l'argent : car il est à remarquer qu'aucun jésuite n'a donné au public ses ouvrages sans les vendre.

DIEU permit en même temps que deux ou trois convulsionnaires se présentassent pour coopérer à l'Encyclopédie : on avait à choisir entre ces deux extrêmes : on les rejeta tous deux également comme de raison, parce qu'on n'était d'aucun parti & qu'on se bornait à chercher la vérité. Quelques gens de lettres furent exclus aussi, parce que les places étaient prises. Ce furent autant d'ennemis qui tous se réunirent contre l'Encyclopédie dès que le premier tome parut. Les auteurs furent traités comme l'avaient été à Paris les inventeurs de l'art admirable de l'imprimerie, lorsqu'ils vinrent y débiter quelques-uns de leurs essais : on les prit pour des sorciers, on saisit juridiquement leurs livres, on commença contre eux un procès criminel. Les encyclopédistes furent accueillis précisément avec la même justice & la même sagesse.

venin. Nous n'exagérons point : cela fut dit mot à mot.

L'Encyclopédie fut supprimée sur cette divination ; mais enfin la raison l'emporte. Le destin de cet ouvrage a été celui de toutes les entreprises utiles, de presque tous les bons livres, comme celui de *la Sagesse* de *Charon*, de la savante histoire composée par le sage de *Thou*, de presque toutes les vérités neuves, des expériences contre l'horreur du vide, de la rotation de la terre, de l'usage de l'émétique, de la gravitation, de l'inoculation. Tout cela fut condamné d'abord, & reçu ensuite avec la reconnaissance du public.

Le délateur couvert de honte est allé à Moscou exercer son métier de maître-d'école, & là il peut se faire crucifier, s'il lui en prend envie ; mais il ne peut ni nuire à l'Encyclopédie, ni séduire des magistrats. Les autres serpens qui mordaient la lime ont usé leurs dents & cessé de mordre.

Comme la plupart des savans & des hommes de génie qui ont contribué avec tant de zèle à cet important ouvrage, s'occupent à présent du soin de le perfectionner & d'y ajouter même plusieurs volumes ; & comme dans plus,

d'un pays on a déjà commencé des éditions, nous avons cru devoir présenter aux amateurs de la littérature un essai de quelques articles omis dans le grand dictionnaire, ou qui peuvent souffrir quelques additions, ou qui ayant été insérés par des mains étrangères, n'ont pas été traités selon les vues des directeurs de cette entreprise immense.

C'est à eux que nous dédions notre essai, dont ils pourront prendre & corriger ou laisser les articles, à leur gré, dans la grande édition que les libraires de Paris préparent. Ce sont des plantes exotiques que nous leur offrons; elles ne mériteront d'entrer dans leur vaste collection qu'autant qu'elles seront cultivées par de telles mains; & c'est alors qu'elles pourront recevoir la vie.

La poéſie françaiſe proſcrit ce heurtement de voyelles.

Gardez qu'une voyelle, à courir trop hâtée,
Ne ſoit d'une voyelle en ſon chemin heurtée.

Les Italiens ont été obligés de ſe permettre cet achoppement de ſons qui détruiſent l'harmonie naturelle, ces hiatus, ces bâillemens que les Latins étaient ſoigneux d'éviter.

Pétrarque ne fait nulle difficulté de dire :

Muove ſi il vecchiarel canuto e bianco,
Dal dolcé luogo ove ha ſua eta fornita.

L'*Arioſte* a dit :

Non ſa quel che ſia Amor :
Doveva fortuna alla chriſtiana fede.
Tanto girà che venne a una riviera
Altra aventura al buon Rinaldo accade.

Cette malheureuſe cacophonie eſt néceſſaire en Italien, parce que la plus grande partie des mots de cette langue ſe termine en *a*, *e*, *i*, *o*, *u*. Le latin qui poſſède une infinité de terminaiſons ne pouvait guère admettre un pareil heurtement de voyelles, & la langue françaiſe eſt encore en cela plus circonſpecte & plus ſévère que le latin. Vous voyez très-rarement dans *Virgile* une voyelle ſuivie d'un mot commençant par une voyelle ; ce n'eſt que dans un petit nombre d'occaſions où il faut exprimer quelque déſordre de l'eſprit,

Arma amens capio,

A B C, OU ALPHABET.

Si M. *du Marsais* vivait encore, nous lui demanderions le nom de l'alphabet. Prions les savans hommes qui travaillent à l'Encyclopédie, de nous dire pourquoi l'alphabet n'a point de nom dans aucune langue de l'Europe. *Alphabet* ne signifie autre chose que *A B*, & *A B* ne signifie rien, ou tout au plus il indique deux sons ; & ces deux sons n'ont aucun rapport l'un avec l'autre. *Beth* n'est point formé d'*Alpha* ; l'un est le premier, l'autre le second ; & on ne sait pas pourquoi.

Or, comment s'est-il pu faire qu'on manque de termes pour exprimer la porte de toutes les sciences ? La connaissance des nombres, l'art de compter, ne s'appelle point *un-deux* ; & le rudiment de l'art d'exprimer ses pensées, n'a dans l'Europe aucune expression propre qui le désigne.

L'alphabet est la première partie de la grammaire : ceux qui possèdent la langue arabe, dont je n'ai pas la plus légère notion, pourront m'apprendre si cette langue qui a, dit-on, quatre-vingts mots pour signifier un cheval, en aurait un pour signifier l'alphabet.

Je proteste que je ne sais pas plus le chinois que l'arabe ; cependant j'ai lu dans un petit vocabulaire chinois, (*a*) que cette nation s'est toujours donnée deux mots pour exprimer le catalogue, la liste des caractères de sa langue ; l'un est *ho-tou*, l'autre *haipien* : nous n'avons

(*a*) Ier vol. de l'hist. de la Chine de *Duhalde*.

ni *ko-tou* ni *haipien* dans nos langues occidentales. Les Grecs n'avaient pas été plus adroits que nous, ils disaient *alphabet. Sénèque le philosophe* se sert de la phrase grecque pour exprimer un vieillard comme moi qui fait des questions sur la grammaire ; il l'appelle *Skedon analphabetos.* Or cet alphabet, les Grecs le tenaient des Phéniciens, de cette nation nommée *le peuple lettré* par les Hébreux mêmes, lorsque ces Hébreux vinrent s'établir si tard auprès de leur pays.

Il est à croire que les Phéniciens, en communiquant leurs caractères aux Grecs, leur rendirent un grand service en les délivrant de l'embarras de l'écriture égyptiaque que *Cécrops* leur avait apportée d'Egypte : les Phéniciens, en qualité de négocians, rendaient tout aisé ; & les Egyptiens, en qualité d'interprètes des dieux, rendaient tout difficile.

Je m'imagine entendre un marchand phénicien abordé dans l'Achaïe, dire à un grec son correspondant : Non-seulement mes caractères sont aisés à écrire, & rendent la pensée ainsi que les sons de la voix ; mais ils expriment nos dettes actives & passives. Mon *aleph*, que vous voulez prononcer *alpha*, vaut une once d'argent ; *betha* en vaut deux ; *ro* en vaut cent ; *sigma* en vaut deux cents. Je vous dois deux cents onces : je vous paye un *ro*, reste un *ro* que je vous dois encore ; nous aurons bientôt fait nos comptes.

Les marchands furent probablement ceux qui établirent la société entre les hommes, en fournissant à leurs besoins ; & pour négocier, il faut s'entendre.

soixante & seize fois plus savante, & plus embarrassée que la nôtre. Joignez à cette prodigieuse différence, qu'ils écrivent de haut en bas, & que les Tyriens & les Chaldéens écrivaient de droite & de gauche; les Grecs & nous de gauche à droite.

Examinez les caractères tartares, indiens, siamois, japonais, vous n'y voyez pas la moindre analogie avec l'alphabet grec & phénicien.

Cependant tous ces peuples, en y joignant même les Hottentots & les Cafres, prononcent à peu près les voyelles & les consonnes comme nous, parce qu'ils ont le larynx fait de même pour l'essentiel, ainsi qu'un paysan grison a le gosier fait comme la première chanteuse de l'opéra de Naples. La différence qui fait de ce manant une basse-taille rude, discordante, insupportable; & de cette chanteuse un dessus de rossignol, est si imperceptible qu'aucun anatomiste ne peut l'apercevoir. C'est la cervelle d'un sot qui ressemble comme deux gouttes d'eau à la cervelle d'un grand génie.

Quand nous avons dit que les marchands de Tyr enseignèrent leur *A B C* aux Grecs, nous n'avons pas prétendu qu'ils eussent appris aux Grecs à parler. Les Athéniens probablement s'exprimaient déjà mieux que les peuples de la basse Syrie; ils avaient un gosier plus fléxible; leurs paroles étaient un plus heureux assemblage de voyelles, de consonnes & de diphthongues. Le langage des peuples de la Phénicie au contraire était rude, grossier: c'étaient des *Shafiroth*, des *Astaroth*, des *Shabaoth*, des *Chammaïm*, des *Chotihet*, des *Thopheth*; il y aurait là de quoi faire

ensuire notre chanteuse de l'opéra de Naples. Figurez-vous les Romains d'aujourd'hui qui auraient retenu l'ancien alphabet étrurien, & à qui des marchands hollandais viendraient apporter celui dont ils se servent à présent. Tous les Romains feraient fort bien de recevoir leurs caractères; mais ils se garderaient bien de la langue batave. C'est précisément ainsi que le peuple d'Athènes en usa avec les matelots de Caphthor, venans de Tyr ou de Bérith : les Grecs prirent leur alphabet qui valait mieux que celui du Misraïm, qui est l'Egypte, & rebutèrent leur patois.

Philosophiquement parlant, & abstraction respectueuse faite de toutes les inductions qu'on pourrait tirer des livres sacrés, dont il ne s'agit certainement pas ici, la langue primitive n'est-elle pas une plaisante chimère?

Que diriez-vous d'un homme qui voudrait rechercher quel a été le cri primitif de tous les animaux, & comment il est arrivé que dans une multitude de siècles les moutons se soient mis à bêler, les chats à miauler, les pigeons à roucouler, les linottes à siffler? Ils s'entendent tous parfaitement dans leurs idiomes, & beaucoup mieux que nous. Le chat ne manque pas d'accourir aux miaulemens très-articulés & très-variés de la chatte; c'est une merveilleuse chose de voir dans le Mirebalais une cavale dresser ses oreilles, frapper du pied, s'agiter aux braiemens intelligibles d'un âne. Chaque espèce a sa langue. Celle des Esquimaux & des Algonquins ne fut point celle du Pérou. Il n'y a pas eu plus de langue primitive, & d'alphabet primitif, que de chênes primitifs & que d'herbe primitive.

Plusieurs rabbins prétendent que la langue mère était le samaritain ; quelques autres ont assuré que c'était le bas-breton : dans cette incertitude, on peut fort bien, sans offenser les habitans de Kimper & de Samarie, n'admettre aucune langue mère.

Ne peut-on pas, sans offenser personne, supposer que l'alphabet a commencé par des cris & des exclamations ? Les petits enfans disent d'eux-mêmes, *ha*, *he* quand ils voient un objet qui les frappe ; *hi hi* quand ils pleurent ; *hu hu*, *hou hou* quand ils se moquent ; *aie* quand on les frappe ; & il ne faut pas les frapper.

A l'égard des deux petits garçons que le roi d'Egypte *Psammeticus* (qui n'est pas un mot égyptien) fit élever pour savoir quelle était la langue primitive, il n'est guère possible qu'ils se soient tous deux mis à crier *bec bec* pour avoir à déjeûner.

Des exclamations formées par des voyelles, aussi naturelles aux enfans que le croassement l'est aux grenouilles, il n'y a pas si loin qu'on croirait à un alphabet complet. Il faut bien qu'une mère dise à son enfant l'équivalent de *viens*, *tiens*, *prends*, *tais-toi*, *approche*, *va-t-en :* ces mots ne sont représentatifs de rien, ils ne peignent rien ; mais ils se font entendre avec un geste.

De ces rudimens informes, il y a un chemin immense pour arriver à la syntaxe. Je suis effrayé quand je songe que de ce seul mot *viens*, il faut parvenir un jour à dire, *je serais venu, ma mère, avec grand plaisir, & j'aurais obéi à vos ordres qui me seront toujours chers, si en accourant vers vous je n'étais pas tombé à*

bles : « Il y a des noms qui ont naturellement de
» la vertu, tels que sont ceux dont se servent
» les sages parmi les Egyptiens, les mages en
» Perse, les brachmanes dans l'Inde. Ce qu'on
» nomme *magie* n'est pas un art vain & chi-
» mérique, ainsi que le prétendent les stoïciens
» & les épicuriens : le nom de *Sabaoth*, celui
» d'*Adonaï*, n'ont pas été faits pour des êtres
» créés ; mais ils appartiennent à une théologie
» mystérieuse qui se rapporte au Créateur ;
» de-là vient la vertu de ces noms quand on
» les arrange & qu'on les prononce selon les
» règles, &c. »

C'était en prononçant des lettres selon la méthode magique, qu'on forçait la lune de descendre sur la terre. Il faut pardonner à *Virgile* d'avoir cru ces inepties, & d'en avoir parlé sérieusement dans sa huitième églogue.

Carmina de cœlo possunt deducere lunam.

On fait avec des mots tomber la lune en terre.

Enfin l'alphabet fut l'origine de toutes les connaissances de l'homme & de toutes ses sottises.

ABBAYE.

SECTION I.

C'EST une communauté religieuse gouvernée par un abbé ou une abbesse.

Ce nom d'abbé, *abbas* en latin & en grec, *abba* en syrien & en chaldéen, vient de l'hébreu *ab* qui veut dire père. Les docteurs juifs

s'était pas oublié lui-même en demandant à DIEU le salut de ses disciples. En conséquence, le samedi 21 mars 543, veille du dimanche de la passion, qui fut le jour de sa mort, deux moines, dont l'un était dans le monastère, l'autre en était éloigné, eurent la même vision. Ils virent un chemin couvert de tapis, & éclairé d'une infinité de flambeaux, qui s'étendait vers l'Orient, depuis le monastère jusqu'au ciel. Un personnage vénérable y paraissait, qui leur demanda pour qui était ce chemin? Ils dirent qu'ils n'en savaient rien. C'est, ajouta-t-il, par où *Benoît*, le bien-aimé de DIEU, est monté au ciel.

Un ordre dans lequel le salut était si assuré, s'étendit bientôt dans d'autres États, dont les souverains se laissaient persuader (*e*) qu'il ne s'agissait, pour être sûr d'une place en paradis, que de s'y faire un bon ami, & qu'on pouvait racheter les injustices les plus criantes, les crimes les plus énormes par des donations en faveur des églises. Pour ne parler ici que de la France, on lit dans les *Gestes du roi Dagobert*, fondateur de l'abbaye de St Denis près Paris (*f*), que ce prince étant mort fut condamné au jugement de DIEU, & qu'un saint hermite nommé *Jean*, qui demeurait sur les côtes de la mer d'Italie, vit son ame enchaînée dans une barque, & des diables qui la rouaient de coups en la conduisant vers la Sicile où ils devaient la précipiter dans les gouffres du mont Etna; que *St Denis* avait tout à coup paru dans

(*e*) *Mezerai*, tome I, pag 224.

(*f*) Ch. 47.

à l'abbé du mont Caffin le titre d'évêque dont il fit les fonctions jufqu'en 1367 ; mais *Urbain V* ayant alors jugé à propos de lui retrancher cette dignité, il s'intitule fimplement dans les actes : *Patriarche de la fainte religion*, *abbé du faint monaftère de Caffin*, *chancelier & grand-chapelain de l'empire romain*, *abbé des abbés*, *chef de la hiérarchie bénédictine*, *chancelier & collatéral du royaume de Sicile*, *comte & gouverneur de la Campanie*, *de la terre de Labour & de la province maritime*, *prince de la paix*. — Il habite avec une partie de fes officiers à San-Germano, petite ville au pied du mont Caffin, dans une maifon fpacieufe où tous les paffans, depuis le pape jufqu'au dernier mendiant, font reçus, logés, nourris & traités fuivant leur état. L'abbé rend chaque jour vifite à tous fes hôtes qui font quelquefois au nombre de trois cents. *St Ignace*, en 1538, y reçut l'hofpitalité ; mais il fut logé fur le mont Caffin, dans une maifon nommée l'albanette, à fix cents pas de l'abbaye vers l'Occident. Ce fut là qu'il compofa fon célébre inftitut : ce qui fait dire à un dominicain, dans un ouvrage latin intitulé *la tourterelle de l'ame*, qu'*Ignace* habita quelques mois cette montagne de contemplation, & que comme un autre *Moïfe* & un autre légiflateur, il y fabriqua les fecondes tables des lois religieufes qui ne le cèdent en rien aux premières.

A la vérité ce fondateur des jéfuites ne trouva pas dans les bénédictins la même complaifance que *St Benoît*, à fon arrivée au mont Caffin, avait éprouvée de la part de *St Martin* ermite, qui lui céda la place dont il était

en Égypte, *idiotoi*, *monoi*. *Idiot* ne signifiait alors que *solitaire* : ils firent bientôt corps ; ce qui est le contraire de solitaire, & qui n'est pas idiot dans l'acception ordinaire de ce terme. Chaque société de moines élut son supérieur : car tout se fesait à la pluralité des voix dans les premiers temps de l'Église. On cherchait à rentrer dans la liberté primitive de la nature humaine, en échappant par piété au tumulte & à l'esclavage inséparables des grands empires. Chaque société de moines choisit son père, son abba, son abbé, quoiqu'il soit dit dans l'évangile : *N'appelez personne votre père.*

Ni les abbés, ni les moines ne furent prêtres dans les premiers siècles. Ils allaient par troupes entendre la messe au prochain village. Ces troupes devinrent considérables : il y eut plus de cinquante mille moines, dit-on, dans l'Egypte.

St Basile d'abord moine, puis évêque de Césarée en Cappadoce, fit un code pour tous les moines au quatrième siècle. Cette règle de *St Basile* fut reçue en Orient & en Occident. On ne connut plus que les moines de *St Basile* ; ils furent par-tout riches : ils se mêlèrent de toutes les affaires ; ils contribuèrent aux révolutions de l'empire.

On ne connaissait guère que cet ordre, lorsqu'au sixième siècle *St Benoît* établit une puissance nouvelle au mont Cassin. *St Grégoire le grand* assure dans ses dialogues (*m*) que DIEU lui accorda un privilége spécial, par lequel tous les bénédictins qui mourraient au mont

(*m*) Liv. II, chap. 8.

rante mille œufs par an. On a été plus loin ; on a prétendu qu'elle pondait trois espèces différentes, des reines, des esclaves nommés *bourdons*, & des servantes nommées *ouvrières* : ce qui n'est pas trop d'accord avec les lois ordinaires de la nature.

On a cru qu'un physicien, d'ailleurs grand observateur, inventa il y a quelques années les fours à poulets, inventés depuis environ quatre mille ans par les Egyptiens, ne considérant pas l'extrême différence de notre climat & de celui d'Egypte ; on a dit encore que ce physicien inventa de même le royaume des abeilles sous une reine mère de trois espèces.

Plusieurs naturalistes avaient déjà répété cette invention : il est venu un homme qui, étant possesseur de six cents ruches, a cru mieux examiner son bien que ceux qui n'ayant point d'abeilles ont copié des volumes sur cette république industrieuse qu'on ne connaît guère mieux que celle des fourmis. Cet homme est M. *Simon* qui ne se pique de rien, qui écrit très-simplement, mais qui recueille comme moi du miel & de la cire. Il a de meilleurs yeux que moi ; il en sait plus que monsieur le prieur de *Jonval* & que monsieur le comte du *Spectacle de la nature* ; il a examiné ses abeilles pendant vingt années : il nous assure qu'on s'est moqué de nous, & qu'il n'y a pas un mot de vrai dans tout ce qu'on a répété dans tant de livres.

Il prétend qu'en effet il y a dans chaque ruche une espèce de roi & de reine qui perpétuent cette race royale, & qui président aux ouvrages ; il les a vus, il les a dessinés, & il

renvoie aux *Mille & une nuits* & à l'*Histoire de la reine d'Achem* la prétendue reine abeille avec son sérail.

Il y a ensuite la race des bourdons qui n'a aucune relation avec la première, & enfin la grande famille des abeilles ouvrières qui sont mâles & femelles, & qui forment le corps de la république. (1) Les abeilles femelles déposent leurs œufs dans les cellules qu'elles ont formées.

Comment en effet la reine seule pourrait-elle pondre & loger quarante ou cinquante mille œufs l'un après l'autre ? Le système le plus simple est presque toujours le véritable. Cependant j'ai souvent cherché ce roi & cette reine, & je n'ai jamais eu le bonheur de les voir. Quelques observateurs m'ont assuré qu'ils ont vu la reine entourée de sa cour ; l'un d'eux l'a portée, elle & ses suivantes, sur son bras nu. Je n'ai point fait cette expérience ; mais j'ai porté dans ma main les abeilles d'un essaim qui sortait de la mère ruche, sans qu'elles me piquassent. Il y a des gens qni n'ont pas de foi à la réputation qu'ont les abelles d'être méchantes, & qui en portent des essaims entiers sur leur poitrine & sur leur visage.

(1) Les ouvrières ne sont point mâles & femelles. Les abeilles appelées reines sont les seules qui pondent. Des naturalistes ont dit avoir observé que les bourdons ne fécondaient les œufs que l'un après l'autre lorsqu'ils sont dans les alvéoles, ce qui expliquerait pourquoi les ouvrières souffrent dans la ruche ce grand nombre de bourdons. Voyez les *Singularités de la nature* où l'on retrouve une partie de cet article. (Volume de Physique.)

d'Egypte. En effet, ce pharaon l'enleva, de même qu'elle fut enlevée depuis par *Abimelec*, roi de Gérar, dans le désert.

Abraham avait reçu en présent, à la cour de *Pharaon*, *beaucoup de bœufs*, *de brebis*, *d'ânes & d'ânesses*, *de chameaux*, *de chevaux*, *de serviteurs & servantes*. Ces présens, qui sont considérables, prouvent que les *Pharaons* étaient déjà d'assez grands rois. Le pays de l'Egypte était donc déjà très-peuplé. Mais pour rendre la contrée habitable, pour y bâtir des villes, il avait fallu des travaux immenses, faire écouler dans une multitude de canaux les eaux du Nil, qui inondaient l'Egypte tous les ans, pendant quatre ou cinq mois, & qui croupissaient ensuite sur la terre; il avait fallu élever ces villes vingt pieds au moins au-dessus de ces canaux. Des travaux si considérables semblaient demander quelques milliers de siècles.

Il n'y a guère que quatre cents ans entre le déluge & le temps où nous plaçons le voyage d'*Abraham* chez les Egyptiens. Ce peuple devait être bien ingénieux & d'un travail bien infatigable, pour avoir, en si peu de temps, inventé les arts & toutes les sciences, dompté le Nil & changé toute la face du pays. Probablement même plusieurs grandes pyramides étaient déjà bâties, puisqu'on voit, quelque temps après, que l'art d'embaumer les morts était perfectionné; & les pyramides n'étaient que les tombeaux où l'on déposait les corps des princes avec les plus augustes cérémonies.

L'opinion de cette grande ancienneté des pyramides est d'autant plus vraisemblable, que trois cents ans auparavant, c'est-à-dire, cent

ſur le champ de bataille, on fit mention de ces quatre mille victimes, & l'on ne parle aujourd'hui que des trois cents.

Une action plus mémorable encore, & bien moins célébrée, eſt celle de cinquante ſuiſſes qui mirent en déroute (*i*) à Morgate toute l'armée de l'archiduc *Léopold d'Autriche*, compoſée de vingt mille hommes. Ils renverſèrent ſeuls la cavalerie à coups de pierres du haut d'un rocher, & donnèrent le temps à quatorze cents helvétiens de trois petits cantons de venir achever la défaite de l'armée.

Cette journée de Morgate eſt plus belle que celle des Termopiles, puiſqu'il eſt plus beau de vaincre que d'être vaincu. Les Grecs étaient au nombre de dix mille bien armés, & il était impoſſible qu'ils euſſent à faire à cent mille perſes dans un pays montagneux. Il eſt plus que probable qu'il n'y eut pas trente mille perſes qui combattirent. Mais ici quatorze cents ſuiſſes défont une armée de vingt mille hommes. La proportion du petit nombre au grand augmente encore la proportion de la gloire. . . . Où nous a conduits *Abraham?*

Ces digreſſions amuſent celui qui les fait, & quelquefois celui qui les lit. Tout le monde d'ailleurs eſt charmé de voir que les gros bataillons ſoient battus par les petits.

SECTION II.

ABRAHAM eſt un de ces noms célèbres dans l'Aſie mineure & dans l'Arabie, comme

(*i*) En 1315.

forge qu'en Egypte : il donna sa femme pour sa sœur, & eut encore de cette affaire des brebis, des bœufs, des serviteurs & des servantes. On peut dire que cet *Abraham* devint fort riche du chef de sa femme. Les commentateurs ont fait un nombre prodigieux de volumes pour justifier la conduite d'*Abraham* & pour concilier la chronologie. Il faut donc renvoyer le lecteur à ces commentaires. Ils sont tous composés par des esprits fins & délicats, excellens métaphysiciens, gens sans préjugés, & point du tout pédans.

Au reste, ce nom *Bram*, *Abram* était fameux dans l'Inde & dans la Perse : plusieurs doctes prétendent même que c'était le même législatenr que les Grecs appelèrent *Zoroastre*. D'autres disent que c'était le *Brama* des Indiens : ce qui n'est pas démontré.

Mais ce qui paraît fort raisonnable à beaucoup de savans, c'est que cet *Abraham* était chaldéen ou persan : les Juifs dans la suite des temps se vantèrent d'en être descendus, comme les Francs descendent d'*Hector*, & les Bretons de *Tubal*. Il est constant que la nation juive était une horde très moderne; qu'elle ne s'établit vers la Phénicie que très-tard; qu'elle était entourée de peuples anciens; qu'elle adopta leur langue; qu'elle prit d'eux jusqu'au nom d'Israël, lequel est chaldéen, suivant le témoignage même du juif *Flavien Josephe*. On sait qu'elle prit jusqu'aux noms des anges chez les Babyloniens; qu'enfin elle n'appela DIEU du nom d'Eloï, ou Eloa, d'Adonaï, de Jehova ou Hiao que d'après les Phéniciens.

moyen de croire en effet que DIEU eût dicté de fausses dates?

Philon le juif & *Suidas* rapportent que *Tharé*, père ou grand-père d'*Abraham*, qui demeurait à Ur en Chaldée, était un pauvre homme qui gagnait sa vie à faire de petites idoles, & qui était lui-même idolâtre.

S'il est ainsi, cette antique religion des Sabéens, qui n'avaient point d'Idoles, & qui vénéraient le ciel, n'était pas encore peut-être établie en Chaldée; ou si elle régnait dans une partie de ce pays, l'idolâtrie pouvait fort bien en même temps dominer dans l'autre. Il semble que dans ce temps-là chaque petite peuplade avait sa religion. Toutes étaient permises, & toutes étaient paisiblement confondues de la même manière que chaque famille avait dans l'intérieur ses usages particuliers. *Laban*, le beau père de *Jacob*, avait des idoles. Chaque peuplade voisine eût ses dieux, & se bornait à croire que le sien était le plus puissant.

L'Écriture dit que le dieu des Juifs, qui leur destinait le pays de Canaan, ordonna à *Abraham* de quitter le pays fertile de la Chaldée pour aller vers la Palestine, & lui promit qu'en sa semence toutes les nations de la terre seraient bénies. C'est aux théologiens qu'il appartient d'expliquer, par l'allégorie & par le sens mystique, comme toutes les nations pouvaient être bénies dans une semence dont elles ne descendaient pas; & ce sens mystique respectable n'est pas l'objet d'une recherche purement critique. Quelque temps après ces promesses, la famille d'*Abraham* fut

affligée de la famine ; & alla en Egypte pour avoir du blé : c'est une destinée singulière que les Hébreux n'aient jamais été en Egypte que pressés par la faim ; car *Jacob* y envoya depuis ses enfans pour la même cause.

Abraham, qui était fort vieux, fit donc ce voyage avec *Saraï* sa femme, âgée de soixante & cinq ans ; elle était très-belle ; & *Abraham* craignait que les Egyptiens, frappés de ses charmes, ne le tuassent pour jouir de cette rare beauté : il lui proposa de passer seulement pour sa sœur, &c. Il faut qu'alors la nature humaine eût une vigueur que le temps & la mollesse ont affaiblie depuis ; c'est le sentiment de tous les anciens : on a prétendu même qu'*Hélène* avait soixante & dix ans quand elle fut enlevée par *Pâris*. Ce que *Abraham* avait prévu arriva ; la jeunesse égyptienne trouva sa femme charmante malgré ses soixante & cinq ans ; le roi lui-même en fut amoureux & la mit dans son sérail, quoiqu'il y eût probablement des filles plus jeunes ; mais le seigneur frappa le roi & tout son sérail de très-grandes plaies. Le texte ne dit pas comment le roi sut que cette beauté dangereuse était la femme d'*Abraham* ; mais enfin il le sut & la lui rendit.

Il fallait que la beauté de *Sarai* fût inaltérable : car vingt-cinq ans après, étant grosse à quatre-vingt-dix ans, & voyageant avec son mari chez un roi de Phénicie nommé *Abimélec*, *Abraham*, qui ne s'était pas corrigé, la fit encore passer pour sa sœur. Le roi phénicien fut aussi sensible que le roi d'Egypte : DIEU apparut en songe à cet *Abimélec*, & le mena-

nation malheureuſe & mépriſable, long-temps eſclave & plus long-temps diſperſée. *Iſmaël* au contraire eſt le père des Arabes, qui ont enfin fondé l'empire des Califes, un des plus puiſſans & des plus étendus de l'univers.

Les muſulmans ont une grande vénération pour *Abraham* qu'ils appellent *Ibrahim.* Ceux qui le croient enterré à Hébron y vont en pélerinage; ceux qui penſent que ſon tombeau eſt à la Mecque, l'y révèrent.

Quelques anciens perſans ont cru qu'*Abraham* était le même que *Zoroaſtre.* Il lui eſt arrivé la même choſe qu'à la plupart des fondateurs des nations orientales, auxquels on attribuait différens noms & différentes aventures; mais par le texte de l'Ecriture il paraît qu'il était un de ces arabes vagabonds qui n'avaient pas de demeure fixe.

On le voit naître à Ur en Chaldée, aller à Haran, puis en Paleſtine, en Egypte, en Phénicie, & enfin être obligé d'acheter un ſépulcre à Hébron.

Une des plus remarquables circonſtances de ſa vie, c'eſt qu'à l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans, n'ayant point encore engendré *Iſaac*, il ſe fit circonſcrire lui & ſon fils *Iſmaël* & tous ſes ſerviteurs. Il avait apparemment pris cette idée chez les Egyptiens. Il eſt difficile de démêler l'origine d'une pareille opération. Ce qui paraît le plus probable, c'eſt qu'elle fut inventée pour prévenir les abus de la puberté. Mais pourquoi couper ſon prépuce à cent ans?

On prétend, d'un autre côté, que les prêtres ſeuls d'Egypte étaient anciennement diſtingués

paſſait pour un vaſte génie, & qui fut depuis pape ſous le nom de *Clément VI.* Il proteſta d'abord qu'il ne parlait point pour être jugé, mais pour juger ſes adverſaires, & pour inſtruire le roi de ſon devoir.

Il dit que JESUS-CHRIST étant Dieu & homme avait eu le pouvoir temporel & ſpirituel; & que par conſéquent les miniſtres de l'Égliſe, qui lui avaient ſuccédé, étaient les juges-nés de tous les hommes ſans exception. Voici comme il s'exprima:

> Sers Dieu dévotement,
> Baille-lui largement,
> Révère ſa gent duement,
> Rends-lui le ſien entièrement.

Ces rimes firent un très-bel effet. (Voyez *Libellus Bertrandi cardinalis*, tom. I des Libertés de l'Égliſe gallicane.)

Pierre Bertrandi, évêque d'Autun, entra dans de plus grands détails. Il aſſura que l'excommunication n'étant jamais lancée que pour un péché mortel, le coupable devait faire pénitence, & que la meilleure pénitence était de donner de l'argent à l'Égliſe. Il repréſenta que les juges eccléſiaſtiques étaient plus capables que les juges royaux ou ſeigneuriaux de rendre juſtice, parce qu'ils avaient étudié les décrétales que les autres ignoraient.

Mais on pouvait lui répondre qu'il fallait obliger les baillis & les prévôts du royaume à lire les décrétales pour ne jamais les ſuivre.

Cette grande aſſemblée ne ſervit à rien; le roi croyait avoir beſoin alors de ménager le pape

pape né dans son royaume, siégeant dans Avignon, & ennemi mortel de l'empereur *Louis de Bavière*. La politique dans tous les temps conserva les abus dont se plaignait la justice. Il resta seulement dans le parlement une mémoire ineffaçable du discours de *Pierre Cugnières*. Ce tribunal s'affermit dans l'usage où il était déjà de s'opposer aux prétentions cléricales ; on appela toujours des sentences des officiaux au parlement, & peu à peu cette procédure fut appelée *Appel comme d'abus*.

Enfin, tous les parlemens du royaume se sont accordés à laisser à l'Eglise sa discipline, & à juger tous les hommes indistinctement suivant les lois de l'Etat, en conservant les formalités prescrites par les ordonnances.

ABUS DES MOTS.

Les livres, comme les conversations, nous donnent rarement des idées précises. Rien n'est si commun que de lire & de converser inutilement.

Il faut répéter ici ce que *Locke* a tant recommandé, *définissez les termes*.

Une dame a trop mangé & n'a point fait d'exercice, elle est malade ; son médecin lui apprend qu'il y a dans elle une humeur peccante, des impuretés, des obstructions, des vapeurs, & lui prescrit une drogue qui purifiera son sang. Quelle idée nette peuvent donner tous ces mots ? la malade & les parens qui les écoutent ne les comprennent pas plus que le médecin. Autrefois on ordonnait une dé-

Le monde eſt plein de ces mal-entendus. Comment un norvégien, en liſant cette formule, *ſerviteur des ſerviteurs de* DIEU, découvrira-t-il que c'eſt l'évêque des évêques & le roi des rois qui parle ?

Dans le temps que les fragmens de *Pétrone* feſaient grand bruit dans la littérature, *Meibomius*, grand ſavant de Lubeck, lit dans une lettre imprimée d'un autre ſavant de Bologne : Nous avons ici un *Pétrone* entier ; je l'ai vu de mes yeux & avec admiration ; *habemus hic Petronium integrum, quem vidi meis oculis, non ſine admiratione.* Auſſitôt il part pour l'Italie, court à Bologne, va trouver le bibliothécaire *Capponi*, lui demande s'il eſt vrai qu'on ait à Bologne le *Pétrone* entier. *Capponi* lui répond que c'eſt une choſe dès long-temps publique. Puis-je voir ce *Pétrone ?* ayez la bonté de me le montrer. Rien n'eſt plus aiſé, dit *Capponi*. Il le mène à l'égliſe où repoſe le corps de *St Pétrone*. *Meibomius* prend la poſte & s'enfuit.

Si le jéſuite *Daniel* a pris un abbé guerrier, *martialem abbatem*, pour l'abbé *Martial*, cent hiſtoriens ſont tombés dans de plus grandes mépriſes. Le jéſuite d'*Orléans*, dans ſes *Révolutions d'Angleterre*, mettait indifféremment *Northampton & Southampton*, ne ſe trompant que du nord au ſud.

Des termes métaphoriques, pris au ſens propre, ont décidé quelquefois de l'opinion de vingt nations. On connaît la métaphore d'*Iſaïe : Comment es-tu tombée du ciel, étoile de lumière qui te levais le matin ?* On s'imagina que ce diſcours s'adreſſait au diable. Et

dans cet illuſtre corps. La ſociété de Londres a eu le même avantage.

Le célèbre *Colbert* étant membre de l'académie françaiſe, employa quelques-uns de ſes confrères à compoſer les inſcriptions & les deviſes pour les bâtimens publics. Cette petite aſſemblée, dont furent enſuite *Racine* & *Boileau*, devint bientôt une académie à part. On peut dater même de l'année 1663 l'établiſſement de cette académie des inſcriptions, nommée aujourd'hui *des belles-lettres*, & celle de l'académie des ſciences de 1666. Ce ſont deux établiſſemens qu'on doit au même miniſtre qui contribua en tant de genres à la ſplendeur du ſiècle de *Louis XIV*.

Lorſqu'après la mort de *Jean-Baptiſte Colbert* & celle du marquis de *Louvois*, le comte de *Pontchartrain* ſecrétaire d'Etat eut le département de Paris, il chargea l'abbé *Bignon* ſon neveu de gouverner les nouvelles académies. On imagina des places d'honoraires qui n'exigeaient nulle ſcience, & qui étaient ſans rétribution ; des places de penſionnaires qui demandaient du travail, déſagréablement diſtinguées de celle des honoraires ; des places d'aſſociés ſans penſion, & des places d'élèves, titre encore plus déſagréable & ſupprimé depuis.

L'académie des belles-lettres fut miſe ſur le même pied. Toutes deux ſe ſoumirent à la dépendance immédiate du ſecrétaire d'Etat, & à la diſtinction révoltante des honorés, des penſionnés & des élèves.

L'abbé *Bignon* oſa propoſer le même règlement à l'académie françaiſe dont il était membre. Il fut reçu avec une indignation unanime.

tres. L'académie de *la Crusca* est du seizième siècle. Il y en eut ensuite dans toutes les villes où les sciences étaient cultivées.

Ce titre a été tellement prodigué en France, qu'on l'a donné pendant quelques années à des assemblées de joueurs qu'on appelait autrefois *des tripots*. On disait *académies de jeu*. On appela les jeunes gens qui apprenaient l'équitation & l'escrime dans des écoles destinées à ces arts, *académistes*, & non pas *académiciens*.

Le titre d'*académicien* n'a été attaché par l'usage qu'aux gens de lettres des trois académies, la française, celle des sciences, celle des inscriptions.

L'académie française a rendu de grands services à la langue.

Celle des sciences a été très-utile en ce qu'elle n'adopte aucun système, & qu'elle publie les découvertes & les tentatives nouvelles.

Celle des inscriptions s'est occupée des recherches sur les monumens de l'antiquité, & depuis quelques années il en est sorti des mémoires très-instructifs.

C'est un devoir établi par l'honnêteté publique, que les membres de ces trois académies se respectent les uns les autres dans les recueils que ces sociétés impriment. L'oubli de cette politesse nécessaire est très-rare. Cette grossièreté n'a guère été reprochée de nos jours qu'à l'abbé *Foucher*, de l'académie des inscriptions, qui, s'étant trompé dans un mémoire sur *Zoroastre*, voulut appuyer sa méprise par des expressions qui autrefois étaient trop en usage dans les écoles, & que le favoir-

ADAM.

SECTION I.

ON a tant parlé, tant écrit d'*Adam*, de sa femme, des préadamites, &c... les rabins ont débité sur *Adam* tant de rêveries, & il est si plat de répéter ce que les autres ont dit, qu'on hasarde ici sur *Adam* une idée assez neuve : du moins elle ne se trouve dans aucun ancien auteur, dans aucun père de l'Eglise, ni dans aucun prédicateur ou théologien, ou critique, ou scoliaste de ma connaissance. C'est le profond secret qui a été gardé sur *Adam* dans toute la terre habitable, excepté en Palestine, jusqu'au temps où les livres juifs commencèrent à être connus dans Alexandrie, lorsqu'ils furent traduits en grec sous un des *Ptolomées*. Encore furent-ils très-peu connus ; les gros livres étaient très-rares & très-chers ; & de plus les juifs de Jérusalem furent si en colère contre ceux d'Alexandrie, leur firent tant de reproches d'avoir traduit leur Bible en langue profane, leur dirent tant d'injures, & crièrent si haut au Seigneur, que les juifs alexandrins cachèrent leur traduction autant qu'ils le purent. Elle fut si secrète qu'aucun auteur grec ou romain n'en parle jusqu'au temps de l'empereur *Aurélien*.

Or, l'historien *Josephe* avoue dans sa réponse à *Appion*, que les juifs n'avaient eu long-temps aucun commerce avec les autres nations. *Nous habitons*, dit-il, *un pays éloigné de la mer ;*

nous ne nous appliquons point au commerce ; nous ne communiquons point avec les autres peuples ..... Y a-t-il sujet de s'étonner que notre nation habitant si loin la mer, & affectant de ne rien écrire, ait été si peu connue ? (a).

On demandera ici comment *Josephe* pouvait dire que sa nation affectait de ne rien écrire lorsqu'elle avait vingt-deux livres canoniques, sans compter le *Targum d'Onkelos*. Mais il faut considérer que vingt-deux volumes très-petits étaient fort peu de chose en comparaison de la multitude des livres conservés dans la bibliothèque d'Alexandrie, dont la moitié fut brûlée dans la guerre de *César*.

Il est constant que les Juifs avaient très-peu écrit, très-peu lu ; qu'ils étaient profondément ignorans en astronomie, en géométrie, en géographie, en physique ; qu'ils ne savaient rien de l'histoire des autres peuples, & qu'ils ne commencèrent enfin à s'instruire que dans Alexandrie. Leur langue était un mélange barbare d'ancien phénicien & de chaldéen corrompu. Elle était si pauvre qu'il leur manquait plusieurs modes dans la conjugaison de leurs verbes.

De plus, ne communiquant à aucun étranger leurs livres & leurs titres, personne sur la terre,

(a) Les Juifs étaient très-connus des Perses, puisqu'ils furent dispersés dans leur empire, ensuite des Egyptiens, puisqu'ils firent tout le commerce d'Alexandrie ; des Romains, puisqu'ils avaient des synagogues à Rome. Mais étant au milieu des nations, ils en furent toujours séparés par leur institution. Ils ne mangeaient point avec les étrangers, & ne communiquèrent leurs livres que très-tard.

père de toutes les nations a été ignoré si long-temps ; son nom devait avoir volé de bouche en bouche d'un bout du monde à l'autre, selon le cours naturel des choses humaines.

Humilions-nous sous les décrets de la Providence qui a permis cet oubli si étonnant. Tout a été mystérieux & caché dans la nation conduite par DIEU même, qui a préparé la voie au christianisme, & qui a été l'olivier sauvage sur lequel est enté l'olivier franc. Les noms des auteurs du genre-humain, ignorés du genre-humain, sont au rang des plus grands mystères.

J'ose affirmer qu'il a fallu un miracle pour boucher ainsi les yeux & les oreilles de toutes les nations, pour détruire chez elles tout monument, tout ressouvenir de leur premier père. Qu'auraient pensé, qu'auraient dit *César*, *Antoine*, *Crassus*, *Pompée*, *Cicéron*, *Marcellus*, *Metellus*, si un pauvre juif, en leur vendant du baume, leur avait dit : Nous descendons tous d'un même père nommé *Adam* ? Tout le sénat romain aurait crié : Montrez-nous notre arbre généalogigue. Alors le juif aurait déployé ses dix générations jusqu'à *Noë*, jusqu'au secret de l'inondation de tout le globe. Le sénat lui aurait demandé combien il y avait de personnes dans l'arche pour nourrir tous les animaux pendant dix mois entiers, & pendant l'année suivante qui ne put fournir aucune nourriture. Le rogneur d'espèces aurait dit : Nous étions huit, *Noë* & sa femme, leurs trois fils *Sem*, *Cam* & *Japhet*, & leurs épouses. Toute cette famille descendait d'*Adam* en droite ligne.

Cicéron fe ferait informé fans doute des grands monumens, des témoignages inconteftables que *Noë* & fes enfans auraient laiffés de notre commun père : toute la terre après le déluge aurait retenti à jamais des noms *d'Adam* & de *Noë*, l'un père, l'autre reftaurateur de toutes les races. Leurs noms auraient été dans toutes les bouches dès qu'on aurait parlé, fur tous les parchemins dès qu'on aurait fu écrire, fur la porte de chaque maifon fitôt qu'on aurait bâti, fur tous les temples, fur toutes les ftatues. Quoi ! vous faviez un fi grand fecret, & vous nous l'avez caché ! C'eft que nous fommes purs, & que vous êtes impurs, aurait répondu le juif. Le fénat romain aurait ri, ou l'aurait fait fuftiger : tant les hommes font attachés à leurs préjugés !

SECTION II.

La pieufe madame de *Bourignon* était sûre qu'*Adam* avait été hermaphrodite, comme les premiers hommes du divin *Platon*. DIEU lui avait révélé ce grand fecret ; mais comme je n'ai pas eu les mêmes révélations, je n'en parlerai point. Les rabbins juifs ont lu les livres d'*Adam* ; ils favent le nom de fon précepteur & de fa feconde femme : mais comme je n'ai point lu ces livres de notre premier père, je n'en dirai mot. Quelques efprits creux très-favans, font tout étonnés, quand ils lifent le *Veidam* des anciens brachmanes, de trouver que le premier homme fut créé aux Indes, &c. qu'il s'appelait *Adimo* qui fignifie l'engendreur,

du Hanfcrit & des autres anciens livres afiatiques. Il eft important de remarquer qu'il n'était pas permis aux Juifs de lire le premier chapitre de la Genèfe avant l'âge de vingt-cinq ans. Beaucoup de rabbins ont regardé la formation d'*Adam* & d'*Eve* & leur aventure comme une allégorie. Toutes les anciennes nations célèbres en ont imaginé de pareilles ; & par un concours fingulier qui marque la faibleffe de notre nature, toutes ont voulu expliquer l'origine du mal moral & du mal phyfique par des idées à peu près femblables. Les Chaldéens, les Indiens, les Perfes, les Egyptiens ont également rendu compte de ce mélange de bien & de mal qui femble être l'apanage de notre globe. Les Juifs fortis d'Egypte y avaient entendu parler, tout groffiers qu'ils étaient, de la philofophie allégorique des Egyptiens. Ils mêlèrent depuis à ces faibles connaiffances celles qu'ils puisèrent chez les Phéniciens & les Babyloniens dans un très-long efclavage ; mais comme il eft naturel & très-ordinaire qu'un peuple groffier imite groffièrement les imaginations d'un peuple poli, il n'eft pas furprenant que les Juifs aient imaginé une femme formée de la côte d'un homme, l'efprit de vie foufflé de la bouche de DIEU au vifage d'*Adam*; le Tigre, l'Euphrate, le nil & l'Oxus ayant la même fource dans un jardin, & la défenfe de manger d'un fruit, défenfe qui a produit la mort auffi-bien que le mal phyfique & moral. Pleins de l'idée répandue chez les anciens, que le ferpent eft un animal très-fubtil, ils n'ont pas fait difficulté de lui accorder l'intelligence & la parole.

en cela ils sont nos frères. Leur fatale ignorance de nos mystères sacrés ne peut que nous inspirer une tendre compassion pour nos frères qui s'égarent. Loin de nous tout esprit de persécution qui ne servirait qu'à les rendre irréconciliables.

Un Dieu unique étant adoré sur toute la terre connue, faut-il que ceux qui le reconnaissent pour leur père, lui donnent toujours le spectacle de ses enfans qui se détestent, qui s'anathématisent, qui se poursuivent, qui se massacrent pour des argumens ?

Il n'est pas aisé d'expliquer au juste ce que les Grecs & les Romains entendaient par adorer, si l'on adorait les faunes, les sylvains, les dryades, les naïades comme on adorait les douze grands dieux. Il n'est pas vraisemblable qu'*Antinoüs*, le mignon d'*Adrien*, fût adoré par les nouveaux Egyptiens du même culte que *Sérapis* ; & il est assez prouvé que les anciens Egyptiens n'adoraient pas les oignons & les crocodiles de la même façon qu'*Isis* & *Osiris*. On trouve l'équivoque par-tout, elle confond tout. Il faut à chaque mot dire : Qu'entendez-vous ? Il faut toujours répéter : *Définissez les termes*. (*)

Est-il bien vrai que *Simon* qu'on appelle *le magicien*, fut adoré chez les Romains ? il est bien plus vrai qu'il y fut absolument ignoré.

St Justin, dans son *Apologie* aussi inconnue à Rome que ce *Simon*, dit que ce dieu avait une statue élevée sur le Tibre, ou plutôt près du Tibre, entre les deux ponts, avec cette

(*) Voyez l'article *Alexandre*.

inscription :

inſcription : *Simoni deo ſancto. St Irénée*, *Tertullien* atteſtent la même choſe : mais à qui l'atteſtent-ils ? à des gens qui n'avaient jamais vu Rome, à des Africains, à des Allobroges, à des Syriens, à quelques habitans de Sichem. Ils n'avaient certainement pas vu cette ſtatue, dont l'inſcription eſt *Semo ſanco deo fidio*, & non pas *Simoni ſancto deo*.

Ils devaient du moins conſulter *Denys* d'Halicarnaſſe, qui dans ſon quatrième livre rapporte cette inſcription. *Semo ſanco* était un ancien mot ſabin qui ſignifie demi-homme & demi-dieu. Vous trouvez dans *Tite-Live* : *Bona Semoni ſanco cenſuerunt conſecranda*. Ce dieu était un des plus anciens qui fuſſent révérés à Rome ; il fut conſacré par *Tarquin le ſuperbe*, & regardé comme le dieu des alliances & de la bonne foi. On lui ſacrifiait un bœuf, & on écrivait ſur la peau de ce bœuf le traité fait avec les peuples voiſins. Il avait un temple auprès de celui de *Quirinus*. Tantôt on lui préſentait des offrandes ſous le nom du père *Semo*, tantôt ſous le nom de *Sancus fidius*. C'eſt pourquoi *Ovide* dit dans ſes faſtes :

Quærebam nonas Sanco, fidiove referrem,
An tibi, Semo pater.

Voilà la divinité romaine qu'on a priſe pendant tant de ſiècles pour *Simon le magicien*. *St Cyrille* de Jéruſalem n'en doutait pas ; & *St Auguſtin*, dans ſon premier livre *des héréſies*, dit que *Simon le magicien* lui-même ſe fit élever cette ſtatue avec celle de ſon *Hélène* par ordre de l'empereur & du ſénat.

Cette étrange fable, dont la fausseté était si aisée à reconnaître, fut continuellement liée avec cette autre fable, que *St Pierre* & ce *Simon* avaient tous deux comparu devant *Néron*; qu'ils s'étaient défiés à qui ressusciterait le plus promptement un mort proche parent de *Néron* même, & à qui s'élèverait le plus haut dans les airs; que *Simon* se fit enlever par des diables dans un chariot de feu; que *St Pierre* & *St Paul* le firent tomber des airs par leurs prières, qu'il se cassa les jambes, qu'il en mourut, & que *Néron* irrité fit mourir *St Paul* & *St Pierre*. (Voyez l'article *St Pierre*.)

Abdias, *Marcel*, *Hégésippe* ont rapporté ce conte avec des détails un peu différens. *Arnobe*, *St Cyrille* de Jérusalem, *Sévère-Sulpice*, *Philastre*, *St Epiphane*, *Isidore* de Damiette, *Maxime* de Turin, plusieurs autres auteurs ont donné cours successivement à cette erreur. Elle a été généralement adoptée, jusqu'à ce qu'enfin on ait retrouvé dans Rome une statue de *Semo sancus deus fidius*, & que le savant père *Mabillon* ait déterré un de ces anciens monumens avec cette inscription, *Semoni sanco fidio*.

Cependant il est certain qu'il y eut un *Simon* que les Juifs crurent magicien, comme il est certain qu'il y a eu un *Apollonios* de Thyane. Il est vrai encore que ce *Simon*, né dans le petit pays de Samarie, ramassa quelques gueux auxquels il persuada qu'il était envoyé de DIEU, & la vertu de DIEU même. Il baptisait ainsi que les apôtres baptisaient, & il élevait autel contre autel.

Les Juifs de Samarie, toujours ennemis des Juifs de Jérusalem, osèrent opposer ce *Simon*

à JESUS-CHRIST reconnu par les apôtres, par les disciples, qui tous étaient de la tribu de *Benjamin* ou de celle de *Juda*. Il baptisait comme eux ; mais il ajoutait le feu au baptême d'eau, & se disait prédit par *St Jean-Baptiste* selon ces paroles : (*) *Celui qui doit venir après moi est plus puissant que moi, il vous baptisera dans le St Esprit & dans le feu.*

Simon allumait par-dessus le bain baptismal une flamme légère avec du naphte du lac Asphaltite. Son parti fut assez grand ; mais il est fort douteux que ses disciples l'aient adoré : *St Justin* est le seul qui le croie.

Ménandre se disait, comme *Simon*, envoyé de DIEU & sauveur des hommes. Tous les faux messies, & sur-tout *Barcochebas*, prenaient le titre d'envoyés de DIEU ; mais *Barcochebas* lui-même n'exigea point d'adoration. On ne divinise guère les hommes de leur vivant, à moins que ces hommes ne soient des *Alexandres* ou des empereurs romains qui l'ordonnent expressément à des esclaves : encore n'est-ce pas une adoration proprement dite ; c'est une vénération extraordinaire, une apothéose anticipée, une flatterie aussi ridicule que celles qui sont prodigués à *Octave* par *Virgile* & par *Horace*.

ADULTÈRE.

NOUS ne devons point cette expression aux Grecs. Ils appelaient l'adultère *moikeia* dont les

(*) Matth. ch. III, v. 11.

titre de bouc, *aix*, (*) l'époux d'une femme lascive comme une chèvre. En effet, ils appelaient *fils de chèvre* les bâtards que notre canaille appelle *fils de putain*. Mais ceux qui veulent s'instruire à fond doivent savoir que nos cornes viennent des cornettes des dames. Un mari qui se laissait tromper & gouverner par son insolente femme, était réputé porteur de cornes, cornu, cornard, par les bons bourgeois. C'est par cette raison que *cocu*, *cornard*, & *sot* étaient synonymes. Dans une de nos comédies on trouve ce vers :

Elle ? elle n'en fera qu'un sot, je vous assure.

Cela veut dire ; elle n'en fera qu'un cocu. Et dans l'*Ecole des femmes*,

Epouser une sotte est pour n'être point sot.

Bautru, qui avait beaucoup d'esprit, disait : Les *Bautrus* sont cocus, mais ils ne sont pas des sots.

La bonne compagnie ne se sert plus de tous ces vilains termes, & ne prononce même jamais le mot d'*adultère*. On ne dit point, madame la duchesse est en adultère avec monsieur le chevalier : Madame la marquise a un mauvais commerce avec monsieur l'abbé. On dit, monsieur l'abbé est cette semaine l'amant de madame la marquise. Quand les dames parlent à leurs amies de leurs adultères, elles disent : J'avoue que j'ai du goût pour *lui*. Elles avouaient

(*) Voyez l'article *Bouc*.

contraire en France ; on enferme les filles dans des couvens, où jusqu'à présent on leur a donné une éducation ridicule. Leurs mères, pour les consoler, leur font espérer qu'elles seront libres quand elles seront mariées. A peine ont-elles vécu un an avec leur époux, qu'on s'empresse de savoir tout le secret de leurs appas. Une jeune femme ne vit, ne soupe, ne se promène, ne va au spectacle qu'avec des femmes qui ont chacune leur affaire réglée ; si elle n'a point son amant comme les autres, elle est ce qu'on appelle *dépareillée* ; elle en est honteuse ; elle n'ose se montrer.

Les Orientaux s'y prennent au rebours de nous. On leur amène des filles qu'on leur garantit pucelles sur la foi d'un circassien. On les épouse, & on les enferme par précaution, comme nous enfermons nos filles. Point de plaisanteries dans ces pays-là sur les dames & sur les maris ; point de chansons ; rien qui ressemble à nos froids quolibets de cornes & de cocuage. Nous plaignons les grandes dames de Turquie, de Perse, des Indes ; mais elles sont cent fois plus heureuses dans leurs sérails que nos filles dans leurs couvens.

Il arrive quelquefois chez nous qu'un mari mécontent, ne voulant point faire un procès criminel à sa femme pour cause d'adultère, (ce qui ferait crier à la barbarie), se contente de se faire séparer de corps & de biens.

C'est ici le lieu d'insérer le précis d'un mémoire composé par un honnête homme qui se trouve dans cette situation ; voici ses plaintes ; sont-elles justes ?

tère, il faudrait que douze hommes & douze femmes fussent les juges, avec un hermaphrodite qui eût la voix prépondérante en cas de partage.

Mais il est des cas singuliers sur lesquels la raillerie ne peut avoir de prise, & dont il ne nous appartient pas de juger. Telle est l'aventure que rapporte *St Augustin* dans son sermon de la prédication de JESUS-CHRIST sur la montagne.

Septimius Acyndinus, proconsul de Syrie, fait emprisonner dans Antioche un chrétien qui n'avait pu payer au fisc une livre d'or, à laquelle il était taxé, & le menace de la mort s'il ne paye. Un homme riche promet les deux marcs à la femme de ce malheureux si elle veut consentir à ses désirs. La femme court en instruire son mari; il la supplie de lui sauver la vie aux dépens des droits qu'il a sur elle & qu'il lui abandonne. Elle obéit, mais l'homme qui lui doit deux marcs d'or la trompe en lui donnant un sac plein de terre. Le mari, qui ne peut payer le fisc, va être conduit à la mort. Le proconsul apprend cette infamie; il paye lui-même la livre d'or au fisc de ses propres deniers, & il donne aux deux époux chrétiens le domaine dont a été tirée la terre qui a rempli le sac de la femme.

Il est certain que, loin d'outrager son mari, elle a été docile à ses volontés; non-seulement elle a obéi, mais elle lui a sauvé la vie, *St Augustin* n'ose décider si elle est coupable ou vertueuse: il craint de la condamner.

Ce qui est, à mon avis, assez singulier, c'est que *Bayle* prétend être plus sévère que *St Au-*

gustin. (*) Il condamne hardiment cette pauvre femme. Cela ſerait inconcevable ſi on ne ſavait à quel point preſque tous les écrivains ont permis à leur plume de démentir leur cœur, avec quelle facilité on ſacrifie ſon propre ſentiment à la crainte d'effaroucher quelque pédant qui peut nuire, combien on eſt peu d'accord avec ſoi-même.

Le matin rigoriſte, & le ſoir libertin,
L'écrivain qui d'Éphèſe excuſa la matrone,
Renchérit tantôt ſur Pétrone,
Et tantôt ſur ſaint Auguſtin.

Réflexion d'un père de famille.

N'AJOUTONS qu'un petit mot ſur l'éducation contradictoire que nous donnons à nos filles. Nous les élevons dans le déſir immodéré de plaire, nous leur en dictons des leçons ; la nature y travaillait bien ſans nous ; mais on y ajoute tous les rafinemens de l'art. Quand elles ſont parfaitement ſtylées, nous les puniſſons ſi elles mettent en pratique l'art que nous avons cru leur enſeigner. Que diriez-vous d'un maître à danſer qui aurait appris ſon métier à un écolier pendant dix ans, & qui voudrait lui caſſer les jambes parce qu'il l'a trouvé danſant avec un autre ?

Ne pourrait-on pas ajouter cet article à celui des contradictions ?

(*) Dictionnaire de *Bayle*, art. *Acyndinus.*

AFFIRMATION

AFFIRMATION PAR SERMENT.

Nous ne dirons rien ici sur l'affirmation avec laquelle les savans s'expriment si souvent. Il n'est permis d'affirmer, de décider qu'en géométrie. Par-tout ailleurs imitons le docteur *Métaphraste* de *Molière*. Il se pourrait --- la chose est fesable --- cela n'est pas impossible --- il faut voir --- Adoptons le *peut-être* de *Rabelais*, le *que sais-je* de *Montagne*, le *non liquet* des Romains, le *doute* de l'académie d'Athènes, dans les choses profanes s'entend : car pour le sacré on sait bien qu'il n'est pas permis de douter.

Il est dit à cet article, dans le Dictionnaire encyclopédique, que les primitifs, nommés *quakers* en Angleterre, font foi en justice sur leur seule affirmation, sans être obligés de prêter serment.

Mais les pairs du royaume ont le même privilége, les pairs séculiers affirment sur leur honneur, & les pairs ecclésiastiques en mettant la main sur leur cœur ; les quakers obtinrent la même prérogative sous le règne de *Charles II* : c'est la seule secte qui ait cet honneur en Europe.

Le chancelier *Cowper* voulut obliger les quakers à jurer comme les autres citoyens ; celui qui était à leur tête lui dit gravement : « L'ami chancelier, tu dois savoir que notre » Seigneur JESUS-CHRIST notre sauveur » nous a défendu d'affirmer autrement que par » *ya*, *ya* ; *no no*. Il a dit expressément : *Je*

» *vous défends de jurer ni par le ciel, parce*
» *que c'eſt le trône de* DIEU; *ni par la terre,*
» *parce que c'eſt l'eſcabeau de ſes pieds; ni*
» *par Jéruſalem, parce que c'eſt la ville du*
» *grand roi; ni par ta tête, parce que tu n'en*
» *peux rendre un ſeul cheveu ni blanc ni noir.*
» Cela eſt poſitif, notre ami, & nous n'irons
» pas déſobéir à DIEU pour complaire à toi
» & à ton parlement. „

» On ne peut mieux parler, *répondit le chancelier*: mais il faut que vous ſachiez qu'un jour *Jupiter* ordonna que toutes les bêtes de ſomme ſe fiſſent ferrer; les chevaux, les mulets, les chameaux même obéirent incontinent; les ânes ſeuls réſiſtèrent: ils repréſentèrent tant de raiſons, ils ſe mirent à braire ſi long-temps que *Jupiter*, qui était bon, leur dit enfin: *Meſſieurs les ânes, je me rends à votre prière; vous ne ſerez point ferrés: mais le premier faux pas que vous ferez, vous aurez cent coups de bâton.* »

Il faut avouer que les quakers n'ont jamais juſqu'ici fait de faux-pas.

AGAR.

QUAND on renvoie ſon amie, ſa concubine, ſa maîtreſſe, il faut lui faire un ſort au moins tolérable, ou bien l'on paſſe parmi nous pour un mal-honnête homme.

On nous dit qu'*Abraham* était fort riche dans le déſert de Gérar, quoiqu'il n'eût pas un pouce de terre en propre. Nous ſavons de ſcience certaine qu'il défit les armées de quatre

maël se sont emparés de Jérusalem appartenante par droit de conquète à la postérité d'*Isaac*. J'aurais voulu qu'on eût fait descendre les Sarazins de *Sara*, l'étymologie aurait été plus nette : c'était une généalogie à mettre dans notre *Moréri*. On prétend que le mot sarazin vient de *Sarac*, voleur. Je ne crois pas qu'aucun peuple se soit jamais appelé voleur : ils l'ont presque tous été, mais on prend cette qualité rarement. Sarazin descendant de *Sara* me paraît plus doux à l'oreille.

A G E.

NOUS n'avons nulle envie de parler des âges du monde : ils sont si connus & si uniformes ! Gardons-nous aussi de parler de l'âge des premiers rois ou dieux d'Egypte : c'est la même chose. Ils vivaient des douze cents années ; cela ne nous regarde pas : mais ce qui nous intéresse fort, c'est la durée ordinaire de la vie humaine. Cette théorie est parfaitement bien traitée dans le Dictionnaire encyclopédique à l'article *Vie*, d'après les *Halley*, les *Kerseboum* & les de *Parcieux*.

En 1741 M. de *Kerseboum* me communiqua ses calculs sur la ville d'Amsterdam : en voici le résultat.

Sur cent mille personnes, il y en avait de mariés	34500
d'hommes vœufs, seulement	1500
de veuves	4500
	40500

millions d'hommes. Car si un million d'habitans donne vingt mille soldats, il en résulte que *Xerxès* avait cent millions de sujets : ce qui n'est guère croyable. On le dit pourtant de la Chine; mais elle n'a pas un million de soldats : ainsi l'empéreur de la Chine est du double plus sage que *Xerxès*.

La Thèbes aux cent portes, qui laissait sortir dix mille soldats par chaque porte, aurait eu, suivant la supputation hollandaise, cinq millions tant de citoyens que de citoyennes. Nous fesons un calcul plus modeste à l'article *Dénombrement*.

L'âge du service de guerre étant depuis vingt ans jusqu'à cinquante, il faut mettre une prodigieuse différence entre porter les armes hors de son pays, & rester soldat dans sa patrie. *Xerxès* dut perdre les deux tiers de son armée dans son voyage en Grèce. *César* dit que les Suisses étant sortis de leur pays au nombre de trois cents quatre-vingt-huit mille individus, pour aller dans quelque province des Gaules tuer ou dépouiller les habitans, il les mena si bon train qu'il n'en resta que cent dix mille. Il a fallu dix siècles pour repeupler la Suisse : car on sait à présent que les enfans ne se font ni à coups de pierre comme du temps de *Deucalion* & de *Pirrha*, ni à coups de plume, comme le jésuite *Pétau* qui fait naître sept cents milliars d'hommes d'un seul des enfans du père *Noé*, en moins de trois cents ans.

Charles XII leva le cinquième homme en Suède pour aller faire la guerre en pays étranger, & il a dépeuplé sa patrie.

Continuons à parcourir les idées & les chiffres du calculateur hollandais, sans répondre de rien; parce qu'il est dangereux d'être comptable.

Calcul de la vie.

Selon lui, dans une grande ville, de vingt-six mariages il ne reste environ que huit enfans. Sur mille légitimes il compte soixante & cinq bâtards.

De sept cents enfans, il en reste au bout

d'un an environ	560
au bout de dix ans	445
au bout de vingt ans	405
à quarante ans	300
à soixante ans	190
au bout de quatre-vingts ans . . .	50
à quatre-vingt-dix ans	5
à cent ans, personne	0

Par-là on voit que de sept cents enfans nés dans la même année, il n'y a que cinq chances pour arriver à quatre-vingt-dix ans. Sur cent quarante, il n'y a qu'une seule chance; & sur un moindre nombre il n'y en a point.

Ce n'est donc que sur un très-grand nombre d'existences qu'on peut espérer de pousser la sienne jusqu'à quatre-vingt-dix ans; & sur un bien plus grand nombre encore que l'on peut espérer de vivre un siècle. Ce sont de gros lots à la loterie sur lesquels il ne faut pas compter, & même qui ne sont pas à désirer autant qu'on les désire: ce n'est qu'une longue mort.

Combien trouve-t-on de ces vieillards qu'on appelle *heureux*, dont le bonheur consiste à ne pouvoir jouir d'aucun plaisir de la vie, à n'en faire qu'avec peine deux ou trois fonc-

c'est un cercle perpétuel de dettes & d'inquiétudes.

Les tontines, invention d'un usurier nommé *Tontino*; sont bien plus ruineuses. Nul soulagement pendant quatre-vingts ans au moins. Vous payez toutes les rentes au dernier survivant.

A la dernière tontine qu'on fit en France en 1759, une société de calculateurs prit une classe à elle seule; elle choisit celle de quarante ans parce qu'on donnait un denier plus fort pour cet âge que pour les âges depuis un an jusqu'à quarante, & qu'il y a presque autant de chances pour parvenir de quarante à quatre-vingts ans, que du berceau à quarante.

On donnait dix pour cent aux pontes âgés de quarante années, & le dernier vivant héritait de tous les morts. C'est un des mauvais marchés que l'Etat puisse faire. (1)

(1) Il y avait des tontines en France, l'abbé *Terrai* en supprima les accroissemens; la crainte qu'il n'ait des imitateurs empêchera sans doute à l'avenir de se fier à cette espèce d'emprunt, & son injustice aura du moins délivré la France d'une opération de finance si onéreuse.

Les emprunts en rentes viagères ont de grands inconvéniens.

1°. Ce sont des annuités dont le terme est incertain; l'Etat joue contre des particuliers; mais ils savent mieux conduire leur jeu: ils choisissent des enfans mâles dans un pays où la vie moyenne est longue, les font inoculer, les attachent à leur patrie, & à des métiers sains & non périlleux par une petite pension, & distribuent leurs fonds sur un certain nombre de ces têtes.

2°. Comme il y a du risque à courir, les joueurs veulent jouer avec avantage, & par conséquent si l'intérêt commun d'une rente perpétuelle est cinq pour cent, il faut que celui que représente la rente viagère

On croit avoir remarqué que les rentiers viagers vivent un peu plus long-temps que les autres hommes : de quoi les payeurs sont assez fâchés. La raison en est peut être que ces rentiers sont pour la plupart des gens de bon sens, qui se sentent bien constitués, des bénéficiers, des célibataires uniquement occupés d'eux-mêmes, vivant en gens qui veulent vivre long-temps. Ils disent : Si je mange trop, si je fais un excès, le roi sera mon héritier : l'emprunteur qui me paye ma rente viagère, & qui se dit mon ami, rira en me voyant enterrer. Cela les arrête : ils se mettent au régime ; ils végètent quelques minutes de plus que les autres hommes.

soit au-dessus de cinq pour cent. En calculant à la rigueur la plupart des emprunts de ce genre faits depuis vingt ans, ce qui n'a encore été exécuté par personne, on serait étonné de la différence entre le taux de ces emprunts, & le taux commun de l'intérêt de l'argent.

3°. On est toujours le maître de changer par des remboursemens réglés un emprunt en rentes perpétuelles, à annuités à terme fixe, & l'on ne peut, sans injustice, rien changer aux rentes viagères une fois établies.

4°. Les contrats de rentes perpétuelles, & sur-tout les annuités à terme fixe, sont une propriété toujours disponible qui se convertit en argent avec plus ou moins de perte suivant le crédit du créancier. Les rentes viagères, à cause de leur incertitude, ne peuvent se vendre qu'à un prix beaucoup plus bas. C'est un désavantage qu'il faut compenser par une augmentation d'intérêts.

Nous ne parlons point ici des effets que ces emprunts peuvent produire sur les mœurs : ils sont trop bien connus. Mais nous observerons qu'ils ne peuvent, lorsqu'ils sont considérables, être remplis qu'en supposant que les capitalistes y placent des fonds que, sans cela, ils auraient placés dans un commerce utile. Ce sont donc autant de capitaux perdus pour l'industrie. Nouveau mal que produit cette manière d'emprunter.

Pour consoler les débiteurs, il faut leur dire qu'à quelque âge qu'on leur donne un capital pour des rentes viagères, fût-ce sur la tête d'un enfant qu'on baptise, ils font toujours un très-bon marché. Il n'y a qu'une tontine qui soit onéreuse; aussi les moines n'en ont jamais fait. Mais pour de l'argent en rentes viagères, ils en prenaient à toute main jusqu'au temps où ce jeu leur fut défendu. En effet, on est débarrassé du fardeau de payer au bout de trente ou quarante ans; & on paye une rente foncière pendant toute l'éternité. Il leur a été aussi défendu de prendre des capitaux en rentes perpétuelles; & la raison, c'est qu'on n'a pas voulu les trop détourner de leurs occupations spirituelles.

AGRICULTURE.

Il n'est pas concevable comment les anciens, qui cultivaient la terre aussi bien que nous, pouvaient imaginer que tous les grains qu'ils semaient en terre, devaient nécessairement mourir & pourrir avant de lever & produire. Il ne tenait qu'à eux de tirer un grain de la terre au bout de deux ou trois jours, ils l'auraient vu très-sain, un peu enflé, la racine en bas, la tête en haut. Ils auraient distingué au bout de quelque temps le germe, les petits filets blancs des racines, la matière laiteuse dont se formera la farine, ses deux enveloppes, ses feuilles. Cependant c'était assez que quelque philosophe grec ou barbare eût enseigné que toute génération vient de corruption, pour

fertile que la Sardaigne & les petits cantons suisses.

De l'exportation des grains.

Le même article *Grain* porte encore cette réflexion ; « Les Anglais essuyaient souvent de » grandes chertés dont nous profitions par la » liberté du commerce de nos grains, sous le » règne de *Henri IV* & de *Louis XIII*, & dans » les premiers temps du règne de *Louis XIV*. » Mais malheureusement la sortie des grains fut défendue en 1598, sous *Henri IV*. La défense continua sous *Louis XIII*, & pendant tout le temps du règne de *Louis XIV*. On ne put vendre son blé hors du royaume que sur une requête présentée au conseil, qui jugeait de l'utilité ou du danger de la vente, ou plutôt qui s'en rapportait à l'intendant de la province. Ce n'est qu'en 1764 que le conseil de *Louis XV* plus éclairé a rendu le commerce des blés libre, avec les restrictions convenables dans les mauvaises années.

De la grande & petite culture.

A l'article *Ferme*, qui est un des meilleurs de ce grand ouvrage, on distingue la grande & la petite culture. La grande se fait par les chevaux, la petite par les bœufs ; & cette petite, qui s'étend sur la plus grande partie des terres de France, est regardée comme un travail presque stérile, & comme un vain effort de l'indigence.

Cette idée en général ne me paraît pas vraie.

Enfin, on ne peut employer les chevaux que dans les pays où l'avoine est à très-bon marché, & c'est pourquoi il y a toujours quatre à cinq fois moins de culture par les chevaux que par les bœufs.

Des défrichemens.

A l'article *Défrichement*, on ne compte pour défrichement que les herbes inutiles & voraces que l'on arrache d'un champ pour le mettre en état d'être ensemencé.

L'art de défricher ne se borne pas à cette méthode usitée & toujours nécessaire. Il consiste à rendre fertiles des terres ingrates qui n'ont jamais rien porté. Il y en a beaucoup de cette nature, comme des terrains marécageux ou de pure terre à brique, à foulon, sur laquelle il est aussi inutile de semer que sur des rochers. Pour les terres marécageuses, ce n'est que la paresse & l'extrême pauvreté qu'il faut accuser si on ne les fertilise pas.

Les sols purement glaiseux ou de craie, ou simplement de sable, sont rebelles à toute culture. Il n'y a qu'un seul secret, c'est celui d'y porter de la bonne terre pendant des années entières. C'est une entreprise qui ne convient qu'à des hommes très-riches ; le profit n'en peut égaler la dépense qu'après un très-long-temps, si même elle peut jamais en approcher. Il faut, quand on y a porté de la terre meuble, la mêler avec la mauvaise, la fumer beaucoup, y reporter encore de la terre, & sur-tout y semer des graines qui, loin de dévorer le sol, lui communiquent une nouvelle vie.

Quelques particuliers ont fait de tels essais; mais il n'appartiendrait qu'à un souverain de changer ainsi la nature d'un vaste terrain en y fesant camper de la cavalerie, laquelle y consommerait les fourrages tirés des environs. Il y faudrait des régimens entiers. Cette dépense se fesant dans le royaume, il n'y aurait pas un denier de perdu, & on aurait à la longue un grand terrain de plus qu'on aurait conquis sur la nature. L'auteur de cet article a fait cet essai en petit, & a réussi.

Il en est d'une telle entreprise comme de celle des canaux & des mines. Quand la dépense d'un canal ne serait pas compensée par les droits qu'il rapporterait, ce serait toujours pour l'Etat un prodigieux avantage.

Que la dépense de l'exploitation d'une mine d'argent, de cuivre, de plomb ou d'étain, & même de charbon de terre, excède le produit, l'exploitation est toujours très-utile: car l'argent dépensé fait vivre les ouvriers, circule dans le royaume, & le métal ou minéral qu'on en a tiré est une richesse nouvelle & permanente. Quoi qu'on fasse, il faudra toujours revenir à la fable du bon vieillard, qui fit accroire à ses enfans qu'il y avait un trésor dans leur champ; ils remuèrent tout leur héritage pour le chercher, & ils s'aperçurent *que le travail est un trésor*.

La pierre philosophale de l'agriculture serait de semer peu & de recueillir beaucoup. Le *grand Albert*, le *petit Albert*, la *Maison rustique* enseignent douze secrets d'opérer la multiplication du blé, qu'il faut tous mettre avec la méthode de faire naître des abeilles du cuir

eſt probablement la ſource impériſſable de ces exhalaiſons, de ces vapeurs dont nous ſommes continuellement environnés. Elles forment un ciel bleu dans un temps ſerein, quand elles ſont aſſez hautes & aſſez atténuées pour ne nous envoyer que des rayons bleus; comme les feuilles de l'or amincies expoſées aux rayons du ſoleil dans la chambre obſcure. Ces vapeurs imprégnées de ſoufre forment les tonnerres & les éclairs. Comprimées & enſuite dilatées par cette compreſſion dans les entrailles de la terre, elles s'échappent en volcans, forment & détruiſent de petites montagnes, renverſent des villes, ébranlent quelquefois une grande partie du globe.

Cette mer de vapeurs dans laquelle nous nageons, qui nous menace ſans ceſſe, & ſans laquelle nous ne pourrions vivre, comprime de tous côtés notre globe & ſes habitans avec la même force que ſi nous avions ſur notre tête un océan de trente-deux pieds de hauteur; & chaque homme en porte environ vingt mille livres.

Raiſons de ceux qui nient l'air.

TOUT ceci poſé, les philoſophes qui nient l'air diſent: Pourquoi attribuons-nous à un élément inconnu & inviſible des effets que l'on voit continuellement produits par ces exhalaiſons viſibles & palpables?

L'air eſt élaſtique, nous dit-on: mais les vapeurs de l'eau ſeule le ſont ſouvent bien davantage. Ce que vous appelez *l'élément de l'air*, preſſé dans une canne à vent ne porte

une balle qu'à une très-petite distance ; mais dans la pompe à feu des bâtimens d'Yorck à Londres, les vapeurs font un effet cent fois plus violent.

On ne dit rien de l'air, continuent-ils, qu'on ne puisse dire de même des vapeurs du globe ; elles pèsent comme lui, s'insinuent comme lui, allument le feu par leur souffle, se dilatent, se condensent de même.

La plus grande objection que l'on fasse contre le système des exhalaisons du globe, est qu'elles perdent leur élasticité dans la pompe à feu quand elles sont refroidies, au lieu que l'air est, dit-on, toujours élastique. Mais premièrement il n'est pas vrai que l'élasticité de l'air agisse toujours ; son élasticité est nulle quand on le suppose en équilibre, & sans cela il n'y a point de végétaux & d'animaux qui ne crevassent & n'éclatassent en cent morceaux, si cet air qu'on suppose être dans eux conservait son élasticité. Les vapeurs n'agissent point quand elles sont en équilibre ; c'est leur dilatation qui fait leurs grands effets. En un mot, tout ce qu'on attribue à l'air, semble appartenir sensiblement, selon ces philosophes, aux exhalaisons de notre globe.

Si on leur fait voir que le feu s'éteint quand il n'est pas entretenu par l'air, ils répondent qu'on se méprend, qu'il faut à un flambeau des vapeurs sèches & élastiques pour nourrir sa flamme, qu'elle s'éteint sans leur secours, ou quand ces vapeurs sont trop grasses, trop sulphureuses, trop grossières & sans ressort. Si on leur objecte que l'air est quelquefois pestilentiel, c'est bien plutôt des exhalaisons qu'on

doit le dire. Elles portent avec elles des parties de soufre, de vitriol, d'arsenic & de toutes les plantes nuisibles. On dit : *L'air est pur dans ce canton*, cela signifie : *Ce canton n'est point marécageux* ; il n'a ni plantes, ni minières pernicieuses dont les parties s'exhalent continuellement dans les corps des animaux. Ce n'est point l'élément prétendu de l'air qui rend la campagne de Rome si mal saine, ce sont les eaux croupissantes, ce sont les anciens canaux, qui creusés sous terre de tous côtés, sont devenus le réceptacle de toutes les bêtes venimeuses. C'est de-là que s'exhale continuellement un poison mortel. Allez à Frescati, ce n'est plus le même terrain, ce ne sont plus les mêmes exhalaisons.

Mais pourquoi l'élément supposé de l'air changerait-il de nature à Frescati ? Il se chargera, dit-on, dans la campagne de Rome de ces exhalaisons funestes ; & n'en trouvant pas à Frescati il deviendra plus salutaire. Mais, encore une fois, puisque ces exhalaisons existent, puisqu'on les voit s'élever le soir en nuages, quelle nécessité de les attribuer à une autre cause ? Elles montent dans l'atmosphère, elles s'y dissipent, elles changent de forme ; le vent, dont elles sont la première cause, les emporte, les sépare ; elles s'atténuent, elles deviennent salutaires, de mortelles qu'elles étaient.

Une autre objection, c'est que ces vapeurs, ces exhalaisons renfermées dans un vase de verre, s'attachent aux parois & tombent : ce qui n'arrive jamais à l'air. Mais qui vous a dit que si les exhalaisons humides tombent au

fond de ce cristal, il n'y a pas incomparablement plus de vapeurs sèches & élastiques qui se soutiennent dans l'intérieur de ce vase? L'air, dites-vous, est purifié après une pluie. Mais nous sommes en droit de vous soutenir que ce sont les exhalaisons terrestres qui se sont purifiées, que les plus grossières, les plus aqueuses rendues à la terre, laissent les plus sèches & les plus fines au-dessus de nos têtes, & que c'est cette ascension & cette descente alternative qui entretient le jeu continuel de la nature.

Voilà une partie des raisons qu'on peut alléguer en faveur de l'opinion que l'élément de l'air n'existe pas. Il y en a de très-spécieuses, & qui peuvent au moins faire naître des doutes; mais ces doutes céderont toujours à l'opinion commune. On n'a déjà pas trop de quatre élémens. Si on nous réduisait à trois, nous nous croirions trop pauvres. On dira toujours *l'élément de l'air*. Les oiseaux voleront toujours dans les airs, & jamais dans les vapeurs. On dira toujours : *L'air est doux, l'air est serein*, & jamais *les vapeurs sont douces, sont sereines*.

SECTION II.

Vapeurs, exhalaisons.

JE suis comme certains hérétiques; ils commencent par proposer modestement quelques difficultés, ils finissent par nier hardiment de grands dogmes.

J'ai d'abord rapporté avec candeur les ſcrupules de ceux qui doutent que l'air exiſte. Je m'enhardis aujourd'hui, j'oſe regarder l'exiſtence de l'air comme une choſe peu probable.

1°. Depuis que je rendis compte de l'opinion qui n'admet que des vapeurs, j'ai fait ce que j'ai pu pour voir de l'air, & je n'ai jamais vu que des vapeurs griſes, blanchâtres, bleues, noirâtres, qui couvrent tout mon horizon. Jamais on ne m'a montré d'air pur. J'ai toujours demandé pourquoi on admettait une matière inviſible, impalpable, dont on n'avait aucune connaiſſance ?

2°. On m'a toujours répondu que l'air eſt élaſtique. Mais qu'eſt-ce que l'élaſticité ? C'eſt la propriété d'un corps fibreux de ſe remettre dans l'état dont vous l'avez tiré avec force. Vous avez courbé cette branche d'arbre ; elle ſe relève, ce reſſort d'acier que vous avez roulé ſe détend de lui-même : propriété auſſi commune que l'attraction & la direction de l'aimant, & auſſi inconnue. Mais votre élément de l'air eſt élaſtique, ſelon vous, de toute autre façon. Il occupe un eſpace prodigieuſement plus grand que celui dans lequel vous l'enfermiez, dont il s'échappe. Des phyſiciens ont prétendu que l'air peut ſe dilater dans la proportion d'un à quatre mille ; (a) d'autres ont voulu qu'une bulle d'air pût s'étendre quarante-ſix milliars de fois.

Je demanderais alors ce qu'il deviendrait ? à quoi il ſerait bon ? quelle force aurait cette particule d'air au milieu des milliars de par-

(a) Voyez *Muſchembroeck*, chapitre de l'air.

d'air, frappée à la fois par tous les sons, ne fût propre qu'à répéter un seul son, & à le renvoyer à l'oreille ? mais où renverrait-elle tous les autres qui l'auraient également frappée ?

Il n'y a donc pas moyen d'attribuer à l'air la mécanique qui opère les sons ; il faut donc chercher quelqu'autre cause, & on peut parier qu'on ne la trouvera jamais.

6°. A quoi fut réduit *Newton ?* il supposa, à la fin de son optique, *que les particules d'une substance dense, compacte & fixe, adhérentes par attraction, raréfiées difficilement par une extrême chaleur, se transforment en un air élastique.*

De telles hypothèses, qu'il semblait se permettre pour se délasser, ne valaient pas ses calculs & ses expériences. Comment des substances dures se changent-elles en un élément ? comment du fer est-il changé en air ? avouons notre ignorance sur le principe des choses.

7°. De toutes les preuves qu'on apporte en faveur de l'air, c'est que si on vous l'ôte vous mourez ; mais cette preuve n'est autre chose qu'une supposition de ce qui est en question. Vous dites qu'on meurt quand on est privé d'air, & nous disons qu'on meurt par la privation des vapeurs salutaires de la terre & des eaux. Vous calculez la pesanteur de l'air la plus forte en apparence, & nous la pesanteur des vapeurs. Vous donnez de l'élasticité à un être que vous ne voyez pas, & nous à des vapeurs que nous voyons distinctement dans la pompe à feu. Vous rafraîchissez vos poumons avec de l'air, & nous avec des exhalaisons des corps qui nous environnent, &c. &c.

épuisé toute la litharge de Sedàn, il ne fit plus d'or ; il ne revit plus son philosophe, & en fut pour ses quarante mille écus.

Toutes les prétendues transmutations alchimiques ont été faites à peu près de cette manière. Changer une production de la nature en un autre, est une opération un peu difficile, comme, par exemple, du fer en argent ; car elle demande deux choses qui ne sont guère en notre pouvoir, c'est d'anéantir le fer & de créer l'argent.

Il y a encore des philosophes qui croient aux transmutations, parce qu'ils ont vu de l'eau devenir pierre. Ils n'ont pas voulu voir que l'eau s'étant évaporée, a déposé le sable dont elle était chargée, & que ce sable rapprochant ses parties est devenu une petite pierre friable, qui n'est précisément que le sable qui était dans l'eau.

On doit se défier de l'expérience même. Nous ne pouvons en donner un exemple plus récent & plus frappant que l'aventure qui s'est passée de nos jours, & qui est racontée par un témoin oculaire. Voici l'extrait du compte qu'il en a rendu. » Il faut avoir toujours devant » les yeux ce proverbe espagnol : De *las* » *Casas*, &c. (*) »

On ne doit cependant pas rebuter tous les hommes à secrets & toutes les inventions nouvelles. Il en est de ces virtuoses comme des pièces de théâtre ; sur mille il peut s'en trouver une de bonne.

(*) Voyez dans les *Singularités de la nature* volume de *Physique*, comment un homme fesait du salpêtre.

» nous attendons la protection. Conduis-nous » dans les voies droites, dans les voies de » ceux que tu as comblés de tes grâces, non » dans les voies des objets de ta colère, & » de ceux qui se sont égarés. »

Telle est l'introduction ; après quoi l'on voit trois lettres, *A*, *L*, *M*, qui, selon le savant *Sale*, ne s'entendent point, puisque chaque commentateur les explique à sa manière ; mais selon la plus commune opinion elles signifient, *Alla*, *Latif*, *Magid*, DIEU, la grâce, la gloire.

Mahomet continue, & c'est DIEU lui-même qui lui parle. Voici ses propres mots :

« Ce livre n'admet point le doute, il est » la direction des justes qui croient aux pro- » fondeurs de la foi, qui observent les temps » de la prière, qui répandent en aumônes ce » que nous avons daigné leur donner, qui » sont convaincus de la révélation descendue » jusqu'à toi, & envoyée aux prophètes avant » toi. Que les fidelles aient une ferme assu- » rance dans la vie à venir ; qu'ils soient » dirigés par leur seigneur. & ils seront heu- » reux.

» A l'égard des incrédules, il est égal pour » eux que tu les avertisses ou non ; ils ne » croient pas ; le sceau de l'infidélité est sur » leur cœur & sur leurs oreilles ; les ténèbres » couvrent leurs yeux ; la punition terrible les » attend.

» Quelques-uns disent : Nous croyons en » DIEU, & au dernier jour ; mais au fond » ils ne sont pas croyans. Ils imaginent trom- » per l'Eternel ; ils se trompent eux-mêmes

» ſans le ſavoir ; l'infirmité eſt dans leur cœur,
» & DIEU même augmente cette infirmité, &c. »

On prétend que ces paroles ont cent fois plus d'énergie en arabe. En effet, l'Alcoran paſſe encore aujourd'hui pour le livre le plus élégant & le plus ſublime qui ait encore été écrit dans cette langue.

Nous avons imputé à l'Alcoran une infinité de ſottiſes qui n'y furent jamais. (*)

Ce fut principalement contre les Turcs devenus mahométans que nos moines écrivirent tant de livres, lorſqu'on ne pouvait guère répondre autrement aux conquérans de Conſtantinople. Nos auteurs, qui ſont en beaucoup plus grand nombre que les janiſſaires, n'eurent pas beaucoup de peine à mettre nos femmes dans leur parti, ils leur perſuadèrent que *Mahomet* ne les regardait pas comme des animaux intelligens ; qu'elles étaient toutes eſclaves par les lois de l'Alcoran ; qu'elles ne poſſédaint aucun bien dans ce monde, & que dans l'autre elles n'avaient aucune part au paradis. Tout cela eſt d'une fauſſeté évidente ; & tout cela a été cru fermement.

Il ſuffiſait pourtant de lire le ſecond & le quatrième ſura (*a*) ou chapitre de l'Alcoran pour être détrompé ; on y trouverait les lois ſuivantes ; elles ſont traduites également par *du Ryer* qui demeura long-temps à Conſtantinople, par *Maracci* qui n'y alla jamais, & par *Sale* qui vécut vingt-cinq ans parmi les Arabes.

(*) Voyez l'article *Arot* & *Marat*.

(*a*) En comptant l'introduction pour un chapitre.

Règlement de Mahomet sur les femmes.

I.

« N'ÉPOUSEZ de femmes idolâtres que quand
» elles seront croyantes. Une servante musul-
» mane vaut mieux que la plus grande dame
» idolâtre.

II.

» Ceux qui font vœu de chasteté ayant des
» femmes, attendront quatre mois pour se
» déterminer.

» Les femmes se comporteront envers leurs
» maris comme leurs maris envers elles.

III.

» VOUS pouvez faire un divorce deux fois
» avec votre femme ; mais à la troisième, si
» vous la renvoyez, c'est pour jamais ; ou
» vous la retiendrez avec humanité, ou vous
» la renverrez avec bonté. Il ne vous est pas
» permis de rien retenir de ce que vous lui
» avez donné.

IV.

» LES honnêtes femmes sont obéissantes &
» attentives, même pendant l'absence de
» leurs maris. Si elles sont sages, gardez-
» vous de leur faire la moindre querelle ;
» s'il en arrive une, prenez un arbitre de
» votre famille & un de la sienne.

V.

» PRENEZ une femme, ou deux, ou trois,
ou quatre, & jamais davantage. Mais dans la
crainte de ne pouvoir agir équitablement en-
vers plusieurs, n'en prenez qu'une. Donnez-

m'en mêle pas, c'est au muphti à décider.

C'est une grande question si l'Alcoran est éternel, ou s'il a été créé; les musulmans rigides le croient éternel.

On a imprimé à la suite de l'histoire de Calcondile *le Triomphe de la croix*; & dans ce Triomphe il est dit que l'Alcoran est arien, sabellien, carpocratien, cerdonicien, manichéen, donatiste, origénien, macédonien, ébionite. *Mahomet* n'était pourtant rien de tout cela; il était plutôt janséniste: car le fond de sa doctrine est le décret absolu de la prédestination gratuite.

SECTION II.

C'ÉTAIT un sublime & hardi charlatan que ce *Mahomet*, fils d'*Abdalla*. Il dit dans son dixième chapitre: *Quel autre que* DIEU *peut avoir composé l'Alcoran? On crie: C'est Mahomet qui a forgé ce livre. Hé bien, tâchez d'écrire un chapitre qui lui ressemble, & appelez à votre aide qui vous voudrez.* Au dix-septième il s'écrie: *Louange à celui qui a transporté pendant la nuit son serviteur du sacré temple de la Mecque à celui de Jérusalem!* C'est un assez beau voyage; mais il n'approche pas de celui qu'il fit cette nuit même de planète en planète, & des belles choses qu'il y vit.

Il prétendait qu'il y avait cinq cents années de chemin d'une planète à une autre, & qu'il fendit la lune en deux. Ses disciples, qui rassemblèrent solemnellement des versets de son Koran après sa mort, retranchèrent ce voyage du ciel. Ils craignirent les railleurs & les phi-

losophes. C'était avoir trop de délicatesse. Ils pouvaient s'en fier aux commentateurs qui auraient bien su expliquer l'itinéraire. Les amis de *Mahomet* devaient savoir par expérience que le merveilleux est la raison du peuple. Les sages contredisent en secret, & le peuple les fait taire. Mais en retranchant l'itinéraire des planètes, on laissa quelques petits mots sur l'aventure de la lune; on ne peut pas prendre garde à tout.

Le Koran est une rapsodie sans liaison, sans ordre, sans art; on dit pourtant que ce livre ennuyeux est un fort beau livre; je m'en rapporte aux Arabes, qui prétendent qu'il est écrit avec une élégance & une pureté dont personne n'a approché depuis. C'est un poëme ou une espèce de prose rimée, qui contient six mille vers. Il n'y a point de poëte dont la personne & l'ouvrage aient fait une telle fortune. On agita chez les musulmans si l'Alcoran était éternel, ou si DIEU l'avait créé pour le dicter à *Mahomet*. Les docteurs décidèrent qu'il était éternel; ils avaient raison, cette éternité est bien plus belle que l'autre opinion. Il faut toujours avec le vulgaire prendre le parti le plus incroyable.

Les moines qui se sont déchaînés contre *Mahomet*, & qui ont dit tant de sottises sur son compte, ont prétendu qu'il ne savait pas écrire. Mais comment imaginer qu'un homme qui avait été négociant, poëte, législateur & souverain, ne sût pas signer son nom? Si son livre est mauvais pour notre temps & pour nous; il était fort bon pour ses contemporains, & sa religion encore meilleure. Il faut avouer

qu'il retira presque toute l'Asie de l'idolâtrie. Il enseigna l'unité de DIEU ; il déclamait avec force contre ceux qui lui donnent des associés. Chez lui l'usure avec les étrangers est défendue, l'aumône ordonnee. La prière est d'une nécessité absolue ; la résignation aux décrets éternels est le grand mobile de tout. Il était bien difficile qu'une religion si simple & si sage, enseignée par un homme toujours victorieux, ne subjuguât pas une partie de la terre. En effet, les musulmans ont fait autant de prosélytes par la parole que par l'épée. Ils ont converti à leur religion les Indiens & jusqu'aux Nègres. Les Turcs même leurs vainqueurs se sont soumis à l'islamisme.

Mahomet laissa dans sa loi beaucoup de choses qu'il trouva établies chez les Arabes ; la circoncision, le jeûne, le voyage de la Mecque qui était en usage quatre mille ans avant lui, des ablutions si nécessaires à la santé & à la propreté dans un pays brûlant où le linge était inconnu ; enfin l'idée d'un jugement dernier que les mages avaient toujours établie, & qui était parvenue jusqu'aux Arabes. Il est dit que comme il annonçait qu'on ressusciterait tout nu, *Aishca* sa femme trouva la chose immodeste & dangereuse : *Allez, ma bonne*, lui dit-il, *on n'aura pas alors envie de rire.* Un ange, selon le Koran, doit peser les hommes & les femmes dans une grande balance. Cette idée est encore prise des mages. Il leur a volé aussi leur pont aigu, sur lequel il faut passer après la mort, & leur jannat, où les élus musulmans trouveront des bains, des appartemens bien meublés, de bons lits & des houris

avec

avec de grands yeux noirs. Il eſt vrai auſſi qu'il dit que tous ces plaiſirs des ſens, ſi néceſſaires à tous ceux qui reſſuſciteront avec des ſens, n'approcheront pas du plaiſir de la contemplation de l'être ſuprême. Il a l'humilité d'avouer dans ſon Koran que lui-même n'ira point en paradis par ſon propre mérite, mais par la pure volonté de DIEU. C'eſt auſſi par cette pure volonté divine qu'il ordonne que la cinquième partie des dépouilles ſera toujours pour le prophète.

Il n'eſt pas vrai qu'il exclue du paradis les femmes. Il n'y a pas d'apparence qu'un homme auſſi habile ait voulu ſe brouiller avec cette moitié du genre-humain qui conduit l'autre. *Abulfeda* rapporte qu'une vieille l'importunant un jour, en lui demandant ce qu'il fallait faire pour aller en paradis: M'amie, lui dit-il, le paradis n'eſt pas pour les vieilles. La bonne femme ſe mit à pleurer, & le prophète pour la conſoler lui dit: Il n'y aura point de vieilles, parce qu'elles rajeuniront. Cette doctrine conſolante eſt confirmée dans le cinquante-quatrième chapitre du Koran.

Il défendit le vin, parce qu'un jour quelques-uns de ſes ſectateurs arrivèrent à la prière étant ivres. Il permit la pluralité des femmes, ſe conformant en ce point à l'uſage immémorial des Orientaux.

En un mot, ſes lois civiles ſont bonnes. Son dogme eſt admirable en ce qu'il a de conforme avec le nôtre; mais les moyens ſont affreux: c'eſt la fourberie & le meurtre.

On l'excuſe ſur la fourberie, parce que, dit-on, les Arabes comptaient avant lui cent

feillement amoureux d'elle, on a trouvé bon de les conjoindre. Mais y a-t-il tant de ſimplicité à lui avoir compoſé une généalogie, dans laquelle on le fait deſcendre d'*Adam* en droite ligne, comme on en a fait deſcendre depuis quelques maiſons d'Eſpagne & d'Ecoſſe. L'Arabie avait ſon *Moréri* & ſon *Mercure galant*.

Le grand prophète eſſuya la diſgrace commune à tant de maris; il n'y a perſonne, après cela, qui puiſſe ſe plaindre. On connaît le nom de celui qui eut les faveurs de ſa ſeconde femme, la belle *Aishca*; il s'appelait *Aſſan*. *Mahomet* ſe comporta avec plus de hauteur que *Céſar*, qui répudia ſa femme, diſant qu'il ne fallait pas que la femme de *Céſar* fût ſoupçonnée. Le prophète ne voulut pas même ſoupçonner la ſienne; il fit deſcendre du ciel un chapitre du Koran, pour affirmer que ſa femme était fidelle. Ce chapitre était écrit de toute éternité, auſſi-bien que tous les autres.

On l'admire pour s'être fait de marchand de chameaux, pontife, légiſlateur & monarque; pour avoir ſoumis l'Arabie qui ne l'avait jamais été avant lui; pour avoir donné les premières ſecouſſes à l'empire romain d'Orient & à celui des Perſes. Je l'admire encore pour avoir entretenu la paix dans ſa maiſon parmi ſes femmes. Il a changé la face d'une partie de l'Europe, de la moitié de l'Aſie, de preſque toute l'Afrique, & il s'en eſt bien peu fallu que ſa religion n'ait ſubjugué l'univers.

A quoi tiennent les révolutions? un coup de pierre un peu plus fort que celui qu'il reçut

grand-homme qu'on ait jamais vu parmi les conquérans de l'Asie.

Quand on a un peu réfléchi sur *Alexandre*, qui, dans l'âge fougueux des plaisirs & dans l'ivresse des conquêtes, a bâti plus de villes que tous les autres vainqueurs de l'Asie n'en ont détruit ; quand on songe que c'est un jeune homme qui a changé le commerce du monde, on trouve assez étrange que *Boileau* le traite de fou, de voleur de grand chemin, & qu'il propose au lieutenant de police *la Reinie*, tantôt de le faire enfermer, & tantôt de le faire pendre.

Heureux si de son temps, pour de bonnes raisons,
La Macédoine eût eu des petites-maisons.
. . . .
Qu'on livre son pareil en France à la Reinie,
Dans trois jours nous verrons le phénix des guerriers,
Laisser sur l'échafaud sa tête & ses lauriers.

Cette requête, présentée dans la cour du palais au lieutenant de police, ne devait être admise, ni selon la coutume de Paris, ni selon le droit des gens. *Alexandre* aurait *excipé* qu'ayant été élu à Corinthe capitaine-général de la Grèce, & étant chargé en cette qualité de venger la patrie de toutes les invasions des Perses, il n'avait fait que son devoir en détruisant leur empire ; & qu'ayant toujours joint la magnanimité au plus grand courage, ayant respecté la femme & les filles de *Darius* ses prisonnières, il ne méritait en aucune façon ni d'être interdit ni d'être pendu, & qu'en

Rollin. Les Samaritains adoraient le même Dieu, mais dans un autre temple; ils avaient le même Pentateuque que les Juifs, & même en caractères hébraïques, c'est-à-dire, tyriens, que les Juifs avaient perdus. Le schisme entre Samarie & Jérusalem était en petit ce que le schisme entre les Grecs & les Latins est en grand. La haine était égale des deux côtés, ayant le même fond de religion.

Alexandre, après s'être emparé de Tyr par le moyen de cette fameuse digue qui fait encore l'admiration de tous les guerriers, alla punir Jérusalem qui n'était pas loin de sa route. Les Juifs conduits par leur grand-prêtre, vinrent s'humilier devant lui, & donner de l'argent; car on n'apaise qu'avec de l'argent les conquérans irrités. *Alexandre* s'apaisa; ils demeurèrent sujets d'*Alexandre* ainsi que de ses successeurs. Voilà l'histoire vraie & vraisemblable.

Rollin répète un étrange conte rapporté environ quatre cents ans après l'expédition d'*Alexandre* par l'historien romancier, exagérateur, *Flavien Josephe*, à qui l'on peut pardonner de faire valoir dans toutes les occasions sa malheureuse patrie. *Rollin* dit donc, après *Josephe*, que le grand-prêtre *Jaddus* s'étant prosterné devant *Alexandre*, ce prince ayant vu le nom de *Jekova* gravé sur une lame d'or attachée au bonnet de *Jaddus*, & entendant parfaitement l'hébreu, se prosterne à son tour & adore *Jaddus*. Cet excès de civilité ayant étonné *Parménion*, *Alexandre* lui dit qu'il connaissait *Jaddus* depuis long-temps; qu'il lui était apparu, il y avait dix années, avec le même habit & le même bonnet, pendant

Enſuite *Alexandre* deſcendit le fleuve Zombodipo, que les Grecs appelèrent *Sind*. On ne trouve pas dans l'hiſtoire d'*Alexandre* un ſeul nom indien. Les Grecs n'ont jamais appelé de leur propre nom une ſeule ville, un ſeul prince aſiatique. Ils en ont uſé de même avec les Égyptiens. Ils auraient cru déshonorer la langue grecque, s'ils l'avaient aſſujettie à une prononciation qui leur ſemblait barbare, & s'ils n'avaient pas nommé Memphis la ville de *Moph*.

M. *Holwell* dit que les Indiens n'ont jamais connu ni de *Porus* ni de *Taxile*; en effet, ce ne ſont pas là des noms indiens. Cependant, ſi nous en croyons nos miſſionnaires, il y a encore des ſeigneurs patanes qui prétendent deſcendre de *Porus*. Il ſe peut que ces miſſionnaires les aient flattés de cette origine, & que ces ſeigneurs l'aient adoptée. Il n'y a point de pays en Europe où la baſſeſſe n'ait inventé, & la vanité n'ait reçu des généalogies plus chimériques.

Si *Flavien Joſephe* a raconté une fable ridicule concernant *Alexandre* & un pontife juif, *Plutarque*, qui écrivit long-temps après *Joſephe*, paraît ne pas avoir épargné les fables ſur ce héros. Il a renchéri encore ſur *Quinte-Curce*; l'un & l'autre prétendent qu'*Alexandre*, en marchant vers l'Inde, voulut ſe faire adorer, non-ſeulement par les Perſes, mais auſſi par les Grecs. Il ne s'agit que de ſavoir ce qu'*Alexandre*, les Perſes, les Grecs, *Quinte-Curce*, *Plutarque* entendaient par *adorer*.

Ne perdons jamais de vue la grande règle de définir les termes.

à Babylone ; qu'*Alexandre* en but, & qu'il en mourut au bout de six jours d'une fièvre continue.

Il est vrai que *Plutarque* doute de cette anecdote. Tout ce qu'on peut recueillir de bien certain, c'est qu'*Alexandre*, à l'âge de vingt-quatre ans, avait conquis la Perse par trois batailles ; qu'il eut autant de génie que de valeur ; qu'il changea la face de l'Asie, de la Grèce, de l'Égypte & celle du commerce du monde ; & qu'enfin *Boileau* ne devait pas tant se moquer de lui, attendu qu'il n'y a pas d'apparence que *Boileau* en eût fait autant en si peu d'années. (*)

ALEXANDRIE.

PLUS de vingt villes portent le nom d'Alexandrie, toutes bâties par *Alexandre* & par ses capitaines qui devinrent autant de rois. Ces villes sont autant de monumens de gloire, bien supérieurs aux statues que la servitude érigea depuis au pouvoir ; mais la seule de ces villes qui ait attiré l'attention de tout l'hémisphère par sa grandeur & ses richesses, est celle qui devint la capitale de l'Égypte. Ce n'est plus qu'un monceau de ruines. On sait assez que la moitié de cette ville a été rétablie dans un autre endroit vers la mer. La tour du phare, qui était une des merveilles du monde, n'existe plus.

La ville fut toujours très-florissante sous les

(*) Voyez l'article *Histoire*.

Ptolomées & sous les Romains. Elle ne dégénéra point sous les Arabes : les Mammelucs & les Turcs, qui la conquirent tour à tour avec le reste de l'Égypte, ne la laissèrent point dépérir. Les Turcs mêmes lui conservèrent un reste de grandeur ; elle ne tomba que lorsque le passage du cap de Bonne-Espérance ouvrit à l'Europe le chemin de l'Inde, & changea le commerce du monde qu'*Alexandre* avait changé, & qui avait changé plusieurs fois avant *Alexandre*.

Ce qui est à remarquer dans les Alexandrins sous toutes les dominations, c'est leur industrie jointe à la légéreté ; leur amour des nouveautés avec l'application au commerce & à tous les travaux qui le font fleurir ; leur esprit contentieux & querelleur avec peu de courage ; leur superstition, leur débauche, tout cela n'a jamais changé.

La ville fut peuplée d'Égyptiens, de Grecs & de Juifs, qui tous, de pauvres qu'ils étaient auparavant, devinrent riches par le commerce. L'opulence y introduisit les beaux arts, le goût de la littérature, & par conséquent celui de la dispute.

Les Juifs y bâtirent un temple magnifique, ainsi qu'ils en avaient un autre à Bubaste ; ils y traduisirent leurs livres en grec qui était devenu la langue du pays. Les chrétiens y eurent de grandes écoles. Les animosités furent si vives entre les Egyptiens naturels, les Grecs, les Juifs & les chrétiens, qu'ils s'accusaient continuellement les uns les autres auprès du gouverneur ; & ces querelles n'étaient pas son moindre revenu. Les séditions mêmes furent

fréquentes & sanglantes. Il y en eut une sous l'empire de *Caligula*, dans laquelle les Juifs, qui exagèrent tout, prétendent que la jalousie de religion & de commerce leur coûta cinquante mille hommes que les Alexandrins égorgèrent.

Le christianisme que les *Panthène*, les *Origène*, les *Clément* avaient établi, & qu'ils avaient fait admirer par leurs mœurs, y dégénéra au point qu'il ne fut plus qu'un esprit de parti. Les chrétiens prirent les mœurs des Egyptiens. L'avidité du gain l'emporta sur la religion; & tous les habitans divisés entr'eux n'étaient d'accord que dans l'amour de l'argent.

C'est le sujet de cette fameuse lettre de l'empereur *Adrien* au consul *Servianus*, rapportée par *Vopiscus*. (*a*)

« J'ai vu cette Egypte que vous me vantiez tant, mon cher *Servien*; je la sais toute » entière par cœur; cette nation est légère, » incertaine, elle vole au changement. Les » adorateurs de *Sérapis* se font chrétiens; » ceux qui sont à la tête de la religion du » CHRIST se font dévôts à *Sérapis*. Il n'y a » point d'archirabin juif, point de samaritain, » point de prêtre chrétien qui ne soit astro- » logue ou devin, ou baigneur, (c'est-à dire, » entremetteur.) Quand le patriarche grec (*b*)

(*a*) Tome II, pag. 406.

(*b*) On traduit ici *patriarcha*, terme grec, par ces mots *patriarche grec*; parce qu'il ne peut convenir qu'à l'hiérophante des principaux mystères grecs. Les chrétiens ne commencèrent à connaître le mot de *patriarche* qu'au cinquième siècle. Les Romains, les Egyptiens, les Juifs ne connaissaient point ce titre.

juriosissimum. Civitas opulenta, dives, fœcunda, in quâ nemo vivat otiosus. Alii vitrum conflant, ab aliis charta conficitur; omnes certè lymphiones cujuscumque artis & videntur & habentur. Podagrosi quod agant habent; cæci quod agant habent, cæci quod faciant; ne chiragri quidem apud eos otiosi vivunt. Unus illis deus est, hunc christiani, hunc judæi, hunc omnes venerantur & gentes.

Cette lettre d'un empereur aussi connu par son esprit que par sa valeur, fait voir en effet que les chrétiens, ainsi que les autres, s'étaient corrompus dans cette ville du luxe & de la dispute : mais les mœurs des premiers chrétiens n'avaient pas dégénéré par-tout; & quoiqu'ils eussent le malheur d'être dès long-temps partagés en différentes sectes qui se détestaient & s'accusaient mutuellement, les plus violens ennemis du christianisme étaient forcés d'avouer qu'on trouvait dans son sein les ames les plus pures & les plus grandes; il en est même encore aujourd'hui dans des villes plus effrénées & plus folles qu'Alexandrie.

ALGER.

La philosophie est le principal objet de ce dictionnaire. Ce n'est pas en géographes que nous parlerons d'Alger, mais pour faire remarquer que le premier dessein de *Louis XIV*, lorsqu'il prit les rènes de l'Etat, fut de délivrer l'Europe chrétienne des courses continuelles des corsaires de Barbarie, (*a*) Ce projet

(*a*) Voyez l'expédition de *Gigeri* par *Pélisson*.

annonçait une grande ame. Il voulait aller à la gloire par toutes les routes. On peut même s'étonner qu'avec l'esprit d'ordre qu'il mit dans sa cour, dans les finances & dans les affaires, il eut je ne sais quel goût d'ancienne chevalerie qui le portait à des actions généreuses & éclatantes qui tenaient même un peu du romanesque. Il est très-certain que *Louis XIV* tenait de sa mère beaucoup de cette galanterie espagnole, noble & délicate, & beaucoup de cette grandeur, de cette passion pour la gloire, de cette fierté qu'on voit dans les anciens romans. Il parlait de se battre avec l'empereur *Léopold* comme les chevaliers qui cherchaient les aventures. Sa Pyramide érigée à Rome, la préséance qu'il se fit céder, l'idée d'avoir un port auprès d'Alger pour brider ses pirateries, étaient encore de ce genre. Il y était encore excité par le pape *Alexandre VII*, & le cardinal *Mazarin*, avant sa mort, lui avait inspiré ce dessein. Il avait même long-temps balancé s'il irait à cette expédition en personne, à l'exemple de *Charles-Quint*; mais il n'avait pas assez de vaisseaux pour exécuter une si grande entreprise, soit par lui-même, soit par ses généraux. Elle fut infructueuse & devait l'être. Du moins elle aguerrit sa marine, & fit attendre de lui quelques-unes de ces actions nobles & héroïques auxquelles la politique ordinaire n'était point accoutumée, telles que les secours désintéressés donnés aux Vénitiens assiégés dans Candie, & aux Allemands pressés par les armes ottomanes à St Gothard.

Les détails de cette expédition d'Afrique se perdent dans la foule des guerres heureuses

» Quelques Etats chrétiens ont la honteuse » prudence de traiter avec eux, & de leur » fournir des armes avec lesquelles ils nous » dépouillent. On négocie avec eux en mar- » chands, & ils négocient en guerriers.

» Rien ne ferait plus aisé que de réprimer » leurs brigandages; on ne le fait pas. Mais » que de choses seraient utiles & aisées qui » sont négligées absolument! La nécessité de » réduire ces pirates est reconnue dans les con- » seils de tous les princes, & personne ne » l'entreprend. Quand les ministres de plusieurs » cours en parlent par hasard ensemble, c'est » le conseil tenu contre les chats.

» Les religieux de la rédemption des cap- » tifs sont la plus belle institution monastique, » mais elle est bien honteuse pour nous. Les » royaumes de Fex, Alger, Tunis n'ont » point de *Marobous de la rédemption des* » *captifs*. C'est qu'ils nous prennent beaucoup » de chrétiens, & nous ne leur prenons guère » de musulmans.

» Ils sont cependant plus attachés à leur reli- » gion que nous à la nôtre; car jamais au- » cun turc, aucun arabe ne se fait chrétien, » & ils ont chez eux mille renégats qui même » les servent dans leurs expéditions. Un ita- » lien nommé *Pelegini* était en 1712 général » des galères d'Alger. Le miramolin, le dey » ont des chrétiennes dans leurs serails; & » nous n'avons eu que deux filles turques qui » aient eu des amans à Paris.

» La milice d'Alger ne consiste qu'en douze » mille hommes de troupes réglées; mais tout » le reste est soldat, & c'est ce qui rend la

» conquête de ce pays si difficile. Cependant » les Vandales les subjuguèrent aisément, & » nous n'osons les attaquer, &c. »

ALLÉGORIES.

UN jour *Jupiter*, *Neptune* & *Mercure* voyageant en Thrace, entrèrent chez un certain roi nommé *Hyrieus*, qui leur fit fort bonne chère. Les trois dieux, après avoir bien dîné, lui demandèrent s'ils pouvaient lui être bons à quelque chose? Le bon-homme, qui ne pouvait plus avoir d'enfans, leur dit qu'il leur serait bien obligé s'ils voulaient lui faire un garçon. Les trois dieux se mirent à pisser sur le cuir d'un bœuf tout frais écorché; de là naquit *Orion* dont on fit une constellation connue dans la plus haute antiquité. Cette constellation était nommée du nom d'*Orion* par les anciens Chaldéens; le livre de *Job* en parle: mais après tout, on ne voit pas comment l'urine de trois dieux a pu produire un garçon. Il est difficile que les *Dacier* & les *Saumaise* trouvent dans cette belle histoire une allégorie raisonnable, à moins qu'ils n'en infèrent que rien n'est impossible aux dieux, puisqu'ils font des enfans en pissant.

Il y avait en Grèce deux jeunes garnemens à qui un oracle dit qu'ils se gardassent du *mélampige*: un jour *Hercule* les prit, les attacha par les pieds au bout de sa massue, suspendus tous deux le long de son dos, la tête en bas comme une paire de lapins. Ils virent le derrière d'*Hercule*. *Mélampige* signifie *cul*

noir. Ah! dirent-ils, l'oracle eſt accompli ; voici *cul noir*. *Hercule* ſe mit à rire & les laiſſa aller. Les *Saumaiſe* & les *Dacier*, encore une fois, auront beau faire, ils ne pourront guère réuſſir à tirer un ſens moral de ces fables.

Parmi les pères de la mythologie il y eut des gens qui n'eurent que de l'imagination ; mais la plupart mêlèrent à cette imagination beaucoup d'eſprit. Toutes nos académies & tous nos feſeurs de deviſes, ceux mêmes qui compoſentes légendes pour les jetons du tréſor royal, ne trouveront jamais d'allégories plus vraies, plus agréables, plus ingénieuſes que celles des neuf Muſes, de Vénus, des Grâces, de l'Amour, & de tant d'autres qui feront les délices & l'inſtruction de tous les ſiècles, ainſi qu'on l'a déjà remarqué ailleurs.

Il faut avouer que l'antiquité s'expliqua preſque toujours en allégories. Les premiers pères de l'Egliſe, qui pour la plupart étaient platoniciens, imitèrent cette méthode de *Platon*. Il est vrai qu'on leur reproche d'avoir pouſſé quelquefois un peu trop loin ce goût des allégories et des alluſions.

St Juſtin dit, dans ſon apologétique, que le ſigne de la croix eſt marqué ſur les membres de l'homme ; que quand il étend les bras, c'eſt une croix parfaite, & que le nez forme une croix ſur le viſage.

Selon *Origène*, dans ſon explication du Lévitique, la graiſſe des victimes ſignifie l'Egliſe, & la queue eſt le ſymbole de la perſévérance.

St Auguſtin, dans ſon ſermon ſur la diffé-

trois au nouveau. Quatre & trois font le nombre de fept jours, & le huitième eſt celui du jugement.

On ne peut diſſimuler qu'il règne dans ces allégories une affectation peu convenable à la véritable éloquence. Les pères qui emploient quelquefois ces figures, écrivaient dans un temps & dans des pays où prefque tous les arts dégénéraient : leur beau génie & leur érudition fe pliaient aux imperfections de leur fiècle ; & *St Auguſtin* n'en eſt pas moins ref-pectable pour avoir payé ce tribut au mauvais goût de l'Afrique & du quatrième fiècle.

Ces défauts ne défigurent point aujourd'hui les diſcours de nos prédicateurs. Ce n'eſt pas qu'on oſe les préférer aux pères ; mais le fiè-cle préfent eſt préférable aux fiècles dans leſquels les pères écrivaient. L'éloquence qui fe corrompit de plus en plus, & qui ne s'eſt rétablie que dans nos derniers temps, tomba après eux dans de bien plus grands excès ; on ne parla que ridiculement chez tous les peu-ples barbares juſqu'au fiècle de *Louis XIV*. Voyez tous les anciens fermonnaires, ils font fort au-deſſous des pièces dramatiques de la paſſion qu'on jouait à l'hôtel de Bourgogne. Mais dans ces fermons barbares, vous retrou-vez toujours le goût de l'allégorie, qui ne s'eſt jamais perdu. Le fameux *Menot*, qui vivait fous *François I*, a fait le plus d'hon-neur au ſtyle allégorique. Meſſieurs de la juſtice, dit-il, font comme un chat à qui on aurait commis la garde d'un fromage de peur qu'il ne foit rongé des fouris ; un feul coup

de

que s'il reste encore quelques Goths & quelques Vandales qui méprisent les fables anciennes, ils n'ont pas absolument raison.

ALMANACH.

Il est peu important de savoir si *almanach* vient des anciens Saxons qui ne savaient pas lire, ou des Arabes qui étaient en effet astronomes, & qui connoissaient un peu le cours des astres, tandis que les peuples d'Occident étaient plongés dans une ignorance égale à leur barbarie. Je me borne ici à une petite observation.

Qu'un philosophe indien embarqué à Méliapour vienne à Bayonne; je suppose que ce philosophe a du bon sens, ce qui est rare, dit-on, chez les savans de l'Inde; je suppose qu'il est défait des préjugés de l'école, ce qui était rare par-tout il y a quelques années, & qu'il ne croit point aux influences des astres; je suppose qu'il rencontre un sot dans nos climats, ce qui ne serait pas si rare.

Notre sot, pour le mettre au fait de nos arts & de nos sciences, lui fait présent d'un almanach de Liége composé par *Matthieu Lansberg*, & du Messager boiteux d'*Antoine Souci*, astrologue & historien, imprimé tous les ans à Bâle, & dont il se débite vingt mille exemplaires en huit jours. Vous y voyez une belle figure d'homme entourée des signes du zodiaque avec des indications certaines qui vous démontrent que la balance préside aux fesses, le bélier à la tête, les poissons aux pieds, ainsi du reste.

Chaque jour de la lune vous enſeigne quand il faut prendre du baume de vie du ſieur *le Lièvre*, ou des pilules du ſieur *Keyſer*, ou vous pendre au col un ſachet de l'apothicaire *Arnoud*, vous faire ſaigner, vous faire couper les ongles, ſevrer vos enfans, planter, ſemer, aller en voyage, ou chauſſer des ſouliers neufs. L'Indien en écoutant ces leçons fera bien de dire à ſon conducteur qu'il ne prendra pas de ſes almanachs.

Pour peu que l'imbécille qui dirige notre Indien, lui faſſe voir quelques-unes de nos cérémonies réprouvées de tous les ſages, & tolérées en faveur de la populace par mépris pour elle, le voyageur qui verra ces momeries ſuivies d'une danſe de tambourin, ne manquera pas d'avoir pitié de nous : il nous prendra pour des fous qui ſont aſſez plaiſans, & qui ne ſont pas abſolument cruels. Il mandera au préſident du grand collége de Bénarès que nous n'avons pas le ſens commun, mais que ſi ſa paternité veut envoyer chez nous des perſonnes éclairées & diſcrètes, on pourra faire quelque choſe de nous moyennant la grâce de DIEU.

C'eſt ainſi préciſément que nos premiers miſſionnaires, & ſur-tout *St François Xavier*, en usèrent avec les peuples de la preſqu'île de l'Inde. Ils ſe trompèrent encore plus lourdement ſur les uſages des Indiens, ſur leurs ſciences, leurs opinions, leurs mœurs & leur culte. C'eſt une choſe très-curieuſe de lire les relations qu'ils écrivent. Toute ſtatue eſt pour eux le diable, toute aſſemblée eſt un ſabbat, toute figure ſymbolique eſt un taliſman, tout

brachmane eſt un ſorcier, & là-deſſus ils font des lamentations qui ne finiſſent point. Ils espèrent que la *moiſſon ſera abondante*. Ils ajoutent, par une métaphore peu congrue, *qu'ils travailleront efficacement à la vigne du Seigneur*, dans un pays où l'on n'a jamais connu le vin. C'eſt ainſi à peu près que chaque nation a jugé non-ſeulement des peuples éloignés, mais de ſes voiſins.

Les Chinois paſſent pour les plus anciens feſeurs d'almanachs. Le plus beau droit de l'empereur de la Chine eſt d'envoyer ſon calendrier à ſes vaſſaux & à ſes voiſins. S'ils ne l'acceptaient pas, ce ſerait une bravade pour laquelle on ne manquerait pas de leur faire la guerre, comme on la feſait en Europe aux ſeigneurs qui refuſaient l'hommage.

Si nous n'avons que douze conſtellations, les Chinois en ont vingt-huit, & leurs noms n'ont pas le moindre rapport aux nôtres, preuve évidente qu'ils n'ont rien pris du zodiaque chaldéen que nous avons adopté : mais s'ils ont une aſtronomie toute entière depuis plus de quatre mille ans, ils reſſemblent à *Matthieu Lansberg* & à *Antoine Souci* par les belles prédictions, & par les ſecrets pour la ſanté dont ils farciſſent leur almanach impérial. Ils diviſent le jour en dix mille minutes, & ſavent à point nommé quelle minute eſt favorable ou funeſte. Lorſque l'empereur *Cam-hi* voulut charger les miſſionnaires jéſuites de faire l'almanach, ils s'en excuſèrent d'abord, dit-on, ſur les ſuperſtitions

extravagantes dont il faut le remplir. (*a*) *Je crois beaucoup moins que vous aux superstitions*, leur dit l'empereur, *faites-moi seulement un bon calendrier, & laissez mes savans y mettre toutes leurs fadaises.*

L'ingénieux auteur de *la pluralité des mondes* se moque des Chinois, qui voient, dit-il, des mille étoiles tomber à la fois dans la mer. Il est très-vraisemblable que l'empereur *Cam-hi* s'en moquait tout autant que *Fontenelle*. Quelque messager boiteux de la Chine s'était égayé apparemment à parler de ces feux folets comme le peuple, & à les prendre pour des étoiles. Chaque pays a ses sottises. Toute l'antiquité a fait coucher le soleil dans la mer; nous y avons envoyé les étoiles fort long-temps. Nous avons cru que les nuées touchaient au firmament, que le firmament était fort dur, & qu'il portoit un réservoir d'eau. Il n'y a pas bien long temps qu'on sait dans les villes que le fil de la vierge, qu'on trouve souvent dans la campagne, est un fil de toile d'araignée. Ne nous moquons de personne. Songeons que les Chinois avaient des astrolabes & des sphères avant que nous sussions lire; & que s'ils n'ont pas poussé fort loin leur astronomie, c'est par le même respect pour les anciens que nous avons eu pour *Aristote*.

Il est consolant de savoir que le peuple romain, *populus latè rex*, fut en ce point fort au-dessous de *Matthieu Lansberg* & du Messager boiteux, & des astrologues de la

(*a*) Voyez *du Halde & Parennin.*

Chine, jusqu'au temps où *Jules-César* réforma l'année romaine que nous tenons de lui, & que nous appelons encore de son nom *Kalendrier Julien*, quoique nous n'ayons pas de kalendes, & quoiqu'il ait été obligé de le réformer lui-même.

Les premiers Romains avaient d'abord une année de dix mois fesant trois cents quatre jours; cela n'était ni solaire, ni lunaire; cela n'était que barbare. On fit ensuite l'année romaine de trois cents cinquante-cinq jours, autre mécompte que l'on corrigea si mal, que du temps de *César* les fêtes d'été se célébraient en hiver. Les généraux romains triomphaient toujours; mais ils ne savaient pas quel jour ils triomphaient.

César réforma tout, il sembla gouverner le ciel & la terre.

Je ne sais par quelle condescendance pour les coutumes romaines il commença l'année au temps où elle ne commence point, huit jours après le solstice d'hiver. Toutes les nations de l'empire romain se soumirent à cette innovation. Les Egyptiens, qui étaient en possession de donner la loi en fait d'almanachs, la reçurent; mais tous ces différens peuples ne changèrent rien à la distribution de leurs fêtes. Les Juifs, comme les autres, célébrèrent leurs nouvelles lunes leur *Phasé* ou *Pascha*, le quatorzième jour de la lune de mars, qu'on appelle la *lune roussè*; & cette époque arrivait souvent en avril; leur pentecôte cinquante jours après le *Phasé*; la fête des cornets ou trompettes le premier jour de juillet; celle des tabernacles au quinze du

même mois, & celle du grand sabbat sept jours après.

Les premiers chrétiens suivirent le comput de l'empire ; ils comptèrent par kalendes, nones & ides avec leurs maîtres ; ils reçurent l'année bissextile que nous avons encore, qu'il a fallu corriger dans le seizième siècle de notre ère vulgaire, & qu'il faudra corriger un jour, mais ils se conformèrent aux Juifs pour la célébration de leurs grandes fêtes.

Ils déterminèrent d'abord leur pâque au quatorze de la lune rousse, jusqu'au temps où le concile de Nicée la fixa au dimanche qui suivait. Ceux qui la célébraient le quatorze furent déclarés hérétiques, & les deux partis se trompèrent dans leur calcul.

Les fêtes de la Ste Vierge furent substituées autant qu'on le put aux nouvelles lunes ou néoménies ; l'auteur du *Calendrier romain* dit (*) que la raison en est prise du verset des Cantiques *Pulchra ut luna*, belle comme la lune. Mais par cette raison ses fêtes devaient arriver le dimanche ; car il y a dans le même verset *electa ut sol*, choisie comme le soleil.

Les chrétiens gardèrent aussi la pentecôte. Elle fut fixée comme celle des Juifs précisément cinquante jours après pâques, Le même auteur prétend que les fêtes de patrons remplacèrent celles des tabernacles.

Il ajoute que la St Jean n'a été portée au 24 de juin, que parce que les jours commencent alors à diminuer ; & que *St Jean* avait dit en parlant de JESUS-CHRIST, il

(*) Voyez *Calendrier romain*.

terme gaulois, dont les Latins firent *alauda.* *Suétone* & *Pline* en conviennent. *César* composa une légion de Gaulois, à laquelle il donna le nom d'alouette. *Vocabulo quoque gallico alauda appellabatur.* Elle le servit très-bien dans les guerres civiles; & *César* pour récompense donna le droit de citoyen romain à chaque légionnaire.

On peut seulement demander comment les Romains appelaient une *alouette* avant de lui avoir donné un nom gaulois; ils l'appelaient *galerita.* Une légion de *César* fit bientôt oublier ce nom.

De telles étymologies ainsi avérées doivent être admises: mais quand un professeur arabe veut absolument qu'*aloyau* vienne de l'arabe, il est difficile de le croire. C'est une maladie chez plusieurs étymologistes, de vouloir persuader que la plupart des mots gaulois sont pris de l'hébreu; il n'y a guère d'apparence que les voisins de la Loire & de la Seine voyageassent beaucoup dans les anciens temps chez les habitans de Sichem & de Galgala, qui n'aimaient pas les étrangers, ni que les Juifs se fussent habitués dans l'Auvergne & dans le Limousin, à moins qu'on ne prétende que les dix tribus dispersées & perdues ne soient venues nous enseigner leur langue.

Quelle énorme perte de temps, & quel excès de ridicule, de trouver l'origine de nos termes les plus communs & les plus nécessaires, dans le phénicien & le chaldéen! Un homme s'imagine que notre mot *dome* vient du samaritain *doma*, qui signifie, dit-on, *meilleur.* Un autre rêveur assure que le mot *badin* est pris d'un

terme hébreu qui fignifie *aftrologue* ; & le dictionnaire de Trévoux ne manque pas de faire honneur de cette découverte à fon auteur.

N'eft-il pas plaifant de prétendre que le mot *habitation* vient du mot *beth* hébreu ? Que *kir* en bas-breton fignifiait autrefois *ville ?* Que le même *kir* en hébreu voulait dire un *mur ;* & que par conféquent les Hébreux ont donné le nom de *ville* aux premiers hameaux des Bas-Bretons ? Ce ferait un plaifir de voir les étymologiftes aller fouiller dans les ruines de la Tour de Babel, pour y trouver l'ancien langage celtique, gaulois et tofcan, fi la perte d'un temps confumé fi miférablement n'infpirait pas la pitié.

AMAZONES.

ON a vu fouvent des femmes vigoureufes & hardies combattre comme les hommes ; l'hiftoire en fait mention ; car fans compter une *Sémiramis*, une *Tomiris*, une *Pentéfilée*, qui font peut-être fabuleufes, il eft certain qu'il y avait beaucoup de femmes dans les armées des premiers califes.

C'était fur-tout dans la tribu des Homérites une efpèce de loi dictée par l'amour & par le courage, que les époufes fecouruffent & vengeaffent leurs maris, & les mères leurs enfans dans les batailles.

Lorfque le célèbre capitaine *Dérar* combattait en Syrie contre les généraux de l'empereur *Heraclius* du temps du calife *Abubéker* fucceffeur de *Mahomet*, *Pierre* qui comman-

Thomas, gouverneur de Syrie, gendre d'*Héraclius*, attaque *Sergiabil* dans une sortie de Damas ; il fait d'abord une prière à JESUS-CHRIST : « Injuste agresseur, dit-il ensuite à » *Sergiabil*, tu ne résisteras pas à JESUS mon » DIEU, qui combattra pour les vengeurs de » sa religion.

» Tu profères un mensonge impie, lui répond » *Sergiabil* ; JESUS n'est pas plus grand devant » DIEU qu'*Adam* : DIEU l'a tiré de la pous- » sière ; il lui a donné la vie comme à un » autre homme : & après l'avoir laissé quelque « temps sur la terre, il l'a enlevé au ciel. » (*a*)

Après de tels discours le combat commence ; *Thomas* tire une flèche qui va blesser le jeune *Aban*, fils de *Saïb*, à côté du vaillant *Sergiabil* ; *Aban* tombe, & expire : la nouvelle en vole à sa jeune épouse qui n'était unie à lui que depuis quelques jours. Elle ne pleure point, elle ne jette point de cris ; mais elle court sur le champ de bataille, le carquois sur l'épaule & deux flèches dans les mains ; de la première qu'elle tire elle jette par terre le porte-étendard des chrétiens ; les Arabes s'en saisissent en criant *allah acbar* ; de la seconde elle perce un œil de *Thomas* qui se retire tout sanglant dans la ville.

L'histoire arabe est pleine de ces exemples ; mais elle ne dit point que ces femmes guerrières se brûlassent le teton droit pour mieux tirer de l'arc, encore moins qu'elles vécussent

(*a*) C'est la croyance des mahométans. La doctrine des chrétiens basilidiens avait depuis long-temps cours en Arabie. Les basilidiens disaient que JÉSUS-CHRIST n'avait pas été crucifié.

puiſſions poſer le pied pour arriver à la plus légère connaiſſance de ce qui nous fait vivre & de ce qui nous fait penſer. Comment en aurions-nous ? il faudrait avoir vu la vie & la penſée entrer dans un corps. Un père ſait-il comment il a produit ſon fils ? une mère ſait-elle comment elle l'a conçu ? Quelqu'un a-t-il jamais pu deviner comment il agit, comment il veille & comment il dort ? Quelqu'un ſait-il comment ſes membres obéiſſent à ſa volonté ? a-t-il découvert par quel art des idées ſe tracent dans ſon cerveau & en ſortent à ſon commandement ? Faibles automates, mus par la main inviſible qui nous dirige ſur cette ſcène du monde, qui de nous a pu apercevoir le fil qui nous conduit ?

Nous oſons mettre en queſtion ſi l'ame intelligente eſt *eſprit* ou *matière* ; ſi elle eſt créée avant nous ; ſi elle ſort du néant dans notre naiſſance ; ſi, après nous avoir animés un jour ſur la terre, elle vit après nous dans l'éternité. Ces queſtions paraiſſent ſublimes : que ſont-elles ? des queſtions d'aveugles qui diſent à d'autres aveugles : Qu'eſt-ce que la lumière ?

Quand nous voulons connaître groſſièrement un morceau de métal, nous le mettons au feu dans un creuſet. Mais avons-nous un creuſet pour y mettre l'ame ? Elle eſt *eſprit*, dit l'un. Mais qu'eſt-ce qu'eſprit ? perſonne aſſurément n'en ſait rien ; c'eſt un mot ſi vide de ſens, qu'on eſt obligé de dire ce que l'eſprit n'eſt pas, ne pouvant dire ce qu'il eſt. L'ame eſt *matière*, dit l'autre. Mais qu'eſt-ce que matière ? nous n'en connaiſſons que quelques apparences & quelques propriétés ; & nulle de

ces propriétés, nulle de ces apparences ne paraît avoir le moindre rapport avec la penfée.

C'eſt quelque choſe de diſtinct de la matière, dites-vous. Mais quelle preuve en avez-vous? Eſt-ce parce que la matière eſt diviſible & figurable, & que la penſée ne l'eſt pas? Mais qui vous a dit que les premiers principes de la matière ſont diviſibles & figurables? Il eſt très-vraiſemblable qu'ils ne le ſont point; des ſectes entières de philoſophes prétendent que les élémens de la matière n'ont ni figure, ni étendue. Vous criez d'un air triomphant: La penſée n'eſt ni du bois, ni de la pierre, ni du ſable, ni du métal; donc la penſée n'appartient pas à la matière. Faibles & hardis raiſonneurs! la gravitation n'eſt ni bois, ni ſable, ni métal, ni pierre; le mouvement, la végétation, la vie ne ſont rien non plus de tout cela; & cependant la vie, la végétation, le mouvement, la gravitation ſont donnés à la matière. Dire que DIEU ne peut rendre la matière penſante, c'eſt dire la choſe la plus inſolemment abſurde que jamais on ait oſé proférer dans les écoles privilégiées de la démence. Nous ne ſommes pas aſſurés que DIEU en ait uſé ainſi; nous ſommes ſeulement aſſurés qu'il le peut. Mais qu'importe tout ce qu'on a dit & tout ce qu'on dira ſur l'ame; qu'importe qu'on l'ait appelée entéléchie, quinteſſence, flamme, éther, qu'on l'ait crue univerſelle, incréée, tranſmigrante, &c?

Qu'importent, dans ces queſtions inacceſſibles à la raiſon, ces romans de nos imaginations incertaines? Qu'importe que les pères des quatre premiers ſiècles aient cru l'ame corporelle?

Qu'importe que *Tertullien*, par une contradiction qui lui eſt familière, ait décidé qu'elle eſt à la fois corporelle, figurée & ſimple ? Nous avons mille témoignages d'ignorance, & pas un qui nous donne une lueur de vraiſemblance.

Comment donc ſommes-nous aſſez hardis pour affirmer ce que c'eſt que l'ame ? Nous ſavons certainement que nous exiſtons, que nous ſentons, que nous penſons. Voulons-nous faire un pas au-delà ? nous tombons dans un abyme de ténèbres ; & dans cet abyme nous avons encore la folle témérité de diſputer ſi cette ame, dont nous n'avons pas la moindre idée, eſt faite avant nous ou avec nous, & ſi elle eſt périſſable ou immortelle ?

L'article *Ame* & tous les articles qui tiennent à la métaphyſique doivent commencer par une ſoumiſſion ſincère aux dogmes indubitables de l'Égliſe. La révélation vaut mieux ſans doute que toute la philoſophie. Les ſyſtèmes exercent l'eſprit ; mais la foi l'éclaire & le guide.

Ne prononce-t-on pas ſouvent des mots dont nous n'avons qu'une idée très-confuſe, ou même dont nous n'en avons aucune ? Le mot d'*ame* n'eſt-il pas dans ce cas ? Lorſque la languette ou la ſoupape d'un ſoufflet eſt dérangée, & que l'air qui eſt entré dans la capacité du ſoufflet en ſort par quelque ouverture ſurvenue à cette ſoupape, qu'il n'eſt plus comprimé contre les deux palettes, & qu'il n'eſt pas pouſſé avec violence vers le foyer qu'il doit allumer, les ſervantes diſent : *L'ame du ſoufflet eſt crevée.* Elles n'en ſavent pas davantage ; & cette queſtion ne trouble point leur tranquillité.

Le jardinier prononce le mot d'*ame des plantes*, & les cultive très-bien sans savoir ce qu'il entend par ce terme.

Le luthier pose, avance ou recule l'*ame d'un violon* sous le chevalet, dans l'intérieur des deux tables de l'instrument ; un chétif morceau de bois de plus ou de moins lui donne ou lui ôte une ame harmonieuse.

Nous avons plusieurs manufactures dans lesquelles les ouvriers donnent la qualification d'*ame* à leurs machines. Jamais on ne les entend disputer sur ce mot ; il n'en est pas ainsi des philosophes.

Le mot d'*ame* parmi nous signifie en général ce qui anime. Nos devanciers les Celtes donnaient à leur ame le nom de *seel*, dont les Anglais ont fait le mot *soul*, les Allemands *seel* ; & probablement les anciens Teutons & les anciens Bretons n'eurent point de querelles dans les universités pour cette expression.

Les Grecs distinguaient trois sortes d'ames ; *Psyché* qui signifiait *l'ame sensitive*, *l'ame des sens* ; & voilà pourquoi l'*Amour*, enfant d'*Aphrodite*, eut tant de passion pour *Psyché*, & que *Psyché* l'aima si tendrement : *Pneuma*, le souffle qui donnait la vie & le mouvement à toute la machine, & que nous avons traduit par *spiritus*, esprit ; mot vague auquel on a donné mille acceptions différentes ; & enfin *Noûs*, *l'intelligence*.

Nous possédions donc trois ames, sans avoir la plus légère notion d'aucune. *St Thomas d'Aquin* (*b*) admet ces trois ames en qualité

(*b*) Somme de *saint-Thomas*, édition de Lyon 1738.

de péripatéticien, & diftingue chacune de ces trois ames en trois parties.

Pfyché était dans la poitrine ; *Pneuma* fe répandait dans tout le corps, & *Noûs* était dans la tête. Il n'y a point eu d'autre philofophie dans nos écoles jufqu'à nos jours ; & malheur à tout homme qui aurait pris une de ces ames pour l'autre.

Dans ce cahos d'idées, il y avait pourtant un fondement. Les hommes s'étaient bien aperçu que dans leurs paffions d'amour, de colère, de crainte, il s'excitait des mouvemens dans leurs entrailles. Le foie & le cœur furent le fiége des paffions. Lorfqu'on penfe profondément, on fent une contention dans les organes de la tête. Donc l'ame intellectuelle eft dans le cerveau. Sans refpiration point de végétation, point de vie ; donc l'ame végétative eft dans la poitrine qui reçoit le fouffle de l'air.

Lorfque les hommes virent en fonge leurs parens ou leurs amis morts, il fallut bien chercher ce qui leur était apparu. Ce n'était pas le corps qui avait été confumé fur un bûcher, ou englouti dans la mer, & mangé des poiffons. C'était pourtant quelque chofe, à ce qu'ils prétendaient : car ils l'avaient vu ; le mort avait parlé ; le fongeur l'avait interrogé. Etait-ce *pfyché ?* était-ce *pneuma ?* était-ce *noûs* avec qui on avait converfé en fonge ? On imagina un fantôme, une figure légère : c'était *skia*, c'était *daimonos*, une ombre, des manes, une petite *ame* d'air & de feu extrêmement déliée qui errait je ne fais où.

Dans la fuite des temps, quand on voulut approfondir la chofe, il demeura pour conf-

SECTION II.

Des doutes de Locke sur l'ame.

L'AUTEUR de l'article *ame*, dans l'Encyclopédie, a suivi scrupuleusement *Jaquelot*; mais *Jaquelot* ne nous apprend rien. Il s'élève aussi contre *Locke*; parce que le modeste *Locke* a dit : (*h*) « Nous ne serons peut-être jamais » capables de connaître si un être matériel » pense ou non, par la raison qu'il nous est » impossible de découvrir par la contemplation » de nos propres idées, *sans révélation*, si » DIEU n'a point donné à quelque amas de » matière, disposée comme il le trouve à pro» pos, la puissance d'apercevoir & de penser; » ou s'il a joint & uni à la matière ainsi dis» posée une substance immatérielle qui pense. » Car par rapport à nos notions, il ne nous » est pas plus mal-aisé de concevoir que DIEU » peut, s'il lui plaît, ajouter à notre idée de » la matière la faculté de penser, que de com» prendre qu'il y joigne une autre substance » avec la faculté de penser; puisque nous » ignorons en quoi consiste la pensée, & à » quelle espèce de substance cet être tout» puissant a trouvé à propos d'accorder cette » puissance qui ne saurait être créée qu'en » vertu du bon plaisir & de la bonté du Créa» teur. Je ne vois pas quelle contradiction il » y a que DIEU, cet être pensant, éternel » & tout-puissant, donne, s'il veut, quelques

(*h*) Traduction de *Coste*.

» degrés de sentiment, de perception & de
» pensée à certains amas de matière créée &
» insensible qu'il joint ensemble comme il le
» trouve à propos. »

C'était parler en homme profond, religieux & modeste. (*i*)

On sait quelles querelles il eut à essuyer sur cette opinion qui parut hasardée, mais qui en effet n'était en lui qu'une suite de la conviction où il était de la toute-puissance de DIEU & de la faiblesse de l'homme. Il ne disait pas que la matière pensât : mais il disait que nous n'en savons pas assez pour démontrer qu'il est impossible à DIEU d'ajouter le don de la pensée à l'être inconnu nommé *matière*, après lui avoir accordé le don de la gravitation & celui du mouvement qui sont également incompréhensibles.

Locke n'était pas assurément le seul qui eût avancé cette opinion ; c'était celle de toute l'antiquité, qui, en regardant l'ame comme une matière très-déliée, assurait par conséquent que la matière pouvait sentir & penser.

C'était le sentiment de *Gassendi*, comme on

(*i*) Voyez le discours préliminaire de M. d'*Alembert*.
« On peut dire qu'il créa la métaphysique à peu près
» comme *Newton* avait créé la physique. . . . pour
» connaître notre ame, ses idées & ses affections, il
» n'étudia point les livres, parce qu'ils l'auraient mal
» instruit ; il se contenta de descendre profondément
» en lui-même ; & après s'être, pour ainsi dire, con-
» templé long-temps, il ne fit dans son traité de l'*En-
» tendement humain* que présenter aux hommes le mi-
» roir dans lequel il s'était vu. En un mot, il réduisit
» la métaphysique à ce qu'elle doit être en effet, la
» physique expérimentale de l'ame. »

le voit dans ses objections à *Descartes*. « Il
» est vrai, dit *Gassendi*, que vous connaissez
» que vous pensez, mais vous ignorez quelle
» espèce de substance vous êtes, vous qui
» pensez. Ainsi quoique l'opération de la pensée
» vous soit connue, le principal de votre
» essence vous est caché; & vous ne savez
» point quelle est la nature de cette substance
» dont l'une des opérations est de penser.
» Vous ressemblez à un aveugle qui sentant
» la chaleur du soleil, & étant averti qu'elle
» est causée par le soleil, croirait avoir une
» idée claire & distincte de cette astre; parce
» que si on lui demandait ce que c'est que le
» soleil, il pourrait répondre que c'est une
» chose qui échauffe, &c. »

Le même *Gassendi*, dans sa *Philosophie d'Epicure*, répète plusieurs fois qu'il n'y a aucune évidence mathématique de la pure spiritualité de l'ame.

Descartes, dans une de ses lettres à la princesse palatine *Elisabeth*, lui dit: « Je confesse
» que par la seule raison naturelle nous pou-
» vons faire beaucoup de conjectures sur l'ame,
» & avoir de flatteuses espérances, mais non
» pas aucune assurance. » Et en cela *Descartes* combat dans ses lettres ce qu'il avance dans ses livres: contradiction trop ordinaire.

Enfin nous avons vu que tous les Pères des premiers siècles de l'Église, en croyant l'ame immortelle, la croyaient en même temps matérielle. Ils pensaient qu'il est aussi aisé à DIEU de conserver que de créer. Ils disaient: DIEU la fit pensante, il la conservera pensante.

Mallebranche a prouvé très-bien que nous

donné aux bêtes tous les organes du sentiment, pour qu'elles n'eussent point de sentiment. Personne n'avait dit qu'elles crient quand on les blesse, & qu'elles fuient quand on les poursuit, sans éprouver ni douleur ni crainte.

On ne niait point alors la toute-puissance de DIEU; il avait pu communiquer à la matière organisée des animaux le plaisir, la douleur, le ressouvenir, la combinaison de quelques idées; il avait pu donner à plusieurs d'entre eux, comme au singe, à l'éléphant, au chien de chasse, le talent de se perfectionner dans les arts qu'on leur apprend; non-seulement il avait pu douer presque tous les animaux carnassiers du talent de mieux faire la guerre dans leur vieillesse expérimentée, que dans leur jeunesse trop confiante; non-seulement, dis-je, il l'avait pu, mais il l'avait fait: l'univers en était témoin.

Pereira & *Descartes* soutinrent à l'univers qu'il se trompait, que DIEU avait joué des gobelets, qu'il avait donné tous les instrumens de la vie & de la sensation aux animaux, afin qu'ils n'eussent ni sensation, ni vie proprement dite. Mais je ne sais quels prétendus philosophes, pour répondre à la chimère de *Descartes*, se jetèrent dans la chimère opposée: ils donnèrent libéralement de l'esprit pur aux crapauds & aux insectes; *in vitium ducit culpæ fuga.* "

Entre ces deux folies, l'une qui ôte le sentiment aux organes du sentiment, l'autre qui loge un pur esprit dans une punaise, on imagina un milieu; c'est l'instinct: & qu'est-ce que l'instinct? Oh oh! c'est une forme substantielle; c'est une forme plastique; c'est un

je ne sais quoi ; c'est de l'instinct. Je serai de votre avis, tant que vous appellerez la plupart des choses, *je ne sais quoi ;* tant que votre philosophie commencera & finira par *je ne sais ;* mais quand vous affirmerez, je vous dirai avec *Prior* dans son poëme sur les vanités du monde :

Osez-vous assigner, pédans insupportables,
Une cause diverse à des effets semblables ?
Avez-vous mesuré cette mince cloison
Qui semble séparer l'instinct de la raison ?
Vous êtes mal pourvus & de l'un & de l'autre.
Aveugles insensés, quelle audace est la vôtre ?
L'orgueil est votre instinct. Conduirez-vous nos pas
Dans ces chemins glissans que vous ne voyez pas ?

L'auteur de l'article *Ame* dans l'Encyclopédie, s'explique ainsi : « Je me représente » l'ame des bêtes comme une substance im» matérielle & intelligente, mais de quelle » espèce ? Ce doit être, ce me semble, un » principe actif qui a des sensations, & qui » n'a que cela..... Si nous réfléchissons sur la » nature de l'ame des bêtes, elle ne nous » fournit rien de son fonds qui nous porte » à croire que sa spiritualité la sauvera de » l'anéantissement. »

Je n'entends pas comment on se représente une substance immatérielle. Se représenter quelque chose, c'est s'en faire une image ; & jusqu'à présent personne n'a pu peindre l'esprit. Je veux que par le mot *représente*, l'auteur entende, *je conçois ;* pour moi, j'avoue que je ne le conçois pas. Je conçois encore

je m'endors ; mon fommeil eft abfolument fans rêves. Je ne peux imaginer que par conjectures combien de temps j'ai dormi. Je fuis mort régulièrement fix heures en vingt-quatre. C'eft le quart de ma vie.

L'orthodoxe alors lui foutint qu'il penfait toujours pendant fon fommeil fans qu'il en fût rien. L'hétérodoxe lui répondit : Je crois par la révélation que je penferai toujours dans l'autre vie ; mais je vous affure que je penfe rarement dans celle-ci.

L'orthodoxe ne fe trompait pas en affurant l'immortalité de l'ame, puifque la foi & la raifon démontrent cette vérité ; mais il pouvait fe tromper en affurant qu'un homme endormi penfe toujours.

Locke avouait franchement qu'il ne penfait pas toujours quand il dormait : un autre philofophe a dit : *Le propre de l'homme eft de penfer ; mais ce n'eft pas fon effence.*

Laiffons à chaque homme la liberté & la confolation de fe chercher foi-même, & de fe perdre dans fes idées.

Cependant il eft bon de favoir qu'en 1730 un philofophe (*) effuya une perfécution affez forte pour avoir avoué, avec *Locke*, que fon entendement n'était pas exercé tous les momens du jour & de la nuit, de même qu'il ne fe fervait pas à tout moment de fes bras & de fes jambes. Non-feulement l'ignorance de cour le perfécuta, mais l'ignorance maligne

(*) M. de *Voltaire*. Voyez ce qui eft relatif aux *Lettres philofophiques*, dans la correfpondance générale, de 1730 à 1736.

de



port au gouvernement que le tonneau de *Diogène* n'en eut avec les victoires d'*Alexandre*.

Cette leçon vaut bien une leçon sur l'ame ; nous aurons peut-être plus d'une occasion d'y revenir.

Enfin, en adorant DIEU de toute notre ame, confessons toujours notre profonde ignorance sur cette ame, sur cette faculté de sentir & de penser, que nous tenons de sa bonté infinie. Avouons que nos faibles raisonnemens ne peuvent rien ôter, rien ajouter à la révélation & à la foi. Concluons enfin que nous devons employer cette intelligence, dont la nature est inconnue, à perfectionner les sciences qui sont l'objet de l'Encyclopédie, comme les horlogers emploient des ressorts dans leurs montres, sans savoir ce que c'est que le ressort.

SECTION IV.

Sur l'ame & sur nos ignorances.

SUR la foi de nos connaissances acquises, nous avons osé mettre en question si l'ame est créée avant nous, si elle arrive du néant dans notre corps ? à quel âge elle est venue se placer entre une vessie & les intestins *cæcum* & *rectum* ? si elle y a reçu ou apporté quelques idées, & quelles sont ces idées ? si après nous avoir animés quelques momens, son essence est de vivre après nous dans l'éternité sans l'intervention de DIEU même ? si étant esprit, & DIEU étant esprit, ils sont l'un & l'autre d'une

que les saducéens ne l'admettaient pas du temps de notre Seigneur JESUS.

Il interprète à sa manière les propres mots qu'on fait prononcer à JÉSUS-CHRIST. (*l*) *N'avez-vous pas lu ces paroles que* DIEU *vous a dites : Je suis le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac & le Dieu de Jacob : or* DIEU *n'est pas le Dieu des morts, mais des vivans*. Il donne à la parabole du mauvais riche un sens contraire à celui de toutes les Eglises. *Sherlok* évêque de Londres, & vingt autres savans l'ont réfuté. Les philosophes anglais même lui ont reproché combien il est scandaleux dans un évêque anglican de manifester une opinion si contraire à l'Eglise anglicane ; & cet homme après cela s'avise de traiter les gens d'impies : semblable au personnage d'*Arlequin*, dans la comédie du *Dévaliseur de maisons*, qui, après avoir jeté les meubles par la fenêtre, voyant un homme qui en emportait quelques-uns, cria de toutes ses forces : Au voleur.

Il faut d'autant plus bénir la révélation de l'immortalité de l'ame, & des peines & des récompenses après la mort, que la vaine philosophie des hommes en a toujours douté. Le grand *César* n'en croyait rien ; il s'en expliqua clairement en plein sénat lorsque, pour empêcher qu'on fît mourir *Catilina*, il représenta que la mort ne laissait à l'homme aucun sentiment, que tout mourait avec lui ; & personne ne réfuta cette opinion.

L'empire romain était partagé entre deux grandes sectes principales ; celle d'*Epicure* qui

(*l*) *Saint Mathieu*, chap. XXII, v. 31 & 32.

monſtre, il n'a point d'ame, on ne le baptiſe pas.

On ſait qu'il y eut à Londres en 1726 une femme qui accouchait tous les huit jours d'un lapereau. On ne feſait nulle difficulté de refuſer le baptême à cet enfant, malgré la folie épidémique qu'on eut pendant trois ſemaines à Londres de croire qu'en effet cette pauvre friponne feſait des lapins de garenne. Le chirurgien qui l'accouchait, nommé *St. André*, jurait que rien n'était plus vrai, & on le croyait. Mais quelle raiſon avaient les crédules pour refuſer une ame aux enfans de cette femme? elle avait une ame, ſes enfans devaient en être pourvus auſſi; ſoit qu'ils euſſent des mains, ſoit qu'ils euſſent des pattes, ſoit qu'ils fuſſent nés avec un petit muſeau ou avec un viſage: l'être ſuprême ne peut-il pas accorder le don de la penſée et de la ſenſation à un petit je ne ſais quoi, né d'une femme, figuré en lapin, auſſi-bien qu'à un petit je ne ſais quoi figuré en homme? L'ame qui était prête à ſe loger dans le fœtus de cette femme, s'en retournera-t-elle à vide?

Locke obſerve très-bien, à l'égard des monſtres, qu'il ne faut pas attribuer l'immortalité à l'extérieur d'un corps; que la figure n'y fait rien. Cette immortalité, dit-il, n'eſt pas plus attachée à la forme de ſon viſage ou de ſa poitrine qu'à la manière dont ſa barbe eſt faite, ou dont ſon habit eſt taillé.

Il demande quelle eſt la juſte meſure de difformité à laquelle vous pouvez reconnaître qu'un enfant a une ame ou n'en a point?

quel eſt le degré précis auquel il doit être déclaré monſtre & privé d'ame.

On demande encore ce que ſerait une ame qui n'aurait jamais que des idées chimériques? il y en a quelques-unes qui ne s'en éloignent pas. Méritent-elles? déméritent-elles? que faire de leur eſprit pur?

Que penſer d'un enfant à deux têtes, d'ailleurs très-bien conformé? les uns diſent qu'il a deux ames, puiſqu'il eſt muni de deux glandes pinéales, de deux corps calleux, de deux *ſenſorium commune*. Les autres répondent qu'on ne peut avoir deux ames quand on n'a qu'une poitrine & un nombril. (1)

Enfin, on a fait tant de queſtions ſur cette pauvre ame humaine, que s'il fallait les déduire toutes, cet examen de ſa propre perſonne lui causerait le plus inſupportable ennui. Il lui arriverait ce qui arriva au cardinal de *Polignac* dans un conclave. Son intendant, laſſé de n'avoir jamais pu lui faire arrêter ſes comptes, fit le voyage de Rome, & vint à la petite fenêtre de ſa cellule chargé d'une immenſe liaſſe de papiers. Il lut près de deux heures. Enfin, voyant qu'on ne lui répondait rien, il avança la tête. Il y avait près de deux heures que le cardinal était parti. Nos ames

(1) M. le chevalier d'*Angos*, ſavant aſtronome, a obſervé avec ſoin pendant pluſieurs jours un lézard à deux têtes, & il s'eſt aſſuré que le lézard avait *deux volontés* indépendantes, dont chacune avait un pouvoir preſque égal ſur le corps qui était unique. Quand on préſentait au lézard un morceau de pain, de manière qu'il ne pût le voir que d'une tête, cette tête voulait chercher le pain, & l'autre voulait que le corps reſtât en repos.

partiront avant que leurs intendans les aient mises au fait : mais soyons justes devant DIEU, quelqu'ignorans que nous soyons nous & nos intendans.

Voyez dans les lettres de *Memmius* ce qu'on dit de l'ame. (*).

SECTION VIII.

Il faut que je l'avoue, lorsque j'ai examiné l'infaillible *Aristote*, le docteur évangélique, le divin *Platon*, j'ai pris toutes ces épithètes pour des sobriquets. Je n'ai vu dans tous les philosophes qui ont parlé de l'ame humaine, que des aveugles pleins de témérité & de babil, qui s'efforcent de persuader qu'ils ont une vue d'aigle, & d'autres curieux & fous qui les croient sur leur parole, & qui s'imaginent aussi de voir quelque chose.

Je ne craindrai point de mettre au rang de ces maîtres d'erreurs, *Descartes* & *Mallebranche*. Le premier nous assure que l'ame de l'homme est une substance dont l'essence est de penser, qui pense toujours, & qui s'occupe dans le ventre de la mère de belles idées métaphysiques & de beaux axiomes généraux qu'elle oublie ensuite.

Pour le père *Mallebranche*, il est bien persuadé que nous voyons tout en DIEU ; il a trouvé des partisans, parce que les fables les plus hardies sont celles qui sont le mieux reçues de la faible imagination des hommes. Plusieurs philosophes ont donc fait le roman

(*) *Œuvres philosophiques*, tome I.

elle n'a point de parties ; donc elle eſt éternelle : elle a des idées pures & ſpirituelles ; donc elle ne les reçoit point de la matière : elle ne les reçoit point non plus d'elle-même ; donc DIEU les lui donne ; donc elle apporte en naiſſant les idées de DIEU, de l'infini, & toutes les idées générales.

Toujours humainement parlant, je réponds à ces meſſieurs qu'ils ſont bien ſavans. Ils nous diſent d'abord qu'il y a une ame, & puis ce que ce doit être Ils prononcent le nom de matière, & décident enſuite nettement ce qu'elle eſt ; & moi je leur dis : Vous ne connaiſſez ni l'eſprit ni la matière. Par l'eſprit, vous ne pouvez imaginer que la faculté de penſer ; par la matière, vous ne pouvez entendre qu'un certain aſſemblage de qualités, de couleurs, d'étendues, de ſolidités, & il vous a plus d'appeler cela matière, & vous avez aſſigné les limites de la matière & de l'ame, avant d'être ſûrs ſeulement de l'exiſtence de l'une & de l'autre.

Quant à la matière, vous enſeignez gravement qu'il n'y a en elle que l'étendue & la ſolidité ; & moi je vous dis modeſtement qu'elle eſt capable de mille propriétés que ni vous ni moi ne connaiſſons pas. Vous dites que l'ame eſt indiviſible, éternelle, & vous ſuppoſez ce qui eſt en queſtion. Vous êtes à peu près comme un régent de collége, qui, n'ayant vu d'horloge de ſa vie, aurait tout d'un coup entre ſes mains une montre d'Angleterre à répétition. Cet homme bon péripatéticien eſt frappé de la juſteſſe avec laquelle les aiguilles diviſent & marquent les temps, & encore plus étonné

son arc dans les nues, après le déluge, en signe qu'il n'y aurait plus d'inondation.

Le mystère de la Trinité & celui de l'Eucharistie ont beau être contradictoires aux démonstrations connues, ils n'en sont pas moins révérés chez les philosophes catholiques, qui savent que les choses de la raison & de la foi sont de différente nature. La nation des Antipodes a été condamnée par les papes et les conciles; & les papes ont reconnu les Antipodes, & y ont porté cette même religion chrétienne dont on croyait la destruction sûre, en cas qu'on pût trouver un homme qui, comme on parlait alors, aurait la tête en-bas & les pieds en-haut par rapport à nous, & qui, comme dit le très-peu philosophe *St. Augustin*, serait tombé du ciel.

Au reste, je vous répète encore qu'en écrivant avec liberté, je ne me rends garant d'aucune opinion; je ne suis responsable de rien. Il y a peut-être parmi ces songes des raisonnemens et même quelques rêveries auxquelles je donnerais la préférence; mais il n'y en a aucune que je ne sacrifiasse tout d'un coup à la religion & à la patrie. (*)

SECTION IX.

JE suppose une douzaine de bons philosophes dans une île, où ils n'ont jamais vu que des végétaux. Cette île, & surtout douze bons

(*) Cette section est tirée presqu'en entier de ces *Lettres philosophiques*, ou *Lettres sur les Anglais*, qui ont été la première hostilité de la longue guerre entre M. de *Voltaire* & les théologiens.

notre temps ; qu'il y avait même de plus grandes vertus, & qu'on ne perfécutait point les philofophes pour les opinions qu'ils avaient ; pourquoi donc voudriez-vous nous faire du mal pour les opinions que nous n'avons pas ? Nous lifons que toute l'antiquité croyait la matière éternelle. Ceux qui ont vu qu'elle était créée ont laiffé les autres en repos. *Pythagore* avait été coq, fes parens cochons, perfonne n'y trouva à redire ; fa fecte fut chérie & révérée de tout le monde, excepté des rôtiffeurs & de ceux qui avaient des fèves à vendre.

Les ftoïciens reconnaiffaient un Dieu, à peu près tel que celui qui a été fi téméràirement admis depuis par les fpinofiftes ; le ftoïcifme cependant fut la fecte la plus féconde en vertus héroïques & la plus accréditée.

Les épicuriens fefaient leurs dieux reffemblans à nos chanoines, dont l'indolent embonpoint foutient leur divinité, & qui prennent en paix leur nectar & leur ambroifie en ne fe mêlant de rien. Ces épicuriens enfeignaient hardiment la matérialité & la mortalité de l'ame. Ils n'en furent pas moins confidérés : on les admettait dans tous les emplois, & leurs atomes crochus ne firent jamais aucun mal au monde.

Les platoniciens, à l'exemple des gymnofophiftes, ne nous fefaient pas l'honneur de penfer que DIEU eût daigné nous former lui-même. Il avait, felon eux, laiffé ce foin à fes officiers, à des génies qui firent dans leur befogne beaucoup de balourdifes. Le Dieu des platoniciens était un ouvrier excellent, qui employa ici-bas des élèves affez médiocres.

mier *Zoroaſtre*, citée dans le *Sadder*, dans laquelle DIEU fit voir à *Zoroaſtre* un lieu de châtimens, tel que le *Dardarot* ou le *Keron* des Egyptiens, l'*Hadès* & le *Tartare* des Grecs, que nous n'avons traduit qu'imparfaitement dans nos langues modernes par le mot *enfer*, *souterrain*. DIEU montre à *Zoroaſtre*, dans ce lieu de châtimens, tous les mauvais rois. Il y en avait un auquel il manquait un pied : *Zoroaſtre* en demanda la raiſon ; DIEU lui répondit que ce roi n'avait fait qu'une bonne action en ſa vie, en approchant d'un coup de pied une auge qui n'était pas aſſez près d'un pauvre âne mourant de faim. DIEU avait mis le pied de ce méchant homme dans le ciel ; le reſte du corps était en enfer.

Cette fable, qu'on ne peut trop répéter, fait voir de quelle antiquité était l'opinion d'une autre vie. Les Indiens en étaient perſuadés, leur métempſycoſe en eſt la preuve. Les Chinois révéraient les ames de leurs ancêtres. Tous ces peuples avaient fondé de puiſſans empires long-temps avant les Egyptiens. C'eſt une vérité très-importante, que je crois avoir déjà prouvée par la nature même du ſol de l'Egypte. Les terrains les plus favorables ont dû être cultivés les premiers ; le terrain d'Egypte était le moins praticable de tous, puiſqu'il eſt ſubmergé quatre mois de l'année ; ce ne fut qu'après des travaux immenſes, & par conſéquent après un eſpace de temps prodigieux, qu'on vint à bout d'élever des villes que le Nil ne pût inonder.

Cet empire ſi ancien l'était donc bien moins que les empires de l'Aſie ; & dans les uns & dans

les autres on croyait que l'ame subsistait après la mort. Il est vrai que tous ces peuples, sans exception, regardaient l'ame comme une forme éthérée, légère, une image du corps; le mot grec, qui signifie *souffle*, ne fut long-temps après inventé que par les Grecs. Mais enfin, on ne peut douter qu'une partie de nous-mêmes ne fût regardée comme immortelle. Les châtimens & les récompenses dans une autre vie étaient le grand fondement de l'ancienne théologie.

Phérécide fut le premier chez les Grecs qui crut que les ames existaient de toute éternité, & non le premier, comme on l'a cru, qui ait dit que les ames survivaient aux corps. *Ulysse*, long-temps avant *Phérécide*, avait vu les ames des héros dans les enfers; mais que les ames fussent aussi anciennes que le monde, c'était un système né dans l'Orient, apporté dans l'Occident par *Phérécide*. Je ne crois pas que nous ayons parmi nous un seul système qu'on ne retrouve chez les anciens : ce n'est qu'avec les décombres de l'antiquité que nous avons élevé tous nos édifices modernes.

SECTION XI.

CE serait une belle chose de voir son ame. *Connais-toi toi-même* est un excellent précepte, mais il n'appartient qu'à DIEU de le mettre en pratique : quel autre que lui peut connaître son essence?

Nous appelons ame ce qui anime. Nous n'en savons guère davantage, grâces aux bornes de notre intelligence. Les trois quarts du

nous quelque chose qui produise nos pensées; ce quelque chose doit être très-subtil, c'est un souffle, c'est du feu, c'est de l'éther, c'est une quintessence, c'est un simulacre léger, c'est une entéléchie, c'est un nombre, c'est une harmonie. Enfin, selon le divin *Platon*, c'est un composé du *même* & de *l'autre*; ce sont des atomes qui pensent en nous, a dit *Epicure* après *Démocrite*. Mais, mon ami, comment un atome pense-t-il? avoue que tu n'en sais rien.

L'opinion à laquelle on doit s'attacher sans doute, c'est que l'ame est un être immatériel: mais certainement vous ne concevez pas ce que c'est que cet être immateriel? Non, répondent les savans; mais nous savons que sa nature est de penser. Et d'où le savez-vous? Nous le savons, parce qu'il pense. O savans! j'ai bien peur que vous ne soyez aussi ignorans qu'*Epicure*; la nature d'une pierre est de tomber, parce qu'elle tombe; mais je vous demande qui la fait tomber?

Nous savons, poursuivent-ils, qu'une pierre n'a point d'ame. D'accord, je le crois comme vous. Nous savons qu'une négation & une affirmation ne sont point divisibles, ne sont point des parties de la matière. Je suis de votre avis. Mais la matière, à nous d'ailleurs inconnue, possède des qualités qui ne sont pas matérielles, qui ne sont pas divisibles; elle a la gravitation vers un centre que DIEU lui a donnée. Or cette gravitation n'a point de parties, n'est point divisible. La force motrice des corps n'est pas un être composé de parties. La végétation des corps organisés, leur vie,

leur inſtinct ne ſont pas non plus des êtres à part, des êtres diviſibles; vous ne pouvez pas plus couper en deux la végétation d'une roſe, la vie d'un cheval, l'inſtinct d'un chien, que vous ne pourrez couper en deux une ſenſation, une négation, une affirmation. Votre bel argument, tiré de l'indiviſibilité de la penſée, ne prouve donc rien du tout.

Qu'appelez-vous donc votre ame? quelle idée en avez-vous? Vous ne pouvez par vous-même, ſans révélation, admettre autre choſe en vous qu'un pouvoir à vous inconnu de ſentir, de penſer.

A préſent, dites-moi de bonne foi, ce pouvoir de ſentir & de penſer eſt-il le même que celui qui vous fait digérer & marcher? vous m'avouez que non: car votre entendement aurait beau dire à votre eſtomac *digère*, il n'en fera rien s'il eſt malade; en vain votre être immatériel ordonnerait à vos pieds de marcher, ils reſteront là s'ils ont la goutte.

Les Grecs ont bien ſenti que la penſée n'avait ſouvent rien à faire avec le jeu de nos organes; ils ont admis pour ces organes une ame animale, & pour les penſées une ame plus fine, plus ſubtile, un *noûs*.

Mais voilà cette ame de la penſée, qui en mille occaſions a l'intendance ſur l'ame animale. L'ame penſante commande à ſes mains de prendre, & elles prennent. Elle ne dit point à ſon cœur de battre, à ſon ſang de couler, à ſon chyle de ſe former; tout cela ſe fait ſans elle: voilà deux ames bien embarraſſées & bien peu maîtreſſes à la maiſon.

Or, cette première ame animale n'exiſte

calleux n'a pas fait la même fortune que ce chirurgien avait faite.

St Thomas, dans sa question 75e & suivantes, dit que l'ame est une forme *subsistante per se*, qu'elle est toute en tout, que son essence diffère de sa puissance, qu'il y a trois ames *végétatives*, savoir, la *nutritive*, l'*augmentative*, la *générative*; que la mémoire des choses spirituelles est spirituelle, & la mémoire des corporelles est corporelle; que l'ame raisonnable est une forme *immatérielle quant aux opérations, & matérielle quant à l'être. St Thomas* a écrit deux mille pages de cette force & de cette clarté: aussi est-il l'ange de l'école.

On n'a pas fait moins de systèmes sur la manière dont cette ame sentira quand elle aura quitté son corps avec lequel elle sentait, comment elle entendra sans oreilles, flairera sans nez, & touchera sans mains; quel corps ensuite elle reprendra, si c'est celui qu'elle avait à deux ans ou à quatre-vingts; comment le *moi*, l'identité de la même personne subsistera; comment l'ame d'un homme devenu imbécille à l'âge de quinze ans, & mort imbécille à l'âge de soixante & dix, reprendra le fil des idées qu'elle avait dans son âge de puberté; par quel tour d'adresse une ame dont la jambe aura été coupée en Europe, & qui aura perdu un bras en Amérique, retrouvera cette jambe & ce bras, lesquels ayant été transformés en légumes, auront passé dans le sang de quelqu'autre animal. On ne finirait point si on voulait rendre compte de toutes les extravagances que cette pauvre ame humaine a imaginées sur elle-même.

Ce

Ce qui eſt très-ſingulier, c'eſt que dans les lois du peuple de DIEU, il n'eſt pas dit un mot de la ſpiritualité & de l'immortalité de l'ame, rien dans le Décalogue, rien dans le Lévitique ni dans le Deutéronome.

Il eſt très-certain, il eſt indubitable que *Moïſe* en aucun endroit ne propoſe aux Juifs des récompenſes & des peines dans une autre vie, qu'il ne leur parle jamais de l'immortalité de leurs ames, qu'il ne leur fait point eſpérer le ciel, qu'il ne les menace point des enfers; tout eſt temporel.

Il leur dit avant de mourir, dans ſon Deutéronome: « Si, après avoir eu des enfans & » des petits-enfans, vous prévariquez, vous » ſerez exterminés du pays, & réduits à un » petit nombre dans les nations.

» Je ſuis un Dieu jaloux, qui punis l'ini- » quité des pères juſqu'à la troiſième & qua- » trième génération.

» Honorez père & mère afin que vous viviez » long-temps.

» Vous aurez de quoi manger ſans en man- » quer jamais.

» Si vous ſuivez des dieux étrangers, vous » ſerez détruits......

» Si vous obéiſſez, vous aurez de la pluie » au printemps & en automne, du froment, » de l'huile, du vin, du foin pour vos bêtes, » afin que vous mangiez & que vous ſoyez » ſoûls.

» Mettez ces paroles dans vos cœurs, dans » vos mains, entre vos yeux, écrivez-les » ſur vos portes, afin que vos jours ſe mul- » tiplient.

» Faites ce que je vous ordonne, sans y » rien ajouter ni retrancher.

» S'il s'élève un prophète qui prédise des » choses prodigieuses, si sa prédiction est vé- » ritable, & si ce qu'il a dit arrive, & s'il » vous dit : Allons, suivons des dieux étran- » gers....... tuez-le aussitôt, & que tout le » peuple frappe après vous.

» Lorsque le Seigneur vous aura livré les » nations, égorgez tout sans épargner un seul » homme, & n'ayez aucune pitié de personne.

» Ne mangez point des oiseaux impurs, » comme l'aigle, le griffon, l'ixion, &c.

» Ne mangez point des animaux qui rumi- » nent & dont l'ongle n'est point fendu, comme » chameau, lièvre, porc-épic, &c.

» En observant toutes les ordonnances, vous » serez bénis dans la ville & dans les champs; » les fruits de votre ventre, de votre terre, » de vos bestiaux seront bénis......

» Si vous ne gardez pas toutes les ordon- » nances & toutes les cérémonies, vous serez » maudits dans la ville & dans les champs..... » vous éprouverez la famine, la pauvreté; » vous mourrez de misère, de froid, de pau- » vreté, de fièvre; vous aurez la rogne, la » galle, la fistule...... vous aurez des ulcères » dans les genoux & dans les gras de jambes.

» L'étranger vous prêtera à usure, & vous » ne lui prêterez point à usure...... parce que » vous n'aurez pas servi le Seigneur.

» Et vous mangerez le fruit de votre ventre, » & la chair de vos fils & de vos filles, &c. »

Il est évident que dans toutes ces promesses & dans toutes ces menaces, il n'y a rien que

de temporel, & qu'on ne trouve pas un mot sur l'immortalité de l'ame & sur la vie future.

Plusieurs commentateurs illustres ont cru que *Moïse* était parfaitement instruit de ces deux grands dogmes ; & ils le prouvent par les paroles de *Jacob* qui, croyant que son fils avait été dévoré par les bêtes, disait dans sa douleur : *Je descendrai avec mon fils dans la fosse*, in infernum, *dans l'enfer* ; c'est-à-dire, je mourrai, puisque mon fils est mort.

Ils le prouvent encore par des passages d'*Isaïe* & d'*Ezéchiel* ; mais les Hébreux auxquels parlait *Moïse* ne pouvaient avoir lu ni *Ezéchiel* ni *Isaïe*, qui ne vinrent que plusieurs siècles après.

Il est très-inutile de disputer sur les sentimens secrets de *Moïse*. Le fait est que dans les lois publiques il n'a jamais parlé d'une vie à venir, qu'il borne tous les châtimens & toutes les récompenses au temps présent. S'il connaissait la vie future, pourquoi n'a-t-il pas expressément étalé ce dogme ? & s'il ne l'a pas connu, quel était l'objet & l'étendue de sa mission ? C'est une question que font plusieurs grands personnages ; ils répondent que le maître de *Moïse* & de tous les hommes se réservait le droit d'expliquer dans son temps aux Juifs une doctrine qu'ils n'étaient pas en état d'entendre lorsqu'ils étaient dans le désert.

Si *Moïse* avait annoncé le dogme de l'immortalité de l'ame, une grande école des Juifs ne l'aurait pas toujours combattue. Cette grande école des saducéens n'aurait pas été autorisée dans l'État : Les saducéens n'auraient pas oc-

cupé les premières charges, on n'aurait pas tiré de grands pontifes de leur corps.

Il paraît que ce ne fut qu'après la fondation d'Alexandrie, que les Juifs se partagèrent en trois sectes ; les pharisiens, les saducéens & les esséniens. L'historien *Josephe*, qui était pharisien, nous apprend, au livre treize de ses antiquités, que les pharisiens croyaient la métempsycose ; les saducéens croyaient que l'ame périssait avec le corps : les esséniens, dit encore *Josephe*, tenaient les ames immortelles ; les ames, selon eux, descendaient en forme aérienne dans les corps, de la plus haute région de l'air ; elles y sont reportées par un attrait violent, & après la mort celles qui ont appartenu à des gens de bien demeurent au delà de l'Océan, dans un pays où il n'y a ni chaud ni froid, ni vent ni pluie. Les ames des méchans vont dans un climat tout contraire. Telle était la théologie des Juifs.

Celui qui seul devait instruire tous les hommes, vint condamner ces trois sectes ; mais sans lui nous n'aurions jamais pu rien connaître de notre ame, puisque les philosophes n'en ont jamais eu aucune idée déterminée, & que *Moïse*, seul vrai législateur du monde avant le nôtre, *Moïse* qui parlait à DIEU face à face, a laissé les hommes dans une ignorance profonde sur ce grand article. Ce n'est donc que depuis dix sept cents ans qu'on est certain de l'existence de l'ame & de son immortalité.

Cicéron n'avait que des doutes ; son petit-fils & sa petite-fille purent apprendre la vérité des premiers galiléens qui vinrent à Rome.

Mais avant ce temps-là, & depuis dans tout

On vous crie, avec les respectables *Gassendi* & *Locke*, que nous ne savons rien par nous-mêmes des secrets du Créateur. Etes-vous donc des dieux qui savez tout? On vous répète que nous ne pouvons connaître la nature & la destination de l'ame que par la révélation. Quoi! cette révélation ne vous suffit-elle pas? Il faut bien que vous soyez ennemis de cette révélation que nous réclamons, puisque vous persécutez ceux qui attendent tout d'elle, & qui ne croient qu'en elle.

Nous nous en rapportons, disons-nous, à la parole de DIEU; & vous, ennemis de la raison & de DIEU, vous qui blasphémez l'un & l'autre, vous traitez l'humble doute & l'humble soumission du philosophe, comme le loup traita l'agneau dans les fables d'*Esope*; vous lui dites: Tu médis de moi l'an passé, il faut que je suce ton sang. La philosophie ne se venge point: elle rit en paix de vos vains efforts; elle éclaire doucement les hommes, que vous voulez abrutir pour les rendre semblables à vous.

AMÉRIQUE.

PUISQU'ON ne se lasse point de faire des systèmes sur la manière dont l'Amérique a pu se peupler, ne nous lassons point de dire que celui qui fit naître des mouches dans ces climats y fit naître des hommes. Quelque envie qu'on ait de disputer, on ne peut nier que l'être suprême, qui vit dans toute la nature, n'ait fait naître, vers le quarante-huitième degré, des animaux à deux pieds sans plumes, dont la

peau eſt mêlée de blanc & d'inçarnat avec de longues barbes tirant ſur le roux ; des nègres ſans barbe vers la ligne, en Afrique & dans les îles ; d'autres negres avec barbe ſous la même latitude, les uns portant de la laine ſur la tête, les autres des crins, & au lieu d'eux des animaux tout blancs, n'ayant ni crin ni laine, mais portant de la ſoie blanche.

On ne voit pas trop ce qui pourrait avoir empêché DIEU de placer dans un autre continent une eſpèce d'animaux du même genre, laquelle eſt couleur de cuivre dans la même latitude où ces animaux ſont noirs en Afrique & en Aſie, & qui eſt abſolument imberbe & ſans poil dans cette même latitude où les autres ſont barbus.

Juſqu'où nous emporte la fureur des ſyſtèmes jointe à la tyrannie du préjugé ! On voit ces animaux ; on convient que DIEU a pu les mettre où ils ſont ; & l'on ne veut pas convenir qu'il les y ait mis. Les mêmes gens qui ne font nulle difficulté d'avouer que les caſtors ſont originaires du Canada, prétendent que les hommes ne peuvent y être venus que par bateau, & que le Mexique n'a pu être peuplé que par quelques deſcendans de *Magog*. Autant vaudrait-il dire que s'il y a des hommes dans la lune, ils ne peuvent y avoir été menés que par *Aſtolphe* qui les y porta ſur ſon hippogriffe, lorſqu'il alla chercher le bon ſens de *Roland* renfermé dans une bouteille.

Si de ſon temps l'Amérique eût été découverte, & que dans notre Europe il y eût eu des hommes aſſez ſyſtématiques pour avancer, avec le jéſuite *Lafiteau*, que les Caraïbes deſcen-

dent des habitans de Carie, & que les Hurons viennent des Juifs, il aurait bien fait de rapporter à ces raisonneurs la bouteille de leur bon sens, qui sans doute était dans la lune avec celle de l'amant d'*Angélique*.

La première chose qu'on fait quand on découvre une île peuplée dans l'Océan indien, ou dans la mer du Sud, c'est de dire : D'où ces gens-là sont-ils venus ? mais pour les arbres & les tortues du pays, on ne balânce pas à les croire originaires ; comme s'il était plus difficile à la nature de faire des hommes que des tortues. Ce qui peut servir d'excuse à ce système, c'est qu'il n'y a presque point d'île dans les mers d'Amérique & d'Asie où l'on n'ait trouvé des jongleurs, des joueurs de gibecière, des charlatans, des fripons & des imbécilles. C'est probablement ce qui a fait penser que ces animaux étaient de la même race que nous.

AMITIÉ.

On a parlé depuis long-temps du temple de l'amitié, & l'on sait qu'il a été peu fréquenté.

> En vieux langage on voit sur la façade
> Les noms sacrés d'Oreste & de Pylade ;
> Le médaillon du bon Pirithoüs,
> Du sage Achate & du tendre Nisus ;
> Tous grands héros, tous amis véritables :
> Ces noms sont beaux ; mais ils sont dans les fables.

On sait que l'amitié ne se commande pas plus que l'amour & l'estime. *Aime ton prochain* signifie

d'un amour plus fort que celui des femmes : mais aussi il est dit que *David*, après la mort de son ami, dépouilla *Miphiboseth* son fils et le fit mourir.

L'amitié était un point de religion & de législation chez les Grecs. Les Thébains avaient le régiment des amans : beau régiment ! quelques-uns l'ont pris pour un régiment de non-conformistes, ils se trompent ; c'est prendre un accessoire honteux pour le principal honnête. L'amitié chez les Grecs était prescrite par la loi & la religion. La pédérastie était malheureusement tolérée par les mœurs ; il ne faut pas imputer à la loi des abus indignes. (*b*)

AMOUR.

IL y a tant de sortes d'amour qu'on ne sait à qui s'adresser pour le définir. On nomme hardiment *amour* un caprice de quelques jours, une liaison sans attachement, un sentiment sans estime, des simagrées de *Sigisbé*, une froide habitude, une fantaisie romanesque, un goût suivi d'un prompt dégoût : on donne ce nom à mille chimères.

Si quelques philosophes veulent examiner à fond cette matière peu philosophique, qu'ils méditent le banquet de *Platon*, dans lequel *Socrate*, amant honnête d'*Alcibiade* & d'*Agathon*, converse avec eux sur la métaphysique de l'amour.

Lucrèce en parle plus en physicien : *Virgile* suit les pas de *Lucrèce*, *amor omnibus idem*.

(*b*) Voyez *Amour socratique*.

qu'on a établis en commun, on réprime les pensées & les desseins tyranniques de l'amour-propre de chaque particulier.

Je n'examinerai point si on a des gibets en commun, comme on a des prés & des bois en commun, & une bourse commune, & si on réprime des pensées avec des roues; mais il me semble fort étrange que *Nicole* ait pris le vol de grand chemin & l'assassinat pour de l'amour-propre. Il faut distinguer un peu mieux les nuances. Celui qui dirait que *Néron* a fait assassiner sa mère par amour-propre, que *Cartouche* avait beaucoup d'amour-propre, ne s'exprimerait pas fort correctement. L'amour-propre n'est point une scélératesse, c'est un sentiment naturel à tous les hommes; il est beaucoup plus voisin de la vanité que du crime.

Un gueux des environs de Madrid demandait noblement l'aumône; un passant lui dit: N'êtes-vous pas honteux de faire ce métier infame quand vous pouvez travailler? Monsieur, répondit le mendiant, je vous demande de l'argent & non pas des conseils; puis il lui tourna le dos en conservant toute la dignité castillane. C'était un fier gueux que ce seigneur, sa vanité était blessée pour peu de chose. Il demandait l'aumône par amour de soi-même, & ne souffrait pas la réprimande par un autre amour de soi-même.

Un missionnaire voyageant dans l'Inde rencontra un faquir chargé de chaînes, nu comme un singe, couché sur le ventre, se faisant fouetter pour les péchés de ses compatriotes les Indiens, qui lui donnaient quelques liards du pays. Quel renoncement à soi-même, disait

mination s'y trouvait, je ne la croirais pas; je dirais que la chose n'est pas vraie, par la raison qu'elle est impossible. Non, il n'est pas dans la nature humaine de faire une loi qui contredit & qui outrage la nature; une loi qui anéantirait le genre-humain si elle était observée à la lettre. Mais, moi, je vous montrerai l'ancienne loi des Persans, rédigée dans le *Sadder*. Il est dit à l'article ou porte 9, *qu'il n'y a point de plus grand péché*. C'est en vain qu'un écrivain moderne a voulu justifier *Sextus Empiricus* & la pédérastie: les lois de *Zoroastre*, qu'il ne connaissait pas, sont un témoignage irréprochable que ce vice ne fut jamais recommandé par les Perses. C'est comme si on disait qu'il est recommandé par les Turcs. Ils le commettent hardiment; mais les lois le punissent.

Que de gens ont pris des usages honteux & tolérés dans un pays pour les lois du pays! *Sextus Empiricus*, qui doutait de tout, devait bien douter de cette jurisprudence. S'il eût vécu de nos jours, & qu'il eût vu deux ou trois jeunes jésuites abuser de quelques écoliers, aurait-il eu droit de dire que ce jeu leur est permis par les constitutions d'*Ignace de Loyola?*

Il me sera permis de parler ici de l'amour socratique du révérend père *Polycarpe*, carme chaussé de la petite ville de Gex, lequel, en 1771, enseignait la religion & le latin à une douzaine de petits écoliers. Il était à la fois leur confesseur & leur régent; & il se donna auprès d'eux tous un nouvel emploi. On ne pouvait guère avoir plus d'occupations spirituelles & temporelles. Tout fut découvert: il se

non solùm crimine turpitudinis, sed etiam suspicione. Enfin, je ne crois pas qu'il y ait jamais eu aucune nation policée qui ait fait des lois (*f*) contre les mœurs. (1)

(*f*) On devrait condamner messieurs les non-conformistes à présenter tous les ans à la police un enfant de leur façon. L'ex-jésuite *Desfontaines* fut sur le point d'être brûlé en place de Grève, pour avoir abusé de quelques petits savoyards qui ramonaient sa cheminée; des protecteurs le sauvèrent. Il fallait une victime: on brûla *des Chaufours* à sa place. Cela est bien fort; *est modus in rebus*: on doit proportionner les peines aux délits. Qu'auraient dit *César*, *Alcibiade*, le roi de Bythinie *Nicomède*, le roi de France *Henri III* & tant d'autres rois?

Quand on brûla *des Chaufours*, on se fonda sur les *établissemens de Saint Louis*, mis en nouveau français au quinzième siècle. *Si aucun est soupçonné de b. . . . doit être mené à l'évêque; & se il en était prouvé, l'en le doit ardoir & tuit li muable sont au baron*, &c. *Saint Louis* ne dit pas ce qu'il faut faire au baron si le baron est soupçonné, & se il en est prouvé. Il faut observer que par le mot de *b. . . Saint Louis* entend les hérétiques qu'on n'appelait point alors d'un autre nom. Une équivoque fit brûler à Paris *des Chaufours* gentilhomme lorrain. *Despréaux* eut bien raison de faire une satire contre l'équivoque; elle a causé bien plus de mal qu'on ne croit.

(1) On nous permettra de faire ici quelques réflexions sur un sujet odieux et dégoûtant, mais qui malheureusement fait partie de l'histoire des opinions & des mœurs.

Cette turpitude remonte aux premières époques de la civilisation: l'histoire grecque, l'histoire romaine ne permettent point d'en douter. Elle était commune chez ces peuples avant qu'ils eussent formé une société régulière dirigée par des lois écrites.

Cela suffit pour expliquer par quelle raison ces lois ont paru la traiter avec trop d'indulgence. On ne propose point à un peuple libre des lois sévères contre une action, quelle qu'elle soit, qui y est devenue habituelle,

Peut-on mieux imiter *Virgile*?

Je sentis tout mon corps & transir & brûler.
Mes yeux ne voyaient plus, je ne pouvais parler.

Peut-on mieux imiter *Sapho*? ces vers quoiqu'imités coulent de source; chaque mot trouble les ames sensibles & les pénètre; ce n'est point une amplification, c'est le chef-d'œuvre de la nature & de l'art.

Voici, à mon avis, un exemple d'une amplification dans une tragédie moderne, qui d'ailleurs a de grandes beautés.

Tidée est à la cour d'Argos; il est amoureux d'une sœur d'*Electre*; il regrette son ami *Oreste* & son père; il est partagé entre sa passion pour *Electre* & le dessein de punir le tyran. Au milieu de tant de soins & d'inquiétudes, il fait à son confident une longue description d'une tempête qu'il a essuyée il y a long-temps.

Tu sais ce qu'en ces lieux nous venions entreprendre;
Tu sais que Palamède, avant que de s'y rendre,
Ne voulut point tenter son retour dans Argos
Qu'il n'eût interrogé l'oracle de Délos.
A de si justes soins on souscrivit sans peine:
Nous partîmes comblés des bienfaits de Thyrrène;
Tout nous favorisait; nous voguâmes long-temps
Au gré de nos désirs, bien plus qu'au gré des vents;
Mais signalant bientôt toute son inconstance,
La mer en un moment se mutine & s'élance;
L'air mugit, le jour fuit, une épaisse vapeur
Couvre d'un voile affreux les vagues en fureur;
La foudre éclairant seule une nuit si profonde,

Je ne vous entends pas : si le vent vous a mené à Délos & à Epidaure qui est dans l'Argolide, c'était précisément votre route, & vous n'avez pas dû *voguer long-temps*. On va de Samos à Epidaure en moins de trois jours avec un bon vent d'est. Si vous avez essuyé une tempête, vous n'avez pas vogué au gré de vos desirs ; d'ailleurs vous deviez instruire plutôt le public que vous veniez de Samos. Les spectateurs veulent savoir d'où vous venez, & ce que vous voulez. La longue description recherchée d'une tempête me détourne de ces objets. C'est une amplification qui paraît oiseuse, quoiqu'elle présente de grandes images.

La mer signala bientôt toute son inconstance.

Toute l'inconstance que la mer signale ne semble pas une expression convenable à un héros, qui doit peu s'amuser à ces recherches. Cette mer qui se *mutine & qui s'élance en un moment*, après avoir signalé *toute son inconstance*, intéresse-t-elle assez à la situation présente de *Tidée* occupé de la guerre ? Est-ce à lui de s'amuser à dire que la mer est inconstante, à débiter des lieux communs ?

L'air mugit, le jour fuit ; une épaisse vapeur
Couvre d'un voile affreux les vagues en fureur.

Les vents dissipent les vapeurs & ne les épaississent pas. Mais quand même il serait vrai qu'une épaisse vapeur eût couvert les vagues en fureur d'un *voile affreux*, ce héros, plein de ses malheurs présens, ne doit pas s'appe-

ANA, ANECDOTES.

SI on pouvait confronter *Suétone* avec les valets de chambre des douze *Césars*, penſe-t-on qu'ils feraient toujours d'accord avec lui ? & en cas de diſpute quel eſt l'homme qui ne parierait pas pour les valets de chambre contre l'hiſtorien ?

Parmi nous combien de livres ne ſont fondés que ſur des bruits de ville, ainſi que la phyſique ne fut fondée que ſur des chimères répétées de ſiècle en ſiècle juſqu'à notre temps !

Ceux qui ſe plaiſent à tranſcrire le ſoir dans leur cabinet ce qu'ils ont entendu dans le jour, devraient, comme *St Auguſtin*, faire un livre de rétractations au bout de l'année.

Quelqu'un raconte au grand-audiencier *l'Etoile* que *Henri IV* chaſſant vers Creteil entra ſeul dans un cabaret où quelques gens de loi de Paris dînaient dans une chambre haute. Le roi qui ne ſe fait pas connaître, & qui cependant devait être très-connu, leur fait demander par l'hôteſſe s'ils veulent l'admettre à leur table, ou lui céder une partie de leur rôti pour ſon argent. Les Pariſiens répondent qu'ils ont des affaires particulières à traiter enſemble, que leur dîner eſt court, & qu'ils prient l'inconnu de les excuſer.

Henri IV appelle ſes gardes, & fait fouetter outrageuſement les convives, *pour leur apprendre*, dit *l'Etoile*, *une autrefois à être plus courtois à l'endroit des gentilshommes.*

Quelques auteurs, qui de nos jours ſe ſont

anglais ; tant mieux je te vendrai plus cher.

Voilà ce qu'on nous donne pour une histoire véritable, pour l'origine d'une longue guerre. Le discours d'une fille de Boston à ses juges qui la condamnaient à la correction pour la cinquième fois, parce qu'elle était accouchée d'un cinquième enfant, est une plaisanterie, un pamphlet de l'illustre *Franklin*, & il est rapporté dans le même ouvrage comme une pièce authentique. Que de contes ont orné & défiguré toutes les histoires !

Dans un livre qui a fait beaucoup de bruit, (*) & où l'on trouve des réflexions aussi vraies que profondes, il est dit que le père *Mallebranche* est l'auteur de la *Prémotion physique*. Cette inadvertance embarrasse plus d'un lecteur qui voudrait avoir la prémotion physique du père *Mallebranche*, & qui la chercherait très-vainement.

Il est dit dans ce livre que *Galilée* trouva la raison pour laquelle les pompes ne pouvaient élever les eaux au-dessus de trente-deux pieds. C'est précisément ce que *Galilée* ne trouva pas. Il vit bien que la pesanteur de l'air faisait élever l'eau ; mais il ne put savoir pourquoi cet air n'agissait plus au-dessus de trente-deux pieds. Ce fut *Toricelli* qui devina qu'une colonne d'air équivalait à trente-deux pieds d'eau & à vingt-sept pouces de mercure ou environ.

Le même auteur, plus occupé de penser que

(*) Le livre de *l'esprit*.

de citer juste, prétend qu'on fit pour *Cromwell* cette épitaphe :

Ci gît le destructeur d'un pouvoir légitime,
Jusqu'à son dernier jour favorisé des cieux,
Dont les vertus méritaient mieux
Que le sceptre acquis par un crime.
Par quel destin faut-il, par quelle étrange loi,
Qu'à tous ceux qui sont nés pour porter la couronne;
Ce soit l'usurpateur qui donne
L'exemple des vertus que doit avoir un roi ?

Ces vers ne furent jamais faits pour *Cromwell*, mais pour le roi *Guillaume*. Ce n'est point une épitaphe, ce sont des vers pour mettre au bas du portrait de ce monarque. Il n'y a point, *Ci gît*; il y a : *Tel fut le destructeur du pouvoir légitime*. Jamais personne en France ne fut assez sot pour dire que *Cromwell* avait donné l'exemple de toutes les vertus. On pouvait lui accorder de la valeur & du génie ; mais le nom de *vertueux* n'était pas fait pour lui.

Dans un mercure de France du mois de septembre 1769, on attribue à *Pope* une épigramme faite en impromptu sur la mort d'un fameux usurier. Cette épigramme est reconnue depuis deux cents ans en Angleterre pour être de *Shakespeare*. Elle fut faite en effet sur le champ, par ce célébre poëte. Un agent de change nommé *Jean Dacombe*, qu'on appelait vulgairement *dix pour cent*, lui demandait en plaisantant, quelle épitaphe il lui ferait, s'il venait à mourir. *Shakespeare* lui répondit ;

Ci gît un financier puissant,
Que nous appelons dix pour cent;

Je

Je gagerais cent contre dix
Qu'il n'est pas dans le paradis.
Lorsque Belzébut arrive
Pour s'emparer de cette tombe,
On lui dit, qu'emportez-vous là ?
Eh ! c'est notre ami Jean Dacombe.

On vient de renouveler encore cette ancienne plaisanterie.

Je sais bien qu'un homme d'église,
Qu'on redoutait fort en ce lieu,
Vient de rendre son ame à Dieu ;
Mais je ne sais si Dieu l'a prise.

Il y a cent facéties, cent contes qui font le tour du monde depuis trente siècles. On farcit les livres de maximes qu'on donne comme neuves, & qui se retrouvent dans *Plutarque*, dans *Athénée*, dans *Sénèque*, dans *Plaute*, dans toute l'antiquité.

Ce ne sont là que des méprises aussi innocentes que communes ; mais pour les faussetés volontaires, pour les mensonges historiques qui portent des atteintes à la gloire des princes & a la réputation des particuliers, ce sont des délits sérieux.

De tous les livres grossis de fausses anecdotes, celui dans lequel les mensonges les plus absurdes sont entassés avec le plus d'impudence, c'est la compilation des prétendus *mémoires de madame de Maintenon*. Le fond en était vrai ; l'auteur avait eu quelques lettres de cette dame, qu'une personne élevée à St

Cyr lui avait communiquées. Ce peu de vérités a été noyé dans un roman de sept tomes.

C'est là que l'auteur peint *Louis XIV* supplanté par un de ses valets de chambre, c'est là qu'il suppose des lettres de mademoiselle *Mancini*, depuis connétable *Colonne*, à *Louis XIV*. C'est là qu'il fait dire à cette nièce du cardinal *Mazarin*, dans une lettre au roi : *Vous obéissez à un prêtre, vous n'êtes pas digne de moi, si vous aimez à servir. Je vous aime comme mes yeux, mais j'aime encore mieux votre gloire.* Certainement l'auteur n'avait pas l'original de cette lettre.

« Mademoiselle de *la Vallière* (dit-il dans » un autre endroit) s'était jetée sur un » fauteuil dans un déshabillé léger ; là elle » pensait à loisir à son amant. Souvent le » jour la retrouvait assise dans une chaise, » accoudée sur une table, l'œil fixe, l'ame » attachée au même objet dans l'extase de » l'amour. Uniquement occupée du roi, peut-» être se plaignait-elle en ce moment de la » vigilance des espions d'*Henriette* & de la » sévérité de la reine-mère. Un bruit léger » la retire de sa rêverie ; elle recule de sur-» prise & d'effroi. *Louis* tombe à ses genoux. » Elle veut s'enfuir, il l'arrête : elle menace, » il l'apaise : elle pleure, il essuie ses larmes. » Une telle description ne serait pas même reçue aujourd'hui dans le plus fade de ces romans qui sont faits à peine pour les femmes de chambre.

Après la révocation de l'édit de Nantes, on trouve un chapitre intitulé *État du cœur*. Mais à ces ridicules succèdent les calomnies

à la bastille, toujours sous la garde du même homme, de ce *St Mars* qui le vit mourir. Le père *Griffet* jésuite a communiqué au public le journal de la bastille, qui fait foi des dates. Il a eu aisément ce journal, puisqu'il avait l'emploi délicat de confesseur des prisonniers renfermés à la bastille.

L'homme au masque de fer est une énigme dont chacun veut deviner le mot. Les uns ont dit que c'était le duc de *Beaufort* : mais le duc de *Beaufort* fut tué par les Turcs à la défense de Candie, en 1669 ; & l'homme au masque de fer était à Pignerol en 1662. D'ailleurs, comment aurait-on arrêté le duc de *Beaufort* au milieu de son armée ? comment l'aurait-on transféré en France sans que personne en sût rien ? & pourquoi l'eût-on mis en prison, & pourquoi ce masque ?

Les autres ont rêvé le comte de *Vermandois*, fils naturel de *Louis XIV*, mort publiquement de la petite vérole, en 1683, à l'armée, & enterré dans la ville d'Arras. (*a*)

On a ensuite imaginé que le duc de *Montmouth*, à qui le roi *Jacques* fit couper la tête publiquement dans Londres, en 1685, était

(*a*) Dans les premières éditions de cet ouvrage, on avait dit que le duc de *Vermandois* fut enterré dans la ville d'Aire. On s'était trompé.

Mais que ce soit dans Arras ou dans Aire, il est toujours constant qu'il mourut de la petite vérole, & qu'on lui fit des obsèques magnifiques. Il faut être fou pour imaginer qu'on enterra une bûche à sa place, que *Louis XIV* fit faire un service solennel à cette bûche, & que pour achever la convalescence de son propre fils, il l'envoya prendre l'air à la bastille pour le reste de sa vie avec un masque de fer sur le visage.

l'homme au masque de fer. Il aurait fallu qu'il eût ressuscité, & qu'ensuite il eût changé l'ordre des temps; qu'il eût mis l'année 1662 à la place de 1685; que le roi *Jacques* qui ne pardonna jamais à personne, & qui par-là mérita tous ses malheurs, eût pardonné au duc de *Montmouth*, & eût fait mourir au lieu de lui un homme qui lui ressemblait parfaitement. Il aurait fallu trouver ce *Sosie* qui aurait eu la bonté de se faire couper le cou en public pour sauver le duc de *Montmouth*. Il aurait fallu que toute l'Angleterre s'y fût méprise; qu'ensuite le roi *Jacques* eût prié instamment *Louis XIV* de vouloir bien lui servir de sergent & de geolier. Ensuite *Louis XIV*, ayant fait ce petit plaisir au roi *Jacques*, n'aurait pas manqué d'avoir les mêmes égards pour le roi *Guillaume* & pour la reine *Anne*, avec lesquels il fut en guerre; & il aurait soigneusement conservé auprès de ces deux monarques sa dignité de geolier, dont le roi *Jacques* l'avait honoré.

Toutes ces illusions étant dissipées, il reste à savoir qui était ce prisonnier toujours masqué, à quel âge il mourut, & sous quel nom il fut enterré. Il est clair que si on ne le laissait passer dans la cour de la bastille, si on ne lui permettait de parler à son médecin, que couvert d'un masque, c'était de peur qu'on ne reconnût dans ses traits quelque ressemblance trop frappante. Il pouvait montrer sa langue, & jamais son visage. Pour son âge, il dit lui-même à l'apothicaire de la bastille, peu de jours avant sa mort, qu'il croyait avoir environ soixante ans; & le sieur *Marsolan*,

chirurgien du maréchal de *Richelieu*, & ensuite du duc d'*Orléans* régent, gendre de cet apothicaire, me l'a redit plus d'une fois.

Enfin, pourquoi lui donner un nom Italien? on le nomma toujours *Marchiali*! Celui qui écrit cet article en sait peut-être plus que le père *Grifet*, & n'en dira pas davantage.

ADDITION DE L'ÉDITEUR.

Il est surprenant de voir tant de savans & tant d'écrivains pleins d'esprit & de sagacité se tourmenter à deviner qui peut avoir été *le fameux Masque de fer*, sans que l'idée la plus simple, la plus naturelle et la plus vraisemblable, se soit jamais présentée à eux. Le fait, tel que M. de *Voltaire* le rapporte, une fois admis, avec ses circonstances; l'existence d'un prisonnier d'une espèce si singulière, mise au rang des vérités historiques les mieux constatées, il paraît que non-seulement rien n'est plus aisé que de concevoir quel était ce prisonnier, mais qu'il est même difficile qu'il puisse y avoir deux opinions sur ce sujet. L'auteur de cet article aurait communiqué plutôt son sentiment, s'il n'eût cru que cette idée devait déjà être venue à bien d'autres, & s'il ne se fût persuadé que ce n'était pas la peine de donner comme une découverte, une chose qui, selon lui, saute aux yeux de tous ceux qui lisent cette anecdote.

Cependant comme depuis quelque temps cet événement partage les esprits, & que tout récemment on vient encore de donner au public une lettre dans laquelle on prétend prouver

profond respect que M. de *Voltaire* assure qu'ils portaient au *Masque de fer*.

L'auteur conjecture, de la manière dont M. de *Voltaire* a raconté le fait, que cet historien célèbre est aussi persuadé que lui du soupçon qu'il va, dit-il, manifester; mais que M. de *Voltaire*, à titre de français, n'a pas voulu, ajoute-t-il, publier tout net, sur-tout en ayant dit assez pour que le mot de l'énigme ne dût pas être difficile à deviner. Le voici, continue-t-il toujours, selon moi:

« *Le Masque de fer était sans doute un frère, & un frère aîné de Louis XIV*, dont la mère avait ce goût pour le linge fin sur lequel M. de *Voltaire* appuie. Ce fut en lisant les Mémoires de ce temps, qui rapportent cette anecdote au sujet de la reine, que me rappelant ce même goût du *Masque de fer*, je ne doutai plus qu'il ne fût son fils: ce dont toutes les autres circonstances m'avaient déjà persuadé.

» On sait que *Louis XIII* n'habitait plus depuis long-temps avec la reine, que la naissance de *Louis XIV* ne fut due qu'à un heureux hasard habilement amené, hasard qui obligea absolument le roi à coucher en même lit avec la reine. Voici donc comme je crois que la chose sera arrivée.

» La reine aura pu s'imaginer que c'était par sa faute qu'il ne naissait point d'héritier à *Louis XIII*. La naissance du *Masque de fer* l'aura détrompée. Le *cardinal* à qui elle aura fait confidence du fait, aura su par plus d'une raison tirer parti de ce secret; il aura imaginé de tourner cet événement à son profit, & à celui de l'État. Persuadé par cet exemple que

passe chez bien des gens de lettres pour être de M. de *Voltaire* lui-même. Il a connu cette édition, & il n'a jamais contredit l'opinion qu'on y avance au sujet de l'*homme au Masque de fer*.

Il est le premier qui ait parlé de cet homme. Il a toujours combattu toutes les conjectures qu'on a faites sur ce *masque*; il en a toujours parlé comme plus instruit que les autres, & comme ne voulant pas dire tout ce qu'il en savait.

Aujourd'hui il se répand une lettre de mademoiselle de *Valois*, écrite au duc, depuis maréchal de *Richelieu*, où elle se vante d'avoir appris du duc d'*Orléans* son père, à d'étranges conditions, quel était l'*homme au Masque de fer*; & cet homme, dit-elle, était un frère jumeau de *Louis XIV*, né quelques heures après lui.

Ou cette lettre, qu'il était si inutile, si indécent, si dangereux d'écrire, est une lettre supposée, ou le régent, en donnant à sa fille la récompense qu'elle avait si noblement acquise, crut affaiblir le danger qu'il y avait à révéler le secret de l'État, en altérant le fait, & en fesant de ce prince un cadet sans droit au trône, au lieu de l'héritier présomptif de la couronne.

Mais *Louis XIV* qui avait un frère; *Louis XIV* dont l'ame était magnanime; *Louis XIV* qui se piquait même d'une probité scrupuleuse, auquel l'histoire ne reproche aucun crime, qui n'en commit d'autre en effet que de s'être trop abandonné aux conseils de *Louvois* & des jésuites, *Louis XIV* n'aurait jamais détenu un

de ses frères dans une prison perpétuelle pour prévenir les maux annoncés par un astrologue auquel il ne croyait pas. Il lui fallait des motifs plus importans. Fils aîné de *Louis XIII*, avoué par ce prince, le trône lui appartenait; mais un fils, né d'*Anne d'Autriche*, inconnu à son mari, n'avait aucun droit, & pouvait cependant essayer de se faire reconnaître, déchirer la France par une longue guerre civile, l'emporter peut-être sur le fils de *Louis XIII* en alléguant le droit de primogéniture, & substituer une nouvelle race à l'antique race des *Bourbons*. Ces motifs, s'ils ne justifiaient pas entièrement la rigueur de *Louis XIV*, servaient au moins à l'excuser : & le prisonnier, trop instruit de son sort, pouvait lui savoir quelque gré de n'avoir pas suivi des conseils plus rigoureux : conseils que la politique a trop souvent employés contre ceux qui avaient quelques prétentions à des trônes occupés par leurs concurrens.

M. de *Voltaire* avait été lié dès sa jeunesse avec le duc de *Richelieu* qui n'était pas discret : si la lettre de mademoiselle de *Valois* est véritable, il l'a connue; mais doué d'un esprit juste, il a senti l'erreur, il a cherché d'autres instructions. Il était placé pour en avoir. Il a rectifié la vérité altérée dans cette lettre, comme il a rectifié tant d'autres erreurs.

Anecdote sur Nicolas Fouquet surintendant des finances.

Il est vrai que ce ministre eut beaucoup d'amis dans sa disgrace, & qu'ils persévérèrent

les écrivains. Cela peut faire quelque plaisir à tous ceux qui détestent sa tyrannie.

Il est bon même, pour l'histoire de l'esprit humain, qu'on sache que ce détestable ouvrage fut loué pendant plus de trente ans, tandis qu'on le croyait d'un grand ministre.

Mais il ne faut pas trahir la vérité pour faire croire que le livre est du cardinal de *Richelieu*. Il ne faut pas dire *qu'on a trouvé une suite du premier chapitre du testament politique, corrigée en plusieurs endroits de la main du cardinal de Richelieu*, parce que cela n'est pas vrai. On a trouvé au bout de cent ans un manuscrit intitulé *Narration succinte* : cette narration succinte n'a aucun rapport au testament politique. Cependant on a eu l'artifice de la faire imprimer comme un premier chapitre du testament avec des notes.

A l'égard des notes, on ne sait de quelles mains elles sont.

Ce qui est très-vrai, c'est que le testament prétendu ne fit du bruit dans le monde que trente-huit ans après la mort du cardinal, qu'il ne fut imprimé que quarante-deux ans après cette mort, qu'on n'en a jamais vu l'original signé de lui, que le livre est très-mauvais, & qu'il ne mérite guère qu'on en parle.

Autres anecdotes.

Charles I, cet infortuné roi d'Angleterre, est-il l'auteur du fameux livre *Eikôn basilikè*? ce roi aurait-il mis un titre grec à son livre?

Le comte de *Moret*, fils de *Henri IV*, blessé à la petite escarmouche de Castelnaudari,

vécut-il jusqu'en 1693 sous le nom de l'ermite frère *Jean-Baptiste ?* quelle preuve a-t-on que cet ermite était fils de *Henri IV ?* Aucune.

Jeanne d'Albret de Navarre, mère de *Henri IV*, épousa-t-elle après la mort d'*Antoine* un gentilhomme nommé *Goyon*, tué à la St Barthelémi ? en eut-elle un fils prédicant à Bordeaux ? Ce fait se trouve très-détaillé dans *les remarques sur les réponses de Bayle aux questions d'un provincial*, in-folio, page 689.

Marguerite de Valois, épouse de *Henri IV*, accoucha-t-elle de deux enfans secrètement pendant son mariage ? On remplirait des volumes de ces singularités.

C'est bien la peine de faire tant de recherches pour découvrir des choses si inutiles au genre-humain ! cherchons comment nous pourrons guérir les écrouelles, la goutte, la pierre, la gravelle & mille maladies chroniques ou aiguës. Cherchons des remèdes contre les maladies de l'ame non moins funestes & non moins mortelles ; travaillons à perfectionner les arts, à diminuer les malheurs de l'espèce humaine, & laissons là les *ana*, les *anecdotes*, les *histoires curieuses de notre temps*, le *nouveau choix de vers* si mal choisis, cité à tout moment dans le dictionnaire de Trévoux, & les *recueils des prétendus bons mots*, &c. & les *lettres d'un ami à un ami*, & les *lettres anonymes*, & les *réflexions sur la tragédie nouvelle*, &c. &c. &c.

Je lis dans un livre nouveau que *Louis XIV* exempta de tailles, pendant cinq ans, tous les nouveaux mariés. Je n'ai trouvé ce fait

ver de déshonorer la typographie, cette belle pièce se retrouve dans des dictionnaires nouveaux, qui ne sont que des impostures par ordre alphabétique.

Anecdote sur Louis XIV.

C'EST une petite erreur dans l'*abrégé chronologique de l'Histoire de France*, de supposer que *Louis XIV*, après la paix d'Utrecht dont il était redevable à l'Angleterre, après neuf années de malheurs, après les grandes victoires que les Anglais avaient remportées, ait dit à l'ambassadeur d'Angleterre : *J'ai toujours été le maître chez moi, quelquefois chez les autres; ne m'en faites pas souvenir.* J'ai dit ailleurs que ce discours aurait été très-déplacé, très-faux à l'égard des Anglais, & aurait exposé le roi à une réponse accablante. L'auteur même m'avoua que le marquis de *Torcy*, qui fut toujours présent à toutes les audiences du comte de *Stairs*, ambassadeur d'Angleterre, avait toujours démenti cette anecdote. Elle n'est assurément ni vraie, ni vraisemblable, & n'est restée dans les dernières éditions de ce livre que parce qu'elle avait été mise dans la première. Cette erreur ne dépare point du tout un ouvrage d'ailleurs très-utile, où tous les grands événemens, rangés dans l'ordre le plus commode, sont d'une vérité reconnue.

Tous ces petits contes dont on a voulu orner l'histoire la déshonorent; & malheureusement presque toutes les anciennes histoires ne sont guère que des contes. *Mallebranche*, à cet égard, avait raison de dire qu'il ne fesait pas

Ils dirent au cardinal qu'ils avaient parmi eux un jeune homme qui était devenu fou, & qu'il fallait l'enfermer.

Le cardinal, qui par intérêt eût dû le protéger sur cette seule accusation, donna sur le champ une lettre de cachet, la chose du monde dont un ministre est quelquefois le plus libéral.

Le lieutenant de police vint prendre ce fou qu'on lui indiqua; il trouva un homme qui fesait des révérences autrement qu'à la française, qui parlait comme en chantant, & qui avait l'air tout étonné. Il le plaignit beaucoup d'être tombé en démence, le fit lier, & l'envoya à Charenton, où il fut fouetté, comme l'abbé *Desfontaines*, deux fois par semaine.

Le lettré chinois ne comprenait rien à cette manière de recevoir les étrangers. Il n'avait passé que deux ou trois jours à Paris; il trouvait les mœurs des Français assez étranges; il vécut deux ans au pain & à l'eau entre des fous & des pères correcteurs. Il crut que la nation française était composée de ces deux espèces, dont l'une dansait, tandis que l'autre fouettait l'espèce dansante.

Enfin au bout de deux ans le ministère changea; on nomma un nouveau lieutenant de police. Ce magistrat commença son administration par aller visiter les prisons. Il vit les fous de Charenton. Après qu'il se fut entretenu avec eux, il demanda s'il ne restait plus personne à voir. On lui dit qu'il y avait encore un pauvre malheureux, mais qu'il parlait une langue que personne n'entendait.

vent de la rue St Antoine. Cet enfant se fit jésuite à l'âge de quinze ans, & resta encore dix ans en France. Il sait parfaitement le français & le chinois, & il est assez savant. M. *Bertin*, contrôleur général & depuis secrétaire d'État, le renvoya à la Chine en 1763, après l'abolissement des jésuites.

Il s'appelle *Ko*; il signe *Ko*, jésuite.

Il y avait en 1772 quatorze jésuites français à Pékin, parmi lesquels était le frère *Ko*, qui demeure encore dans leur maison.

L'empereur *Kien-Long* a conservé auprès de lui ces moines d'Europe en qualité de peintres, de graveurs, d'horlogers, de mécaniciens, avec défense expresse de disputer jamais sur la religion, & de causer le moindre trouble dans l'empire.

Le jésuite *Ko* a envoyé de Pékin à Paris des manuscrits de sa composition intitulés : *Mémoires concernant l'histoire, les sciences & les arts des Chinois, par les missionnaires de Pékin.* Ce livre est imprimé, & se débite actuellement à Paris chez le libraire *Nyon.*

L'auteur se déchaîne contre tous les philosophes de l'Europe, à la page 271. Il donne le nom d'illustre martyr de JESUS-CHRIST à un prince du sang tartare que les jésuites avaient séduit, & que le feu empereur *Yont-Chin* avait exilé.

Ce *Ko* se vante de faire beaucoup de néophytes : c'est un esprit ardent, capable de troubler plus la Chine que les jésuites n'ont autrefois troublé le Japon.

On prétend qu'un seigneur russe, indigné

TABLE
DES ARTICLES
Contenus dans ce Volume.

